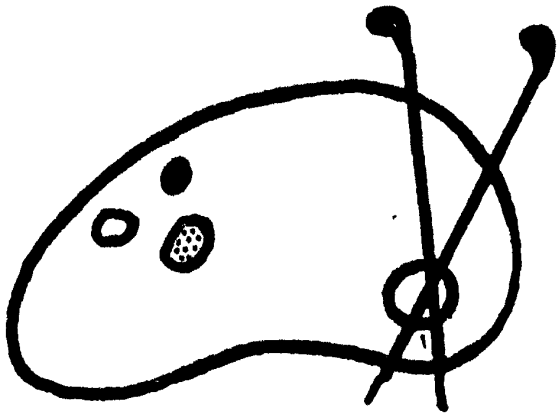


Début d'une série de documents
en couleur

Bibliothèque Franciscaine. — 2me Série. — XVI

8° Z
5596
II-16

TRAITÉ
DE
L'ORAISON & DE LA MÉDITATION

PAR

Saint PIERRE D'ALCANTARA
Frère mineur dechausse.

DEDIÉ
AU MAGNIFIQUE ET DÉVOT
Senor **RODRIGO** de Chaves
de Ciudad Rodrigo.

TRADUIT
PAR LE
P. UBALD d'Alençon
avec une Introduction

PARIS VI^e^
LIBRAIRIE SAINT-FRANÇOIS
4, RUE CASSETTE
—
1923

DU MÊME AUTEUR

Archives Franciscaines. N° *1.* — *Catalogue des manuscrits de la bibliothèque franciscaine provinciale.* Paris, 1902 in-8° . . . . . fr. 8,00

— N° *2. Le dit de la vie de saint Antoine de Padoue.* Texte XV^e^ siècle. 1904, in-8° . . . fr. 2,00

— N° *3. Mémoires et lettres du P. Timothée de la Flèche sur les affaires ecclésiastiques de son temps (1703-1730).* 1907, in-8° . . . . fr. 5,00

— N° *4. Les vies de sainte Colette Boylet de Corbie, par Pierre de Vaux et sœur Perrine.* 1911, in-8° . 8,00

— N° *5. Miniatures et documents artistiques du moyen-âge relatifs à sainte Colette.* 1912, in-8° . fr. 5,00

L'Aiguillon d'amour. Texte d'ascétisme traduit du latin. 2^e^ éd. 1922, in-32 . . . . fr. 2,00

Les noces mystiques du B. François avec Mad. la Pauvreté. Première traduction. 1922, in-32 2,00

Jean Halbout de la Becquetière (1593-1626). Etudes de mœurs religieuses. 1904, in-12. fr. 4,00

Les Opuscules de saint François d'Assise. Avec une lettre de François Coppée. 1905, in-12. . 2,00

Le livre d'or du chemin de la Croix. Avec quinze gravures de Félix VILLÉ, in-16, album . fr. 0,60

Les idées de saint François sur la Pauvreté. Conférence faite à la Sorbonne. 1909, in-18 . 0,60

Les idées de saint François sur la science. 19..
in-18 . . . . fr. ..

Traité de la Paix de l'âme de Jean de Bonilla. Traduction française. 1912, in-18 . . . . fr. ..

L'Âme franciscaine. Frontispice de Maurice D.. 1913. 2e éd. in-12 . . . . fr. ..

Le Tiers-Ordre de S. François. 1907, in-32 . .

Leçons d'histoire franciscaine, données à l'Institut catholique de Paris. 1918, in-12 . . . . fr. ..

Le chemin de la Croix dans la religion, dans l'histoire et dans l'art. Avec quinze illustrations de G. D. Tiepolo. 1923, in-16 . . .

Panégyrique inédit de saint François par Clément VI. 1911, in-8 . . . . fr. ..

Notice historique sur le P. Séverin Girault, **mort aux Carmes en 1792.** 2e édition. 19.. in-8 . . . . fr. 2

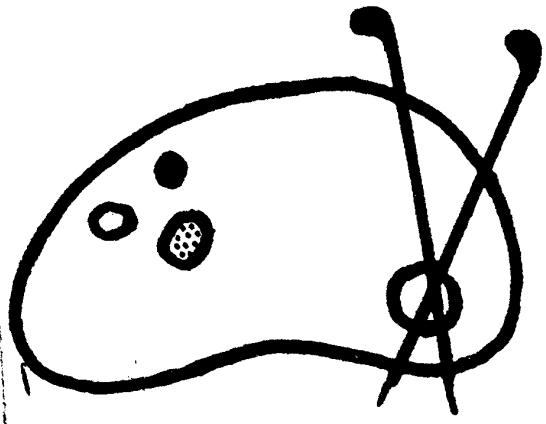
Notice historique sur le collège de Bueil fondé **à Angers par Grégoire Langlois** évêque de **Sées.** 1908, in-8 . . . . fr. 2..

Les Frères Mineurs Capucins d'Angers (1585-1870). 1908, in-8 . . . . fr. 2.00

Deux vies romanes de saint François. 1906 in-8 . . . . fr. 2..

Les Frères Mineurs et la réforme de Port Royal. 1911, in-8 . . . . fr. 2..

IMPRIMERIE J. DUCULOT, GEMBLOUX (BELGIQUE)



Fin d'une série de documents
en couleur

A

MA RÉVÉRENDE MÈRE

CLAIRE MARIE JOSEPH

DE LA VISITATION

CLARISSE

Nihil obstat. Briaco super Matronam

Die 1a Aprilis 1923.

P. Eugenius ab Oisy.
P. Gratianus a Parisiis.

Imprimi potest

Cenomano, 5a Aprilis 1923.

P. Abel, o. m. c.
min. prov.

Imprimatur

Parisiis die 20a Aprilis 1923.

E. Thomas,
vic. g.

IMPRIMERIE J. DUCULOT, GEMBLOUX (BELGIQUE)

Nouvelle Bibliothèque Franciscaine. — 2me Série. — XVI.

TRAITÉ
DE
L'ORAISON & DE LA MÉDITATION

PAR

Saint PIERRE D'ALCANTARA
Frère mineur déchaussé.

DÉDIÉ
AU MAGNIFIQUE ET DÉVOT
Senor RODRIGO de Chaves
de Ciudad Rodrigo.

TRADUIT
PAR LE
P. UBALD d'Alençon
avec une Introduction.

PARIS VIe
LIBRAIRIE SAINT-FRANÇOIS
4, RUE CASSETTE
1923

C'est lui [le P. Pierre d'Alcantara] qui est l'auteur d'un certain petit livre touchant l'oraison qui est à présent entre les mains de presque tout le monde. Aussi l'on ne doit point s'étonner qu'un homme qui l'a pratiquée avec tant de pureté en ait si bien écrit et avec tant d'utilité.

SAINTE TÉRÈSE,
Vie par elle-même (1565), Ch. XXX.

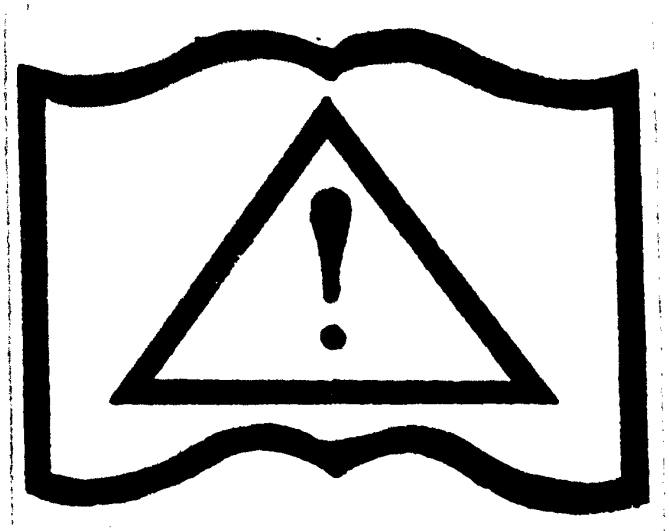
... sur tout, ie luy scais bon gré d'avoir sceu tirer et choisir un livre si digne et si à propos pour en faire présent à son pais... c'est nostre bréviaire.

MONTAIGNE,
Essays (1580), l. II, ch. IV.

INTRODUCTION

I. L'AUTEUR. — Saint Pierre d'Alcantara, espagnol, naquit en 1499 sous le pontificat d'Alexandre VI. Sa mère s'appelait Dona Maria Villela de Sanabria et son père Alonso Garavito. Il naquit à Alcantara en Estramadure à quelques lieues du Portugal, à Alcantara sur le Tage où son père fut jurisconsulte et gouverneur de la ville, sous le règne de Ferdinand et d'Isabelle.

Il suivit des cours de droit à l'Université de Salamanque, et à seize ans, en 1515, il revêtit l'habit de saint François dans la custodie du Saint Evangile au couvent de Manjarretes, chez les Frères du Capuche, avec la permission du P. François de Fregenal et des mains du P. Michel Roco. Cette custodie supprimée en 1517, le saint passe à la custodie de S. Gabriel réunie à l'Observance en 1517 et province en 1519. Pierre d'Alcantara fut envoyé après sa profession au couvent de Belvis, puis à la nouvelle fondation



DEBUT DE PAGINATION

de Badajoz en 1519 (1). Il reçut le sacerdoce en 1524, et en 1525 fut nommé gardien de Los Angeles. On le trouve dès lors se livrant à un travail apostolique intense et à la prédication. En 1530, il est à Albuquerque. On le trouve encore à Placensia en 1535. Vers le chapitre de cette année-là il est nommé gardien à Saint-Onuphre de la Lapa. Il est alors député par sa province pour la défendre contre certaines prétentions de la province de Santiago et au chapitre d'octobre 1535, ses confrères le nomment définiteur, puis provincial en octobre 1538, à Albuquerque.

Sa résidence favorite, après 1535 et sans qu'on puisse bien fixer les dates de cette période, c'est la maison de S. Miguel de Placensia. Il y forme ses novices. La renommée de sa sainteté vole jusqu'en Portugal. Le roi Jean III et sa famille l'appellent à la cour de Lisbonne.

A Placensia où il sera deux fois gardien, le saint rédige de nouveaux statuts pour sa

(1) Il y avait déjà un couvent de Conventuels à Badajoz *(Julia Pacis)* mais de la province de Santiago et qui passa aux Observants de la province des Algarves (Portugal) en 1532. Cf. Gonzaga, Venise, 1603, p. 1114 et 1176.

province. Ils sont approuvés au chapitre intermédiaire de 1540. De nouveaux couvents se fondent, en Castille et au Portugal.

En compagnie du P. Diego de Chaves, saint Pierre d'Alcantara veut prendre part au chapitre général de Mantoue en 1541. Passant à Barcelone, il y rencontre François de Borgia, alors marquis de Lombay et ensuite duc de Gandia; et là se noue cette amitié si féconde entre les deux personnages. La fièvre l'empêche de poursuivre son voyage.

En 1541, saint Pierre d'Alcantara est libéré de sa charge et il retourne aussitôt avec le P. Jean d'Aguila en Portugal pour coopérer à la réforme du P. Martin de Sainte-Marie, à l'Arravida. Il y remplit la fonction de maître des novices, et de gardien à Pallaens. Et quand cette nouvelle custodie est régulièrement constituée, il revient en Castille. La province de S. Gabriel, au chapitre de 1544, l'élit premier définiteur (et le P. Antoine Ortiz, provincial).

Le zèle de saint Pierre se dépense plus particulièrement alors à la diffusion du Tiers Ordre, à Xerez par exemple, ou à Placensia, avec une prudence vraiment apostolique.

Au chapitre de 1548 à Alconchel, sous la présidence du P. Général André de l'Ile, se

passe cette scène inénarrable d'humilité où saint Pierre d'Alcantara et le P. Jean d'Aguila rivalisant de vertu rendent impossible leur élection au provincialat, ce qui force le P. Général à faire choix du P. Garcia de Castillo, récollet de la province de la Conception. Après un court passage à la Lapa, notre saint retourne alors pour la seconde fois en Portugal consoler ses frères de la mort du P. Martin de Sainte-Marie et consolider la réforme religieuse, aidé en cet office par saint François de Borgia.

Il est de retour en 1551 et prend alors part au chapitre de Placensia; il y est nommé définiteur; puis le 4 octobre 1552, la congrégation intermédiaire le désigne pour custode, et en cette dernière qualité, il assiste au chapitre général de Salamanque (1553) où fut élu général le P. Clément de Monela. On le prit là pour la vivante image de saint François.

Le chapitre provincial du 4 octobre 1554, tenu à Manjarretes, choisit pour provincial le P. Jean de Espinosa. Ce fut lui qui donna à saint Pierre la permission de mener la vie érémétique en vertu d'un bref qu'avait obtenu le saint du pape Jules III, le mettant sous la

juridiction des Conventuels. Pour cette conduite, le P. Jean de Espinosa fut privé de voix passive par le P. Commissaire visiteur observant au chapitre provincial de 1557.

Le saint mena dès lors une vie de plus en plus érémétique. On le trouve vers 1556 à La Lapa (1), puis à Santa Cruz de Cebollas dans le diocèse de Coria vers 1556, à la grande admiration de l'évêque D. Diego Enriquez de Almansa, et du P. Jean de Ribeira, évêque de Badajoz. C'est là qu'un des pénitents fidèles du saint, D. Rodrigo de Chaves et sa femme Dona Francisca, tous deux tertiaires, lui offrirent une nouvelle fondation à Pedroso, et le saint l'accepta et vint l'habiter en 1557.

Charles Quint venait alors (1556) de résigner l'empire dans les mains de son frère Ferdinand, et l'Espagne dans celles de son fils Philippe II. Le 11 juin 1557 allait mourir Jean III, roi de Portugal. Saint François de Borgia était à cette époque en ce royaume pour aider à l'alliance des princes chrétiens

(1) Sous l'épiscopat de D. Jean de Ribeira *(Chron. Rabida,* p. 309 et G. di S. Bernardo, p. 68). Or cet évêque succéda à Christophe de Rojas en 1556 (Eubel *Hier. cath.* t. III, p. 284).

contre le Turc et traiter des affaires de sa Compagnie.

Tous désirèrent la venue de saint Pierre d'Alcantara. Le vieil empereur le voulait même comme confesseur : « Vous savez ce que je vous mande, je sais ce qui me convient » répondait-il aux dénégations du Saint.

L'Empereur mourut le 21 septembre 1558. Pierre d'Alcantara ne se dérangea pas de Pedroso. Il y aménagea son couvent, dans la plus étroite pauvreté, y reçut des compagnons, y écrivit ses constitutions.

Il y avait alors en Espagne une réforme franciscaine due à un religieux de la custodie de Saint-Gabriel, le P. Jean Pascual, qui au moment de l'union de 1517, s'était soumis aux Conventuels. Cette réforme avait ainsi persévéré, vaille que vaille. A la mort du P. Jean Pascual, les quatre couvents de son obédience, trois en Galicie, un à Loriana en Estramadure, eurent assez à souffrir du provincial observant de la province de Santiago (Galicie). Celui-ci voulut s'emparer de ces maisons par force. Le P. Commissaire des Conventuels en Espagne, le P. Antonio Paulino de S. Quirico, prit leur défense et leur donna un custode le P. Antonio de la Conception, portugais.

C'est à ce moment que le P. Général des Conventuels, jetant les yeux sur saint Pierre d'Alcantara le nomma commissaire général de ces Réformés ou Déchaussés, le 18 avril 1559, nomination confirmée par Paul IV le 8 mai suivant. Le chapitre de la fin de 1559 à Loriana, constitua définitivement la custodie qui prit le nom de S. Joseph. Aux quatre couvents se joignit naturellement celui de Pedroso; et deux fondations dans le Comté d'Oropesa, la Viciosa et le Rosario, puis Belen augmentèrent le nombre des couvents. Enfin Elche et Lorito dans le royaume de Valence; puis Arenas et Aldea del Palo, enfin Paracuellos à trois lieues de Madrid.

La custodie de la Rabida est érigée en province le 10 mai 1560, en Portugal.

La custodie de Saint-Joseph devient province le 2 février 1561; elle a pour premier provincial le P. Christobal Bravo. (1) Les Constitutions sont approuvées capitulairement au chapitre de Pedroso.

Le 25 janvier 1563 Pie IV soumet les Déchaussés d'Espagne au P. Général de

(1) Mort en 1573 à Navaelsaz. C'était un ancien chanoine de Zamorra. Il avait vendu tous ses biens pour se joindre à saint Pierre d'Alcantara.

l'Observance (1). Les missions se multiplient sans cesse. Le 12 avril 1562 a été établie la custodie de Saint-Jean-Baptiste de Bobadilla, sous le titre de Saint-Simon et Saint-Jude, en Galicie.

Avant d'aller plus loin, il faut bien mentionner ici la grande part prise par Pierre d'Alcantara dans l'œuvre de la réforme du Carmel. C'est en 1558 que sainte Térèse connut notre bienheureux. La Vierge d'Avila nous a dit, à plusieurs reprises, la grande influence prise sur elle par le saint, et la part principale qu'il eut dans la fondation du monastère de S. Joseph d'Avila. En cette ville, le 14 avril 1562, il lui écrivait cette

(1) La bulle de concorde *In Suprema* du 25 janvier 1563 ne fut exécutée qu'après le 16 mars 1563, après le retour des PP. Barthélemy de S. Anna et Christophe Bravo envoyés à Rome pour cette affaire. Cf. *Bullarium* du P. François de Madrid, t. I, p. 193 et *S. Petrus de Alcantara post mortem redivivus sive fructus posthumi* par le P. Tiburce Navarre, récollet d'Aquitaine, Rome, 1669, p. 10 et *Annales Minorum*, tome XIX. Rome, 1745, p. 574. Le *Bullarium* du P. François donne à tort à la bulle *In suprema* la date de 1562. Pie IV fut couronné le 6 janvier 1560 (Eubel). L'*anno quarto* de la bulle va donc du 6 janvier 1563 au 6 janvier 1564, et le *VIII Kalendas februarii anno quarto* correspond au 25 janvier 1563.

lettre fameuse où il lui recommande la pauvreté ajoutant que Dieu donnant le conseil fournirait également le moyen de l'observer.

Le 12 juin il est à Arenas. Les fondations naissent toujours. On retrouve le réformateur à Avila le 12 août 1562; il visite ses couvents. Ne pouvant plus marcher, épuisé par ses austérités, il voyage sur une pauvre haquenée. Il visite Rosario, la Viciosa. Là il tombe sans force et le comte de Oropesa l'abrite quelques jours dans son palais. Le saint se fait transporter à Arenas; il exhorte encore ses frères à la pauvreté et à l'oraison, et il y meurt un dimanche au matin, le 18 octobre 1562, au bout de 63 ans d'âge et 47 de religion, sous la juridiction des Conventuels, la bulle d'union avec les Observants étant postérieure à sa mort.

Il fut béatifié le 18 avril 1622 et canonisé le 28 avril 1669. Sa réforme franciscaine se développa jusqu'aux Philippines et au Japon. Les Déchaussés ou Alcantarins ont eu vingt provinces; elles ont donné à l'Eglise vingt-deux serviteurs de Dieu.

II. LE LIVRE. — De saint Pierre d'Alcantara, ardent apôtre et profond mystique, nous avons peu d'écrits : des lettres, les

Constitutions de sa réforme (1), un court écrit sur sainte Térèse (2) et enfin le *Traité de l'oraison et de la méditation*.

Ce dernier ouvrage, quoiqu'on en ait dit, est certainement authentique. Il en a paru du vivant de l'auteur, une courte édition de cinq feuilles, perdue, et une édition doublée, la seule connue (Lisbonne, Jean Blavio, s. d. vers 1558, 1560 et 1562).

Les multiples éditions postérieures, plus de cent cinquante, portent toutes le nom de saint Pierre d'Alcantara et contiennent le même texte. Sainte Térèse, qui a tant connu notre saint et aussi le P. Louis de Grenade, nous

(1) Dans le *Bullarium* de François de Madrid, t. I, p. 570-572. Texte en espagnol, p. 572-577. Elles furent écrites à Pedroso.

(2) Dans son édition des *Obras de Santa Teresa*, Burgos, tom. II, p. 130, le P. Silverio, carme, restitue au P. Diego Ibanez le rapport sur l'esprit de la sainte, attribué par ailleurs à S. Pierre d'Alcantara. J'observe que nos auteurs franciscains l'ont publié d'après l'autographe conservé à Avila, au monastère de l'Incarnation. Cf. Laurent de S. Paul, *Portentum*. 1669, p. 79-82. — Marc d'Alcala, p. 283, ajoute aux œuvres de S. Pierre d'Alcantara une approbation de la nouvelle Apocalypse du B. Amédée, à Poblacion (Portugal) 25 février 1543. — Les lettres de saint Pierre d'Alcantara et son écrit sur sainte Térèse se trouvent dans le tome XIX des *Annales Minorum*. Rome, 1745.

affirme que Pierre d'Alcantara a écrit un *Traité de l'oraison et de la méditation* qui est bien connu et entre toutes les mains, et nous n'avons jamais trouvé d'autre « traité » attribué à saint Pierre d'Alcantara que celui publié sous son nom.

La difficulté qui a été soulevée à ce sujet provient de ce que l'auteur s'est servi d'une composition analogue du dominicain Louis de Grenade éditée dès 1553 (1).

Nous n'éprouvons aucune hésitation à reconnaître que certainement Pierre d'Alcantara s'est servi de Louis de Grenade, tout comme nous savons que Louis de Grenade, après l'édition alcantarine, donna un résumé personnel de son propre *Traité* (2) et amplifia aussi son *Traité* notamment d'une troisième partie (Salamanque 1566). Dans sa lettre dédicatoire, saint Pierre d'Alcantara reconnaît formellement cette filiation littéraire.

Les dominicains non plus, sauf le tout récent P. Justo Cuervo (3), n'ont jamais

(1) Le V. P. Louis de Grenade né en 1505, provincial de Portugal de 1556 à 1560, mort en 1588.

(2) *Recopilacion*, Salamanque, Portonariis, 1574 reproduite dans les *Obras* éd. de Madrid, 1756-1758, tome XIV.

(3) « Le *Tratado de la Oracion.*, publié plus de cent

rejetté cette attribution. Louis de Grenade lui-même (mort en 1588, le 31 décembre) n'a jamais protesté contre les éditions alcantarines, ni pendant la vie du saint, ni après, de 1562 à 1588.

D'après la lettre « au lecteur chrétien » écrite par l'imprimeur Jean Blavio de Cologne (Lisbonne vers 1558) il paraît bien qu'un premier travail d'Alcantara précéda celui que nous avons et qui était moitié moindre et contenait cinq feuilles d'impression, le second étant l'amplification du premier. Mais c'est tout ce que nous en savons (1).

Dans cette même « Somme » de Louis de Grenade résumée par le franciscain Martin de Lilio en 1558 à Alcala de Hénares chez Louis Gutierrez (Bibl. Barberina au Vatican, U. XI, 45) et imprimée chez Jean Brocar, cet auteur reconnaît formellement avoir lu Louis de Grenade et Pierre d'Alcantara qui écrivit « après », et son dessein est de s'en

fois sous le nom de saint Pierre d'Alcantara, appartient uniquement et exclusivement au P. Louis de Grenade » (Cuervo, *Biografia*, p. 251). Comment le P. Cuervo n'a-t-il pas observé que Louis de Grenade proteste lui-même n'être pas l'auteur des résumés faits avant son propre résumé de 1574.

(1) Cuervo, *Biografia*, p. 240-241.

servir et de développer un peu le petit traité (el menor tratado), l'alcantarin.

Il mentionne même que Pierre d'Alcantara avait été provincial de la province de S. Joseph, ce qui eut en effet lieu entre 1538 et 1541 (1).

Ajoutons ceci : le P. Laurent de S. Paul qui essaya le premier de fixer un peu la chronologie insinue bien que la fondation de Pedroso (1556-1557) précéda la composition du *Traité* alcantarin (2). Enfin l'étude de la biographie de D. Rodrigo de Chaves porte bien à croire qu'il connut le saint peu avant 1556, comme je l'ai indiqué ailleurs.

(1) Y despues el padre fray Pedro de Alcantara provincial que fue de la provincia de S. Gabriel varon de muy grande penitencia y humiltad, en un breve compendio que copilo para que todos assi sabios como simples se pudiessen aprovecher del (dédicace à la duchesse de Francavila).

(2) *Hic fuit* (D. Rodericus de Chaves) *cui S. Petrus tractatum de oratione inscripsit ; qui etiam locum Palancar pro fundando conventu Pedroso liberaliter ac devote fundaverat.* (Laurent de S. Paul, 1669, p. 217.) D'aucun texte on ne peut conclure que le *Traité* fut composé en 1535 ou environ. On peut seulement affirmer qu'il fut écrit après ou pendant un séjour du saint à la Lapa, le dernier connu ayant eu lieu en 1556. Les dominicains prétendent aussi que L. de G. composa son *Traité* en 1534-1535.

En toute hypothèse le *Traité de l'oraison* alcantarin paraît avoir été écrit pendant le provincialat du P. Louis de Grenade, avril 1556-1560, et à vrai dire avant 1558 puisqu'une édition nous est déjà indiquée comme existante cette année-là par Martin de Lilio.

Il n'est pas du tout probable que saint Pierre d'Alcantara ait composé son œuvre pendant un premier gardiennat à la Lapa supposé entre 1532 et 1535 car il n'aurait pas encore été à cette époque à Plasencia où il connut D. Rodrigo de Chaves, à la prière instante duquel il se mit à écrire son petit livre. Les dates des différents séjours à la Lapa n'ont rien de certain, et le saint s'y trouve encore en 1556.

C'est à cette date qu'utilisant le livre de Grenade imprimé dès 1553, il donne à son travail personnel la valeur de son autorité et le poids de sa sainteté.

On a discuté de l'authenticité de la lettre dédicatoire à D. Francisco de Chaves. Dans son intégrité, elle est un témoignage admirable de la loyauté et de l'humilité de saint Pierre d'Alcantara. L'omission relative à Louis de Grenade après 1559 s'explique très bien par le fait de l'imprimeur ému de la condamnation de l'Index espagnol de 1559.

Le *Traité* de saint Pierre d'Alcantara fut lui-même confisqué en 1559 (1).

J'ajouterai que le V. Louis de Grenade a reconnu indirectement l'existence du *Traité* d'Alcantara. Dans sa *Recopilacion breve del Libro de la Oracion* publiée à Salamanque chez D. de Portonarüs, 1574, il fait allusion à des abrégés écrits précédemment de façon à pouvoir les mettre entre les mains des pauvres. Or telle est la pensée formelle exprimée par S. Pierre d'Alcantara dans sa dédicace à Rodrigo de Chaves (2) Ces abré-

(1) Les falsifications de livre sont connues. On a par exemple le fait du P. Benoit de Canfeld avec la *Règle de Perfection*. J. M. de Vernon en son *Histoire générale du T. O.* cite un cas curieux (t. III, p.423). Dans la circonstance qui nous occupe on pourrait se demander quel est le véritable auteur des deux biographies de S. Pierre d'Alcantara, du P. Laurent de S. Paul et du P. Marchese qui vont l'un à l'autre comme la main et le gant. Mais en cas de falsification les auteurs ont toujours protesté, et il n'y a rien de pareil ni pour Louis de Grenade ni pour Pierre d'Alcantara. N'opposons pas des personnages qui de leur vivant se sont connus, estimés et aimés. Laurent de S. Paul avait le droit de signer son travail, même après le livre du P. Marchese. De même Pierre d'Alcantara après Louis de Grenade.

(2) « Quelques personnes vertueuses et zélées du

gés sont évidemment celui de Pierre d'Alcantara et de Martin de Lilio.

Enfin, deux franciscains : le P. Bernardo de Fresneda, évêque de Cuença et confesseur de Philippe II, dans une *Exhortation* ou préface au *Livre de l'oraison* de Louis de Grenade en 1564, et le P. Sanzoles en 1584 dans un *Elenchus rerum omnium quae in libris omnibus R. P. Ludovici Granatensis (qui vulgari sermone circumferuntur) continentur*... font silence sur la matière et n'attribuent à Louis de Grenade que le grand, et pas le petit traité, pas l'alcantarin (1).

salut des âmes ont résumé ce livre et imprimé et publié leurs résumés dans des traités particuliers. Elles y ont été poussées dans l'idée de procurer la doctrine de ce livre aux pauvres qui n'ont pas toujours le moyen de l'acheter et qui apprécient pourtant beaucoup ces exercices. Elles ont aussi voulu que ceux qui possèdent ces abrégés puissent en peu de mots avoir l'essentiel de la substance et de la doctrine du livre et suppléer à la faiblesse de la mémoire qui ne peut pas toujours être chargée. Cette religieuse intention ne me paraît pas mauvaise, mais je suis un peu mécontent du style et de la méthode employée ». Que l'on relise la dédicace à D. Rodrigo de Chaves (Cf. J. Cuervo, *Biografia*, 218-220.

(1) Cf. Cuervo, *Biografia*, p. 197. — Une question

Mais nous n'avons qu'à lire attentivement et entièrement les deux compositions de Louis de Grenade et de Pierre d'Alcantara. Cette simple lecture montrera que le franciscain a *secado y recopilado* comme il le dit; mais il n'a pas commis un plagiat, ni une simple démarcation. Son livre lui appartient et sainte Térèse ne s'est pas trompée. L'ouvrage n'est pas apocryphe. L'écrivain s'est fortement inspiré de son modèle; mais il a loyalement cité sa source; mais le nouvel agencement, et bien des expressions sont de lui, et il y a suffisamment de son fond. A cette époque on n'avait pas nos scrupules modernes sur la propriété littéraire. Voyez ce qui s'est passé pour *l'Aiguillon d'amour*

subsidiaire peut se poser : le V. Louis de Grenade interrogea-t-il saint Pierre d'Alcantara pour savoir s'il devait continuer de prêcher ou bien publier des livres. Le P. Jean de Ste Marie n'en dit rien. Le premier le Père Marchese (p. 198, 199) et Laurent de S. Paul (p. 203) l'affirment. Je ne vois rien qui puisse me faire douter de cette affirmation. Le V. Louis de Grenade a très bien pu écouter le conseil et ne s'y pas conformer; il a pu se mettre à écrire après 1550, et même avant comme il l'a fait, et continuer sa prédication. La première publication de Grenade date de 1538 : C'est une traduction de l'*Imitation*.

depuis le XIII^e^ siècle, et à la même époque pour le *Tratado de la Paz de l'Alma* de 1580.

En résumé : I. Le petit *Traité de l'oraison* est bien de saint Pierre d'Alcantara.

II. L'auteur s'est servi du grand *Traité* de Louis de Grenade; il en a fait des extraits et un résumé et il a indiqué ses sources.

III. Saint Pierre d'Alcantara a écrit son petit livre vers 1556, et sans doute à la Lapa.

IV. Louis de Grenade a augmenté son ouvrage en 1566.

III. VALEUR DU LIVRE. SA PLACE DANS LA SPIRITUALITÉ. — Pour peu qu'on ait étudié l'histoire de la vie spirituelle, on ne me contredira pas si je donne au *Traité de l'oraison* le nom de « Manrèse Franciscain ». Comme le Manrèse de saint Ignace de Loyola, le Manrèse de saint Pierre débute par les fins de l'homme, et continue par la contemplation de l'humanité du Christ (1).

(1) La fin de l'homme, le péché, l'enfer, voilà les pensées de la première semaine des *Exercitia* de S. Ignace. La seconde semaine est appliquée à l'humanité de Jésus-Christ : l'incarnation, la nativité, la présentation au temple, de Nazareth au Jourdain; la troi-

C'est-à-dire, si le *Traité* se rattache au mouvement dominicain par sa filiation avec Louis de Grenade, il se rattache aussi aux *Exercices* ébauchés dès 1522. Et comme Louis de Grenade et saint Ignace sont tous deux tributaires de leurs devanciers franciscains, et ceux-ci de l'Église, c'est établir par là même que Pierre d'Alcantara demeure à la fois dans la filiation de sa propre famille et dans la tradition ecclésiastique, par saint Bonaventure et par saint Bernard.

Saint Pierre d'Alcantara nous dit expressément qu'il a lu beaucoup d'ouvrages sur son sujet avant que d'écrire (sans parler de son expérience personnelle). Nous pouvons bien deviner quels sont ces auteurs, et Louis de Grenade, plus savant, les connaissait mieux sans doute : il y a la Bible avant tout, et un auteur de casuistique (lequel?), Denis le mystique, puis Cassien et saint Bernard, saint

sième à la passion; la quatrième aux apparitions et à l'Ascension, et c'est en cette dernière semaine que se place la *contemplatio ad amorem spiritualem in nobis excitandum*. Viennent ensuite les règles sur le discernement des esprits, la distribution des aumônes, les scrupules et l'orthodoxie. *Exercitia spiritualia*. (Rome) 1548, reproduit dans la *Coll. des E. S.* Paris, Lethielleux 1910.

Bonaventure et saint Thomas, Harphius (1), Jean Tauler, l'abbé de Cisneros (1509), François d'Ossuna, Ignace de Loyola, et enfin Louis de Grenade. A son livre saint Pierre d'Alcantara a imprimé son cachet personnel. Dirai-je toute ma pensée? Le *Traité* me semble insister plus sur l'idée de crainte que sur celle d'amour, surtout dans la première partie. A ce point de vue, il n'est pas tout à fait dans la note franciscaine.

Il est sans doute moins aristotélicien que les *Exercices* de Manrèse; d'autre part il se rapproche beaucoup de la manière bénédictine où domine, comme dans saint Ignace de Loyola du reste, avec la discrétion cette crainte qui est le commencement de la sagesse. Mais j'y trouve moins cet épanouissement ineffable de l'âme confiante qu'engendre la simplicité séraphique. A quoi l'on me répondra avec justesse que j'oublie l'admirable *Prière spéciale pour obtenir l'Amour de Dieu*, et l'on me fera souvenir que la vie de saint Pierre d'Alcantara est dominée plus encore par la contemplation que par la péni-

(1) Sous la plume d'Harphius († 1477) le mot d'*Exercitia spiritualia* revient souvent. Une édition de la *Théologie mystique* de cet ouvrage fut offerte à S. Ignace de Loyola par le P. Bruno Lother, chartreux, en 1555.

tence, et la contemplation c'est l'amour parfait. Il faut juger un homme, non pas d'après un seul de ses écrits, mais d'après sa vie entière et je n'en disconviendrai pas.

Au point de vue de la triple voie mystique, saint Pierre d'Alcantara écrit surtout pour les commençants ou pour les directeurs des âmes comme le fait saint Ignace de Loyola en ses Exercices. Ce mot d'exercice revient à bouche que veux-tu sous la plume de notre franciscain. De là son insistance sur la purification (fins dernières) et sur l'illumination de l'âme (la Passion). La seconde partie du *Traité* sur la dévotion est davantage du domaine de la vie unitive, et c'est en quoi notre Manrèse franciscain diffère de l'autre.

Comme on a voulu mettre une barrière entre la vie ascétique et la vie mystique, de même on a très arbitrairement aussi distingué dans l'histoire de la piété intime trois méthodes d'oraison : 1) la méthode des Saints-Pères ou liturgique ou sulpicienne. — 2) la méthode franciscaine ou bonaventurienne, ou de l'imitation du Christ. — 3) la méthode moderne ou ignatienne.

J'avoue tout bonnement ne rien comprendre à ce travail d'épicier qui consiste à

mettre des marchandises dans des tiroirs et des étiquettes sur ces tiroirs. Le livre de saint Pierre d'Alcantara se rattache à celui de saint Ignace de Loyola, comme ce dernier aux Frères de la vie Commune, et ceux-ci à saint Bonaventure, et par cette filiation à la sainte Eglise; sa note particulière est l'attachement à l'humanité de Jésus-Christ et son analyse de la vie spirituelle.

Quoi d'étonnant si pour son petit livre, saint Pierre d'Alcantara a été loué et glorifié? On a affirmé que cet écrit fut un des premiers à être examiné par la S. Congrégation des Rites, suivant la procédure nouvelle d'Urbain VIII. Grégoire XIV (1590) déclare que cet ouvrage est une très claire lumière qui guide les âmes au ciel; la doctrine en est claire et dictée par le Saint-Esprit lui-même (1). Ce pape donne à l'auteur le titre de docteur et maître illuminé de la théologie mystique. Sainte Térèse l'a loué. Elle a reconnu dans le volume à la fois ce que le Saint disait en paroles et ce qu'elle pensait elle-même. La reine Christine de Suède en fait ses délices. Sur toutes les parties du monde s'en répandront des traductions

(1) Cf. G. de S. Bernardo, p. 73.

innombrables. Le fameux Jean d'Avila, apôtre de l'Andalousie, se répandait en éloges sur Pierre d'Alcantara son contemporain. Don Antoine de Molina, chartreux de Miraflores, écrivant à sa sœur religieuse, lui recommande l'étude de l'oraison mentale et lui dit de se servir de l'abrégé du saint Frère Pierre d'Alcantara. Parlant de ce saint homme, dans son livre des *Exercices Spirituels,* fol. 157, il dit que ce Saint a eu une grande lumière et qu'il a été doué d'une céleste sagesse.

IV. USAGE DE CE LIVRE. — Il faut s'en servir comme d'une méthode de spiritualité et non comme d'un livre de méditations. Il faut s'en servir avec une grande liberté : Saint Pierre d'Alcantara en donne lui-même le conseil en plusieurs endroits. Notre grand maître spirituel, à son avis, c'est le Saint-Esprit, et ici nous sommes bien dans la note franciscaine et dans la tradition de l'Eglise.

Le grand docteur mystique qu'est sainte Térèse d'Avila a écrit ces paroles qui semblent bien viser notre *Traité* et les écrits analogues : « Il existe à l'usage des esprits ordonnés, des âmes exercées et capables de se

tenir en face d'elles-mêmes, un grand nombre de livres excellents, œuvres de personnes du plus grand mérite. Cela étant, ce serait vous tromper, mes filles, que de faire quelque cas de ce que je pourrais vous dire sur l'oraison. Vous trouverez en effet dans ces ouvrages tous les mystères de la vie et de la Passion de Notre-Seigneur, distribués pour chaque jour de la semaine, les méditations sur le jugement et l'enfer, sur notre néant, sur les grandes obligations que nous devons à Dieu, tout cela avec des indications parfaites et l'indication de l'ordre à garder au commencement comme à la fin de l'oraison. A ceux qui peuvent suivre ce mode d'oraison et qui en ont l'habitude, je n'ai rien à dire : par un si bon chemin le Seigneur les conduira au port du salut, et la fin répondra nécessairement à un début si excellent. Tous ceux qui pourront marcher par cette voie y trouveront paix et sécurité, car l'esprit une fois fixé, on goûte un vrai repos ». *(Chemin de la perf.* c. XIX.)

Et, ailleurs, parlant des fidèles qui discourent dans la méditation, la même Sainte reprend : « Je leur dis de ne pas employer à cet exercice, si méritoire qu'il soit, tout le

temps de l'oraison. Comme ils y trouvent du plaisir, ils se figurent que pour eux, il n'est point de jour du dimanche et que tous leurs instants appartiennent au travail. Le reste à leur avis n'est qu'une perte de temps. Eh bien, moi, je regarde cette perte comme un bien véritable. » (*Viepar elle-même*, ch. XIII.)

Nous ne pouvons mieux dire : ce sont là les enseignements de tous les grands maîtres de la vie spirituelle à tous les âges.

V. NOTRE TRADUCTION. — Elle est établie sur le texte publié en 1587 à Medina del Campo et reproduit naguère par le P. ANDRÉ de Ocerin-Jauregui (Madrid, 1916, in-24 de 375 p.). Nous y avons ajouté quelques notes et cette introduction.

VI. BIBLIOGRAPHIE. — Nous renvoyons le lecteur désireux de détails scientifiques à notre article des *Etudes Franciscaines* (1923).

On y pourra joindre la notice sur D. Rodrigo de Chaves dans les *Annales Franciscaines*, mars 1923, p. 76-79.

VII. ICONOGRAPHIE. — *Statues*. La statue de saint Pierre d'Alcantara est à Saint-Pierre de Rome. Marbre, par Fr. Bergara.

M. Pidoux possède à Dole (Jura) une statuette espagnole en bois, du début du XVII^e^ siècle. A Arenas, tombeau du Saint. Statue attribuée à Pedro de Mena (propriété du marquis de Villadarias).

Portraits de Coello, Zurbaran.

Peintures de Ant. Balestra (avec saint Jean de Capistran et saint Pascal Baylon), de Crespi (les Quatre Evangélistes) à Vienne.

Gravures de J. P. Vogel, J. Boulanger, (les récollets de Paris, 1670), S^r^ Isabelle, F. L. Schmitner (Vienne), H. Mücke, Leudner, I. Mossager, Thiboust (Rome), L. Chupin (1631), L. David (1672), J. Ballester (1783). Apparition de saint Pierre d'Alcantara à sainte Térèse (1670) en tête du livre du P. Talon — saint Pierre d'Alcantara et sainte M. Madeleine de Pazzi (1670) — *Columnae militantis Ecclesiae*. Nuremberg. Weizel, 1725, in fol. n° 69.

TRAITÉ DE L'ORAISON
ET DE LA CONTEMPLATION

DÉDICACE

Au très magnifique et très dévot Seigneur Rodrigue de Chaves, habitant de Ciudad Rodrigo (1). Je n'eusse jamais recueilli ce petit traité ni consenti à son impression si vous ne m'aviez pas commandé souvent d'écrire quelque chose sur l'oraison, brièvement et en résumé, et avec clarté, de façon à être utile à tous. Ce petit volume bon marché sera accessible même aux pauvres qui ne peuvent acquérir des livres plus coûteux. Ecrit avec clarté, il profitera même aux simples qui ne sont pas riches d'intelligence. J'ai pensé qu'il n'était pas d'un léger mérite d'obéir en cette circonstance à celui qui me demandait une chose si sainte et si juste, et

(1) D'après l'édition de Lisbonne (vers 1558) et de Medina (1587). L'édition de Madrid (1738) due au Fr. Roque de Mocejon varie : « habitant de Placensia ».

que le mérite d'un travail, fruit d'un si parfait commandement, était bien réel. J'en tirerai moi-même du profit, à moins que la grande affection et tendresse que je vous porte ainsi qu'à votre épouse et compagne Dona Francisca, attachée à vous par les liens de la charité et de l'amour de J.-C., notre Bien, comme par ceux du mariage, à moins, dis-je, que cette affection ne m'enlève partie de mon mérite. Toutefois s'il est vrai, comme il n'en faut pas douter, que les chrétiens participent aux œuvres de leurs frères sans diminuer les mérites particuliers de ces derniers, je puis bien dire : Je prends part à toutes vos bonnes œuvres, vous êtes mes Enfants très chers et vous me regardez comme votre Père. Jamais la pauvreté de ma doctrine et le zèle de mon dévouement ne vous ont manqué lorsqu'il s'est agi de vos saints désirs et de vos hautes entreprises. Après (1)

(1) Dans l'édition de Lisbonne antérieure à 1559 : « Après avoir lu entre autres livres pieux en langue vulgaire le livre dernièrement composé par le très révérend Père Provincial Fray Louis de Grenade des F. Prêcheurs, et jugeant cet ouvrage le meilleur de ceux qui ont été écrits en notre langue car il met en pratique de la meilleure manière l'exercice de l'orai-

avoir lu beaucoup de livres touchant cette matière, j'en ai brièvement extrait et recueilli ce qui me paraissait plus profitable. Dieu veuille qu'il profite ainsi à tous ceux qui le cherchent. Aussi bien n'est-il que pour eux. Vous en remporterez vous-même l'intérêt spirituel de vos bonnes intentions, et moi le fruit de votre bienveillance. Le tout à l'honneur et à la gloire de J.-C., notre Bien, d'où procède tout bien.

son, avec ses excellentes méditations, ses avis très profitables (sans compter qu'il est fait pour les commençants, pour les avancés et pour les parfaits), je pris l'avantage de choisir en ce traité, brièvement et le plus clairement que je pus, tout ce qui est nécessaire pour l'oraison et les sujets annexes utiles aux âmes avancées déjà en cette vertu de prière. Ceux qui possèdent le livre de ce Père peuvent ainsi mieux saisir et retenir en la mémoire une doctrine qu'ils trouvent plus résumée et abrégée que dans l'ouvrage où elle est exposée tout au long ». Des éditions postérieures ont supprimé le passage où S. Pierre d'Alcantara annonce consciencieusement qu'il a lu beaucoup de livres touchant la matière et qu'il en a extrait et recueilli ce qui lui paraissait plus profitable. D'autres enfin ont supprimé la lettre dédicatoire.

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

Du fruit qu'on retire de l'oraison et de la méditation.

Comme ce court traité parle de l'oraison et de la méditation, il sera bon d'exposer en peu de paroles le fruit que de ce saint exercice on peut tirer. Avec un cœur plus joyeux les hommes s'y appliqueront.

Il est notoire que l'un des plus grands obstacles qui nous empêchent d'atteindre notre félicité suprême et notre Bien, c'est la mauvaise inclination de notre cœur, c'est la difficulté et le dégoût qu'on éprouve à bien agir. Sans cette traverse, ce serait chose très facile de courir dans le chemin de la vertu et d'atteindre la fin pour laquelle l'homme fut créé. Aussi l'Apôtre dit-il : « Je fais mes délices de la loi de Dieu, selon l'homme intérieur ; mais je sens une autre loi et une inclination dans mes membres, qui est contraire à la loi de mon esprit et qui me tient

captif sous la loi de péché » (1). La voilà, la cause la plus universelle de tout le mal en nous.

Aussi pour enlever ce dégoût et cette difficulté et nous féliciter de cette œuvre de salut, *une des causes les plus profitables,* c'est la dévotion.

La dévotion, nous enseigne saint Thomas (2), n'est pas autre chose qu'une certaine promptitude et facilité à bien agir. Elle fait disparaître de notre âme toute difficulté et dégoût ; elle nous dispose à tout bien, elle nous le rend facile. Elle est une nourriture spirituelle, un rafraîchissement, une rosée du ciel, un souffle et une haleine du Saint-Esprit, une affection surnaturelle ; elle règle, renforce et transforme le cœur de l'homme de telle manière qu'elle lui communique un nouveau goût et une nouvelle ardeur pour les choses spirituelles, et un nouveau dégoût et une nouvelle horreur pour les choses sensuelles.

L'expérience nous le montre chaque jour.

(1) Rom. VII. 22, 23.

(2) 2. 2 Sent. q. 82, art. 1. *Devotio nihil aliud esse videtur quam voluntas quaedam prompte tradendi se ad ea quae pertinent ad Dei famulatum.*

C'est au sortir d'une profonde et dévote oraison qu'une personne spirituelle renouvelle en soi toutes ses bonnes résolutions ; là l'on reçoit les faveurs et l'on se détermine à bien agir; là le désir d'être agréable et d'aimer un Seigneur qui s'y est montré si bon et si doux ; là la pensée d'accomplir de nouveaux travaux et de souffrir, et de répandre son sang pour Lui. Là finalement reverdit et se renouvelle toute la fraîcheur de notre âme.

Si vous me demandez comment s'acquiert cette puissante et si noble affection de la dévotion, le même saint Docteur répond que c'est par la méditation et la contemplation des choses divines. Cette profonde méditation et considération engendre en effet en nous cette affection et ce sentiment que nous appelons la dévotion, et ce sentiment nous excite et nous porte au bien.

Aussi ce saint exercice est-il exalté et recommandé par tous les saints. Il est le moyen d'acquérir la dévotion. En soi la dévotion est une simple vertu ; mais elle nous prépare, elle nous pousse à toutes les autres vertus, elle est un aiguillon général qui nous y excite.

Voulez-vous en être convaincu ? Voyez comme saint Bonaventure le dit clairement par ces paroles : « Si vous voulez souffrir avec patience les adversités et les misères de cette vie, soyez homme d'oraison. Si vous voulez acquérir la vertu et la force pour vaincre les tentations de l'ennemi, soyez homme d'oraison. Si vous voulez faire mourir votre volonté propre avec toutes ses affections et ses désirs, soyez homme d'oraison. Si vous voulez connaître les ruses de Satan et vous défendre de ses pièges, soyez homme d'oraison. Si vous voulez vivre l'allégresse dans le cœur, et marcher avec suavité dans le chemin de la pénitence et du sacrifice, soyez homme d'oraison. Si vous voulez chasser de votre âme les mouches importunes des vaines pensées et des vains soucis, soyez homme d'oraison. Si vous voulez nourrir votre âme de la sève de la dévotion et l'avoir toujours remplie de saintes pensées et de bons désirs, soyez homme d'oraison. Si vous voulez corroborer et affermir votre cœur dans la voie de Dieu, soyez homme d'oraison. Enfin si vous voulez déraciner de votre âme tous les vices et planter à leur place les vertus, soyez

homme d'oraison. C'est dans ce saint exercice que l'on reçoit l'onction et la grâce du Saint-Esprit qui enseigne toutes choses. De plus, si vous voulez monter à la cime de la contemplation et jouir des doux embrassements de l'Époux, exercez-vous à l'oraison, car elle est le chemin par où l'âme s'élève à la contemplation et au goût des choses célestes. Voyez-vous maintenant combien est grande la vertu et la puissance de l'oraison ? En preuve de tout ce qui vient d'être dit sans parler du témoignage des divines Ecritures, il suffit pour le moment de citer ce que nous avons vu et entendu et ce que nous voyons chaque jour : des personnes simples, en grand nombre, ont obtenu tous les biens que je viens d'énumérer et d'autres encore plus relevés. Par quel moyen ? Par l'oraison ».

Telles sont les paroles de S. Bonaventure. Quel trésor peut-on trouver plus riche et plus fécond que l'oraison ? Ecoutez encore ce que dit à ce propos un autre très saint et religieux Docteur. Il parle de cette même vertu : « Dans l'oraison, dit-il, l'âme se purifie du péché, la charité se nourrit, la foi s'enracine, l'espérance se fortifie, l'esprit jubile, l'âme se fond de tendresse, le cœur s'épure, la vérité

se découvre, la tentation est vaincue, la tristesse s'enfuit, les sens se renouvellent, la tiédeur disparaît, la vertu médiocre se perfectionne, la rouille des vices se consume ; de ce commerce naissent de vives étincelles et des désirs ardents du ciel, et dans ce feu brûle la flamme du divin amour. Elles sont grandes les excellences de l'oraison ! Ils sont grands ses privilèges ! A elle s'ouvrent les cieux, à elle se dévoilent les secrets, à elle l'oreille de Dieu est toujours attentive » (1). En voilà assez pour que l'on ait une idée du fruit de ce saint Exercice.

(1) S. Laurent Justinien, *Lignum vitae. De oratione,* ch. 2. Le texte de cette citation est attribué à S. Pierre d'Alcantara lui-même (lettre à un fils spirituel) par le P. Giov. di S. Bernardo. Venise, 1717, p. 260 et par le P. Marchese, p. 313. Cf. *Imitation.* Edit. Valart. t. III. ch. IV. *Les merveilleux effets de l'amour divin.*

CHAPITRE II

De la matière de la méditation.

Après avoir vu le fruit immense de l'oraison et de la méditation, voyons maintenant les sujets que nous devons méditer. Le but de ce saint exercice est de mettre dans nos cœurs l'amour et la crainte de Dieu. Le sujet le plus convenable de méditation sera donc celui qui nous fera mieux parvenir à cette fin. Sans doute il est vrai que toutes les choses créées, toutes les choses spirituelles et sacrées nous portent à cela. Cependant, d'une manière générale les mystères de notre foi contenus dans le Symbole ou *Credo* nous y excitent d'une manière plus efficace et plus profitable. Le Symbole traite en effet des bienfaits divins, du jugement final, des peines de l'enfer et de la gloire du Paradis. Ce sont là autant de très grands aiguillons pour stimuler notre cœur et le porter à l'amour et à la crainte de Dieu. Il traite aussi de la vie et de

la Passion du Christ notre Sauveur et c'est là qu'est notre bien.

Voilà les deux sujets particulièrement traités dans le Symbole. Ce sont aussi les sujets que nous ruminons plus ordinairement dans la méditation. Aussi avec beaucoup de raison dit-on que le symbole est la matière la plus propre de ce saint exercice. Ce qui n'empêche que le meilleur pour chacun est celui qui porte le plus efficacement notre cœur à l'amour et à la crainte de Dieu.

Pour introduire les nouveaux et les commençants dans ce chemin et leur donner la nourriture préparée et toute mastiquée qui leur convient, j'indiquerai ici brièvement deux actes de méditations pour tous les jours de la semaine, les unes pour le soir, les autres pour le matin, tirées pour la plupart des mystères de notre foi. Nous donnons à notre corps, deux repas par jour. Nous les donnerons aussi à notre âme. Sa nourriture, c'est la méditation et la considération des choses divines. Une partie de ces méditations sera sur les mystères de la sainte passion et la résurrection du Christ, et l'autre sur les autres mystères déjà mentionnés (1).

(1) Saint Pierre d'Alcantara ne donne guère en fait

Celui qui ne trouverait pas le loisir de se recueillir deux fois par jour, au moins pourra une semaine méditer les premiers mystères, et la seconde semaine les autres, ou se contenter de ceux de la vie et de la Passion qui sont les plus importants. Toutefois il ne convient point de laisser les seconds au commencement de la conversion, parce qu'ils vont mieux à l'âme à cette époque où il lui faut la crainte de Dieu, la douleur et le regret du péché (1).

que les mystères de la Passion de J.-C. La dernière méditation, seule, roule sur la descente aux Limbes, les apparitions et l'ascension. L'édition de Jean Blavio, à Lisbonne, met : « Ensuite viennent les autres méditations de la sainte Passion, Résurrection et Ascension du Christ auxquelles on pourra ajouter les autres principaux mystères dont il est parlé en la seconde partie de la Guide des Pécheurs ». Il s'agit de la première édition de la *Guide des Pécheurs* rééditée dans les Œuvres de Louis de Grenade par le P. Justo Cuervo, t. x.

(1) Sur ce double genre de méditations : les fins dernières pour exciter la crainte, et la passion du Christ pour exciter l'amour, voir la *Theol. mystica* de Harphius. l. II. p. II. ch. XVI. éd. Brixiae, 1601.

Première Série de Méditations pour chaque jour de la Semaine (1).

LUNDI

Les péchés et la connaissance de soi-même.

Aujourd'hui vous pourrez vous occuper du souvenir des péchés et de la connaissance de vous-même. L'un vous montrera tout le mal en vous, et l'autre que vous n'avez rien qui ne soit en Dieu : c'est le moyen d'acquérir l'humilité mère de toutes les vertus.

Pensez (2) d'abord à la multitude des péchés de votre vie passée, spécialement à ceux que vous vous avez commis quand vous connaissiez moins Dieu. Si vous vous en rendez bien compte, vous trouverez qu'ils se sont multipliés au-dessus des cheveux de

(1) Dans sa *Guide des pécheurs* (1557) Louis de Grenade indique dix raisons de l'obligation de la vertu : l'excellence divine, le bienfait de la création, la Providence (conservation et gouvernement), la rédemption, la justification, la prédestination, la mort, le jugement final, le paradis et l'enfer (livre I. part. I).

(2) Cf. *Exercitia* de S. Ignace. Examen de conscience général.

votre tête (1), et que vous avez vécu alors comme un païen qui ne sait point ce que c'est que Dieu. Parcourez en effet les dix commandements et les sept péchés capitaux, et vous verrez qu'il n'en est pas un où vous ne soyez tombé nombreuses fois par action, par parole ou par pensée.

En second lieu, pensez à tous les bienfaits divins et aux divers moments de votre vie passée. Comment l'avez-vous employée? Vous devez en rendre un compte total à Dieu. Dites-moi : à quoi avez-vous employé votre enfance? Et votre adolescence? Et votre jeunesse? Et finalement tous les jours de votre vie passée? A quoi avez-vous occupé les sens du corps et les puissances de l'âme que Dieu vous a donnée pour le connaître et le servir? A quoi avez-vous employé vos yeux, sinon à regarder la vanité? Et vos oreilles, si ce n'est pour écouter le mensonge? Et votre langue, si ce n'est en mille manières de jurements et de médisances? Et votre goût, votre odorat, votre toucher, si ce n'est à des plaisirs et des caresses sensuels?

Comment avez-vous profité de la sainteté des sacrements établis par Dieu pour être

(1) Psalm. XXXIX. 15.

notre remède? Comment l'avez-vous remercié de ses bienfaits? Comment avez-vous répondu à ses inspirations? A quoi vous ont servi votre santé et vos forces, vos talents naturels, vos biens qu'on appelle de fortune, les facilités et les occasions que vous aviez de bien vivre? Quel souci avez-vous eu de ce prochain que Dieu vous a recommandé, et des œuvres de miséricorde qu'il vous a dit d'accomplir en sa faveur? Que répondrez-vous au jour de la reddition des comptes quand Dieu vous dira : « Rends-moi compte de ton administration et des biens que je te confiai, je ne veux plus que tu en sois l'administrateur (1) ». O arbre sec et préparé pour les tourments éternels ! Que répondras-tu au jour où tu devras t'expliquer sur toute ta vie, sur chaque moment et sur chaque minute?

Troisièmement, pensez aux péchés que vous avez commis et que vous commettez chaque jour depuis que vous avez ouvert les yeux à la connaissance de Dieu, et vous trouverez que vit en vous le vieil Adam (2) par de multiples racines et d'anciennes habitudes. Considérez comme vous êtes insolent envers

(1) Luc. XXI. 2.
(2) Cf. Rom. VI. 6.

Dieu, ingrat à ses bienfaits, rebelle à ses inspirations, paresseux dans son service ; jamais vous ne faites rien pour Lui avec promptitude et diligence, ni avec la pureté d'intention requise ; vous agissez pour d'autres motifs et dans l'intérêt du monde.

Considérez en outre comme vous êtes dur pour le prochain, et compatissant pour vous-même, ami de votre volonté propre, de votre chair, de votre honneur et de tous vos intérêts. Voyez combien vous êtes orgueilleux, ambitieux, colère, emporté, vain et hableur, envieux, plein de malice, délicat, changeant, léger, sensuel, ami de vos divertissements, de vos entretiens, de vos rires et de vos jacasseries sans fin. Voyez comme vous êtes inconstant en vos bonnes résolutions, inconsidéré dans vos paroles, négligent dans vos œuvres, lâche et pusillanime pour toute affaire sérieuse.

Quatrièmement après la multitude de vos péchés, considérez-en la gravité afin de découvrir sous toutes ses faces votre misère. Pour cela, vous devez considérer d'abord ces trois circonstances des péchés de votre vie passée, à savoir : contre qui vous avez péché — pour quoi vous avez péché — de quelle manière vous avez péché.

Si vous regardez celui contre qui vous avez péché, vous verrez que c'est contre Dieu dont la bonté et la majesté sont infinies, dont les bienfaits et les miséricordes surpassent les grains de sable de la mer.

Et pour quelle cause avez-vous péché ? Pour un point d'honneur, pour un plaisir bestial, pour un mince intérêt, et souvent même sans intérêt.

Et de quelle manière avez-vous péché ? Avec tant de facilité, tant d'audace, si peu de scrupule, si peu de crainte. Parfois avec autant de facilité et de plaisir que si vous aviez péché contre un Dieu de bois ne sachant ni ne voyant rien de ce qui se passe au monde. Est-ce là l'honneur qui est dû à une si haute Majesté ? Est-ce là la reconnaissance de tant de bienfaits ? Est-ce ainsi que se paient ce sang précieux répandu sur la Croix, ces coups de verges et ces soufflets reçus pour vous ? O misérable par ce que tu as perdu et plus encore par ce que tu as fait, et plus encore si en outre tu ne comprends pas ton malheur !

Après quoi, il sera très utile d'arrêter les yeux de votre considération sur l'étude de votre néant. De vous même, vous ne possédez

pas autre chose que le péché ; tout le reste vient de Dieu. Il est clair que les biens de la nature et ceux de la grâce qui sont les plus grands, lui appartiennent en propre ; c'est sa propriété la grâce de la prédestination, source de toutes les autres grâces ; c'est de lui la grâce de la vocation, la grâce concomittante et la grâce de la vie éternelle. Qu'avez-vous donc de quoi vous glorifier en dehors du néant et du péché (1) ?

Arrêtez-vous un peu à la considération de ce néant, mettez-le à votre compte, et tout le reste à Dieu. Vous verrez ainsi d'une manière claire et palpable qui vous êtes et qui il est, combien vous êtes pauvre et combien il est riche ; par conséquent combien vous devez vous confier peu en vous et vous estimer peu, et combien vous confier en lui, l'aimer et vous glorifier en lui.

Puis, considérées toutes ces choses que je viens de dire, ayez de vous-même les sentiments les plus bas possible. Pensez que vous n'êtes pas plus qu'un roseau sauvage (2) qui

(1) Cf. Ps. LI. 3.

(2) L'homme n'est qu'un roseau le plus faible de la nature, mais c'est un roseau pensant, dira Pascal. *Pensées,* éd. du *Panthéon littéraire.* Paris. 1836. p. 317. Cf. Matth. XI. 17.

se plie à tous les vents, sans poids, sans vertu, sans force, sans stabilité, sans aucune consistance. Vous êtes un Lazare mis dans le tombeau depuis quatre jours, un cadavre infect et horrible, rempli de vers ; tous ceux qui passent se bouchent les narines et ferment les yeux devant ce spectacle. Imaginez que c'est de cette manière que vous paraissez devant Dieu et devant les Anges, tenez-vous pour indigne de lever les yeux au ciel, indigne que la terre vous porte, que les créatures vous servent, indigne du pain et de l'air dont vous vivez.

Jetez-vous avec cette pécheresse publique aux pieds du Sauveur (1), couvrez-vous de confusion, ayez la honte d'une femme devant son mari dont elle aurait trahi l'honneur ; avec beaucoup de douleur et de repentir dans le cœur, demandez pardon de vos égarements ; et que par son infinie bonté et miséricorde il veuille bien vous recevoir en sa maison (2).

(1) Cf. Luc. VII.

(2) Sur le même sujet on peut lire de sainte Térèse le *Château intérieur*, ch. II et X, et sa *Vie par elle-même*, ch. XL et LX,— et le *Chemin de la Perfection*, ch. LXII, — et les *Exercitia* de S. Ignace. 2e exerc. Méditation du péché.

MARDI

Les misères de cette vie.

En ce jour vous méditerez sur les misères de la vie humaine. Par elles vous verrez combien vaine est la gloire du monde, comme elle est digne d'être méprisée puisqu'elle n'a pas d'autre frêle fondement que celui de cette misérable vie.

Les défauts et les misères de cette vie sont quasi innombrables. Considérez spécialement les sept suivants :

Premièrement cette vie est courte ; elle est au plus de soixante-dix ou de quatre-vingts ans, et si elle s'étend au delà, comme dit le Prophète (1), ce n'est que tribulation et douleur. Retranchez de là le temps de l'enfance qui est plutôt vie de bête que d'homme; retranchez ce qu'on perd dans le sommeil quand nous ne nous servons ni de nos sens ni de la raison (qui est le propre de l'homme), vous verrez que la vie est encore plus courte qu'elle ne le paraît. Si surtout vous la comparez avec l'éternité de la vie future, à peine vous semblera-t-elle un point. Alors vous

(1) Ps. LXXXIX, 10.

verrez combien sont déments ceux qui pour jouir de ce souffle de vie si brève, s'exposent à perdre le repos de celle qui doit durer sans fin.

Secondement, considérez combien incertaine est cette vie. C'est une autre misère à ajouter à la première. Car non seulement il ne lui suffit pas d'être si courte, elle est de plus sans sécurité et incertaine. Combien arrivent à ces soixante-dix ou quatre-vingts ans dont j'ai parlé ? Pour combien la toile est-elle arrêtée au moment où l'on commence de tisser ? Combien s'en vont en fleur ou prématurément ? « Vous ne savez point, dit le Sauveur (1), quand viendra votre maître, le matin, ou à midi, ou à minuit, ou au chant du coq ». Pour mieux vous pénétrer de cette vérité, pensez à la mort de nombreuses personnes que vous avez connues en ce monde, spécialement à vos amis, à vos camarades, à des personnes illustres et admirées; la mort les a frappées à divers âges, balayant tous leurs projets et toutes leurs espérances.

Troisièmement voyez combien fragile et délicate est cette vie, et vous verrez qu'il n'est

(1) Marc. XIII. 35.

point vase de cristal aussi fragile qu'elle ; un souffle, un coup de soleil, un pot d'eau fraîche, l'haleine d'un malade, c'en est assez pour nous dépouiller d'elle ; l'expérience quotidienne nous le prouve : tant de personnes à la fleur de l'âge succombent pour l'une ou l'autre de ces causes.

Quatrièmement voyez comme cette vie change et ne demeure jamais dans le même état. Considérez déjà le changement de nos corps qui ne demeurent jamais dans un même état de santé ni dans les mêmes dispositions ; voyez le changement des esprits ; comme la mer ils sont toujours troublés par les vents divers et les vagues des passions, des appétits et des désirs qui nous troublent à chaque heure. Voyez enfin les changements qui s'opèrent dans les fortunes ; personne ne consent à demeurer ni dans un même état, ni dans la même prospérité ou la même joie, c'est une roue qui court toujours d'un lieu à autre. Considérez surtout le mouvement si continuel de notre vie : ni jour ni nuit, il ne s'arrête, il va perdant toujours de sa durée. Alors qu'est notre vie sinon un flambeau qui toujours se consume ? Plus il brûle et resplendit, plus il se perd. « Qu'est notre vie

sinon une fleur qui s'ouvre le matin, à midi se flétrit, et le soir se dessèche ? » (1)

C'est à cause de ce changement continuel que Dieu dit par la bouche d'Isaïe : « Toute chair n'est que foin, et toute sa gloire est comme la fleur des champs » (2).

Saint Jérôme commente ainsi ces paroles : « Vraiment, quand on considère la fragilité de notre chair et comment à tous les points et à tous les instants de notre durée nous croissons et décroissons sans jamais demeurer dans le même état, et comment ce qui, à cet instant même, fait l'objet de nos discours, de nos plans ou de nos méditations, c'est autant de retranché de notre vie, on n'hésitera pas à appeler notre chair un peu de foin, et à comparer toute sa gloire à la fleur des champs ». (3) L'enfant à la mamelle est si vite devenu adolescent, et d'adolescent grand garçon, et de là le voilà bientôt vieillard, et avant de l'être, il s'étonne de n'être plus jeune. La femme dont la beauté attirait les attentions des milieux jeunes, se découvre bientôt

(1) Job, XIV, 2,
(2) Job, XL, 6.
(3) In cap. 40 Isaï.

le front labouré de rides; et celle qui d'abord était plaisante devient vite objet de répulsion.

Cinquièmement, considérez que la vie est trompeuse. C'est là peut-être le pire : elle en égare tant, elle attire à elle tant d'adorateurs aveugles ! Elle est laide, et elle nous paraît belle ; elle est amère et nous paraît douce ; elle est courte et elle paraît à chacun son bien indéracinable; elle paraît immense et elle est misérable ; elle paraît si aimable qu'il n'y a ni péril ni travail auquel ne se soumettent les hommes pour elle, même au détriment de la vie éternelle, et ils font des actes qui leur font perdre cette vie sans fin.

Sixièmement, considérez combien cette vie si riche en tant de misères, est encore sujette à tant de malheurs, et pour l'âme et pour le corps. C'est une vallée de larmes, c'est un océan d'infinies tribulations. Saint Jérôme raconte que Xerxès, ce roi si puissant qui nivelait les montagnes et comblait les mers, se trouvait un jour sur une haute élévation, et de là regardait en bas une armée formée de peuples infinis. Après avoir bien admiré, il se mit à pleurer, et quand on lui eut demandé la cause de ses larmes, il répondit : « Je pleure parce que d'ici cent ans il n'exis-

» tera plus aucun de ceux que je vois présent » ici.

« Que ne pouvons-nous, ajoute S. Jérôme, » nous élever à quelque hauteur de manière » à voir toute la terre sous nos pieds ! vous » verriez les chutes et les misères de toute » la terre, les nations détruites les unes par » les autres, et les royaumes par les roy- » aumes. Vous verriez ici les tourments, là » les massacres ; les uns se perdent en mer, » les autres sont traînés en prison ; ici une » noce, là un deuil ; ici la mort violente, » là la mort douce ; les uns regorgent de » richesses, les autres mendient. Finalement » vous verriez l'armée de Xerxès et même » tous les hommes aujourd'hui vivants en ce » monde, vous les verriez bientôt disparus » de cette vie ». (1)

Parcourez toutes les infirmités et tous les travaux du corps humain, les afflictions et les anxiétés de son esprit, les périls qui accompagnent l'homme dans tous ses états et à tous les âges de sa vie, vous verrez clairement les misères de l'existence, combien peu

(1) Eloge funèbre de Népotien à l'év. Héliodore. Ad finem.

le monde peut donner, et plus facilement vous n'aurez plus d'estime pour lui.

A toutes ces misères succède la dernière qui est la mort. Pour le corps et pour l'âme elle est la dernière de leurs terreurs. Le corps sera en un instant dépouillé de tout, et l'âme sera fixée tout de suite sur ce qui l'attend pour toujours.

Cette méditation vous fera comprendre combien courte et misérable est la gloire du monde, et pourtant c'est sur elle que s'appuie la vie des mondains. De fait elle est digne de dédain et de mépris (1).

MERCREDI

La mort.

En ce jour vous penserez au passage de la mort.

C'est une des considérations des plus profitables pour acquérir la sagesse chrétienne

(1) Cf. *Imitation*. l. I, ch. XXII. De la considération des misères de l'homme; — l. III, ch. XIII. Souffrir avec patience les misères de cette vie à l'exemple de J.-C. ; — l. III, ch. XIV. Aveu de sa propre faiblesse et des misères de cette vie.

et pour fuir le péché, comme aussi pour commencer à se préparer à loisir au jugement final.

Premièrement, considérez combien est incertaine l'heure à laquelle vous frappera la mort. Vous n'en savez ni le jour, ni le lieu, ni en quel état elle vous prendra. Vous savez seulement que vous devez mourir, tout le reste est incertain. Ordinairement cette heure arrive au moment où l'homme la désire le moins et l'oublie.

Secondement, pensez à la séparation qu'elle opèrera, non seulement des choses aimées en cette vie, mais encore de l'âme et du corps, compagnons si anciens et si aimés. On regarde comme un grand mal l'exil de la patrie et l'éloignement de l'air natal, même quand l'exilé emporte avec soi tout ce qu'il aime. Combien plus dur l'exil universel, loin de toutes les choses de la maison, des biens, des amis, du père, de la mère, des fils, de la lumière et de l'air habituels, et finalement de tout ! Le taureau mugit quand on le sépare de l'autre taureau avec lequel il travaillait. Quel cri ne poussera pas votre cœur quand on vous séparera de la compagnie de ceux qui vous aident à porter les charges de cette vie !

Considérez encore la peine qu'éprouve l'homme quand il imagine le sort réservé à son corps et à son âme après la mort. Pour le corps il sait bien que l'attend une fosse de sept pieds à côté des autres morts. Pour l'âme, rien de certain ni de son avenir ni de son sort. C'est là une des plus grandes angoisses que l'on souffre. On a connaissance de la gloire et de la peine éternelles, on est proche de l'une et de l'autre, et l'on ne sait laquelle de ces deux destinées si inégales nous attend.

A cette angoisse en succède une autre non moindre. C'est le compte qu'il faut rendre et cela fait trembler même les plus vaillants.

On rapporte que le moine Arsène sur le point de mourir se prit à trembler. Ses disciples lui dirent : « Père, vous avez maintenant de la crainte ? » — Il répondit : « Mes fils, elle n'est pas nouvelle en moi cette crainte, je l'ai toujours eue ». (1)

A ce moment en effet l'homme se représente tous ses péchés comme un escadron ennemi venant fondre sur lui; les plus grands, ceux qui lui donnèrent le plus de plaisir, il les voit plus vivement, et ils l'effrayent

(1) Vie par Rufin, l. 3, n. 163.

davantage. Oh ! qu'amer est alors le souvenir des délices passées qui autrefois semblaient si douces ! Le sage a raison de dire : « Ne considérez pas le vin quand il est vermeil et que sa couleur brille dans la coupe ; quoiqu'il paraisse doux quand on le boit, il ne laisse pas ensuite de mordre comme la couleuvre et il verse son poison comme le basilic » (1).

Voilà la lie de ce breuvage empoisonné de l'ennemi ; voilà l'arrière-goût de ce calice de Babylone doré à l'extérieur.

L'homme ainsi malheureux, entouré de tant d'accusateurs commence à craindre la terreur de ce jugement et il dit à part soi : « Malheureux que je suis ! J'ai vécu dans l'erreur, j'ai marché dans de mauvais chemins. Que paraîtront mes actions à ce jugement ? Saint Paul dit que « l'homme recueillera ce qu'il aura semé », et qu'ai-je semé, sinon des œuvres de chair ? Que puis-je espérer, sinon la corruption ? (2) Saint Jean dit qu'en « cette cité céleste il n'y a qu'or pur » et que « rien de souillé n'y

(1) Prov. XXIII, 31 et 32.
(2) Gal. VI. 8.

entrera (1) » ; que peut espérer celui qui a vécu si vilainement et si honteusement ?

Viennent ensuite les sacrements de Confession, d'Eucharistie et d'Extrême-Onction, derniers secours de l'Eglise pour nous aider dans ces affres. Voyez là comme ailleurs les anxiétés et les angoisses souffertes par l'homme pour avoir mal vécu ; il voudra avoir alors suivi une autre route. Quelle vie il mènerait désormais si on lui en donnait le temps. Il en appellera alors à Dieu ; mais les douleurs et l'emprise de la maladie lui permettront à peine ce recours.

Voyez aussi les derniers accidents de la maladie ; ce sont les messagers de la mort. Ils sont épouvantables et donnent à trembler. La poitrine se gonfle, la voix devient rauque, les pieds meurent, les genoux se glacent, les narines s'affilent, les yeux s'enfoncent, le visage pâlit comme la mort, la langue cesse son office, l'âme s'efforce de partir et tous les sens troublés perdent leur force et leur vertu. Mais surtout c'est l'âme qni souffre, elle bataille, elle agonise ; elle craint la sortie, elle craint le jugement qui se prépare. Elle redoute ce départ, elle aime sa situation, elle redoute le tribunal.

(1) Apoc. XXI, 21 et 27.

L'âme enfin sortie de la chair, deux chemins se présentent à vous, l'un pour accompagner le corps jusqu'à la sépulture, l'autre pour suivre l'âme jusqu'à l'arrêt de sa cause. Voyez ce qu'il va arriver aux deux. Voyez le corps désemparé de son âme : on l'habille noblement pour l'enterrer et l'on se dépêche de l'enlever de la maison. Considérez les funérailles en tous leurs détails, le son des cloches, les interrogations des gens à propos du mort, les offices, les chants douloureux de l'Eglise, le convoi, la douleur des amis, enfin toutes les particularités qui accompagnent ordinairement la mise du corps au tombeau, dans la terre de l'éternel oubli.

Allez ensuite à l'âme, voyez le chemin qu'elle prendra pour cette nouvelle région, le point de son arrêt et le jugement qui suit. Imaginez que vous y êtes présent. Toute la cour céleste attend la fin de la sentence. On fera la charge et la décharge de tout ce que vous avez reçu, jusqu'à la pointe d'une aiguille. Là il faudra rendre compte de la vie, des biens, de la famille, des inspirations divines, des dispositions à la vertu, et surtout du sang du Christ, et chacun sera jugé selon le compte qu'il aura rendu (1).

(1) Sur ce même sujet *Imitation*, l. I. ch. XXIII.

JEUDI

Le jugement dernier.

Aujourd'hui vous penserez au jugement final. Cette considération mettra en votre âme ces deux sentiments importants qui doivent animer tout chrétien fidèle : la crainte de Dieu et l'horreur du péché.

Premièrement, songez combien sera terrible le jour de l'examen de toutes les causes des enfants d'Adam. Alors se concluront les procès de nos vies et se publiera la sentence définitive de notre avenir. Ce jour embrassera tous les siècles passés, présents et à venir ; le monde rendra compte de son existence ; la colère céleste amassée pendant tous les siècles se fera jour. Comme il s'élancera impétueux ce fleuve de l'indignation divine recevant autant d'affluents de colère et d'indignation qu'il y aura de péchés commis depuis le commencement du monde.

De la méditation de la mort. — Sainte Térèse, *Chemin de la perfection,* ch. XLI et *Livre des exclamations*, Excl. XI. — Dans son ch. XI du l. IV. le P. Marchese résume ces trois premières méditations; puis il passe aux avis I-VI et VIII du ch. XII, première partie (Marchese, p. 314-317).

Secondement, voyez les signes épouvantables qui précèderont ce jour. Comme dit le Sauveur, avant que le jour vienne, « il y aura des signes dans le soleil, dans la lune et dans les étoiles » (1) et finalement en toutes les créatures du ciel et de la terre. Toutes sentiront leur fin avant qu'elle n'arrive ; elles se troubleront, elles commenceront à trembler avant de tomber. Les hommes, ajoute le Sauveur, seront étiolés et sécheront de crainte (2) en entendant les épouvantables rugissements de la mer, en voyant les grandes vagues et les tempêtes qui l'agiteront, pressentant par là les grandes calamités et les misères prédites au monde par ces signes terribles. Ils iront dans la stupeur et l'épouvante, la peau jaunie et le visage défiguré, morts avant la mort, jugés avant le jugement, mesurant les périls sur leurs propres craintes, chacun si occupé de soi qu'il ne s'occupera pas d'autrui, même le père du fils. Nul ne sera utile à personne. Nul ne se suffira à soi-même.

Troisièmement, voyez ce déluge universel de feu qui précèdera le Juge : entendez le son

(1) Luc. XXI. 15.
(2) Luc. XXI, 25 et 26.

redoutable de la trompette dont jouera l'Archange pour convoquer toutes les générations du monde à se réunir en ce lieu pour être présentes au jugement. Voyez surtout la Majesté terrible avec laquelle doit venir le Juge.

Considérez ensuite combien sera sévère le compte à rendre de chacun. « Véritablement, dit Job (1), l'homme ne peut être justifié mis au regard de Dieu. S'il veut disputer avec lui, sur mille accusations il ne pourra se blanchir d'une seule ». Qu'éprouvera alors chacun des méchants quand Dieu l'examinera et à l'intérieur de la conscience lui dira : « Viens ici, homme mauvais, qu'as-tu vu en moi pour me mépriser ainsi et passer dans le camp de mon ennemi ? Je t'ai créé à mon image et à ma ressemblance ; je t'ai donné la lumière de la foi, je t'ai fait chrétien, je t'ai racheté de mon propre sang. Pour toi j'ai jeûné, j'ai voyagé, j'ai veillé, j'ai travaillé et sué des gouttes de sang. Pour toi j'ai souffert persécutions, soufflets, blasphèmes, dérisions, moqueries, déshonneurs, tourments et enfin la croix ; témoins cette croix et ces clous ici présents ; témoins ces plaies des pieds et

(1) Job. IX, 2 et 3.

des mains restés dans mon corps; témoins le ciel et la terre devant qui j'ai souffert. Qu'as-tu fait de ton âme qu'avec mon sang j'ai acquise ? A quelle besogne as-tu employé ce que j'ai acheté si chèrement ? O génération folle et adultère ! Pourquoi as-tu cherché plutôt à servir ton ennemi dans la fatigue, que moi, ton Rédempteur et Créateur, dans la joie ? Je t'ai appelé tant de fois et tu ne m'as point répondu ; j'ai toqué à ta porte et tu ne t'es point réveillé ; j'ai étendu mes mains sur la croix et tu ne les as pas regardées ; tu as méprisé mes conseils et toutes mes promesses et mes menaces. Vous autres, Anges, parlez maintenant. Jugez, juges, entre moi et ma vigne. Qu'ai-je dû faire que je n'ai pas fait ? » (1)

Que répondront les méchants, ceux qui se sont moqués des choses divines, qui ont ridiculisé la vertu, méprisé la simplicité, préféré les lois du monde à celles de Dieu, ceux qui sont restés sourds à toutes ses voix, insensibles à toutes ses aspirations, rebelles à tous ses commandements, ingrats et durs devant tous ses châtiments et ses bienfaits ? Que répondront ceux qui ont vécu comme s'ils

(1) Cf. Isaïe, ch. V. et Matth. XII. 39.

n'avaient pas de croyance en Dieu, et qui n'ont connu d'autre loi que celle de leur intérêt ? « Que deviendrez-vous, dit Isaïe (1) au jour de la visite et de la calamité qui vous viendra de loin ? A qui demanderez-vous secours ? A quoi vous profitera l'abondance de vos richesses ? »

Cinquièmement, considérez la terrible sentence que le juge fulminera contre les méchants, et cette parole terrible que retiendront les oreilles qui l'entendront : « Ses lèvres, dit Isaïe (2), sont pleines d'indignation et sa langue est comme un feu qui dévore ». Quel feu embrasera comme ces paroles : « Eloignez-vous de moi, maudits, allez au feu éternel préparé pour Satan et pour ses anges ». (3)

En chacun de ces mots qu'il y a de sentiments et de pensées ! La séparation, la malédiction, le feu, la compagnie, et surtout l'éternité ! (4)

(1) Isaïe, X. 3.
(2) Isaïe. XXX. 27.
(3) Matth. XXV. 45.
(4) Cf. *Imitation*. l. I, ch. XXIV. Du jugement et des peines des pécheurs. — Sainte Thérèse. *Livre des Exclamations*. Excl. XIV.

VENDREDI

Les peines de l'Enfer.

En ce jour vous méditerez sur les peines de l'enfer. Cette méditation confirmera davantage votre âme dans la crainte de Dieu et l'horreur du péché.

Ces peines, dit saint Bonaventure, doivent s'imaginer sous les figures et les images corporelles que les saints nous ont enseignées. Il sera convenable d'imaginer le lieu de l'enfer comme un lac obscur et ténébreux, placé sous terre, ou comme un puits très profond plein de feu, ou comme une ville épouvantable et ténébreuse, toute brûlante de vives flammes où ne retentissent que cris et gémissements de bourreaux et de victimes, avec des pleurs perpétuels et des grincements de dents (1).

Ce malheureux séjour donne à souffrir deux peines principales, celle qu'on appelle du sens, et celle du dam.

Pensez qu'il n'y aura aucun sens extérieur ou intérieur qui n'aura à souffrir son propre tourment. Les méchants ont en effet offensé

(1) Matth. VIII. 12 et Luc. XIII. 28.

Dieu avec tous leurs membres et tous leurs sens et ont fait arme de tout pour le péché ; aussi sera-t-il ordonné que chacun d'eux souffre son propre tourment et paie sa dette. Ici les yeux adultères et déshonnêtes souffriront la vision horrible des démons. Là les oreilles qui ont écouté les mensonges et les obscénités, entendront des blasphèmes et des gémissements éternels. Ici l'odorat ami des parfums et des odeurs sensuelles, sera rempli d'une intolérable infection. Là le goût qui se régalait dans les divers repas et les gloutonneries sera tourmenté d'une faim dévorante et de la soif. Ici la langue murmureuse et blasphématoire sera rendue aussi amère que le fiel des dragons. Là, le tact ami des douceurs et des caresses nagera dans les eaux gelées du fleuve Cocyte, comme dit Job (1) et dans les ardeurs et flammes du feu. Ici l'imagination souffrira l'appréhension des douleurs présentes, la mémoire le souvenir des plaisirs passés, l'entendement la représentation des maux futurs, et la volonté les grandissimes colères et les rages que les méchants nourriront contre Dieu. Là, finalement, se trouveront en faisceau tous les maux et

(1) Job, XXI. 33, et XXIV. 19.

tourments imaginables. « Il y aura, dit saint » Grégoire (1), un froid qu'on ne pourra » souffrir, un feu qu'on ne pourra éteindre, » un ver immortel, une puanteur intolérable, » des ténèbres palpables, des coups assénés » par des bourreaux, des visions de démons, » le désordre du péché et le désespoir de voir » échapper tous les biens ».

Dites-moi maintenant : le moindre de tous ces maux, le souffrir pendant un temps très minime, est-ce déjà si dur à supporter ! Alors que sera-ce d'endurer en un même instant toute cette multitude de maux en tous ses membres, en ses sens extérieurs et intérieurs, et cela non dans l'espace d'une nuit ni de mille, mais d'une éternité infinie ? Quels sens, quelles paroles, quelles expressions peuvent supporter ou exprimer cette réalité ?

Ce sont là les peines que souffrent généralement tous les damnés. En outre, il y en a de particulières conformes en chacun à la nature de son délit. Il y aura la peine de l'orgueilleux, celle de l'envieux, de l'avare, celle de l'impudique et ainsi du reste. La douleur se mesurera au péché commis et la confusion à la présomption et à l'orgueil, le

(1) Moral, livre IX. 46.

dépouillement aux excès et à l'abondance, et la faim et la soif aux plaisirs et aux gourmandises d'autrefois.

A toutes ces peines se joint l'éternité de la souffrance qui en est le sceau et la clef. Tout serait en effet tolérable, avec une fin, parce que rien n'est grand qui a une fin. Mais une peine sans fin, sans soulagement, sans déclin ni diminution, sans espoir de finir jamais, ni la peine, ni celui qui l'impose, ni celui qui la souffre, un véritable exil, une tunique inamissible qui ne se quitte jamais, cela brise l'esprit de celui qui le considère attentivement.

Cette peine est la plus grande de celles que l'on souffre dans ce lieu malheureux. Car s'ils supportaient ces afflictions dans un temps limité, mille ans, ou cent mille ans, ou, comme dit un docteur, s'ils espéraient en voir la fin après avoir bu toute l'eau de l'océan en avalant une seule goutte tous les mille ans, ce leur serait une consolation continue » (1). Mais il n'en est pas ainsi. Les peines auront l'éternité divine. La durée de ces misères sera celle de la divine gloire. Tant que Dieu vivra, la mort existera; quand

(1) Cf. S. Grég. *Moral.* l. 9. c. 9.

Dieu cessera d'être ce qu'il est, les damnés cesseront d'être ce qu'ils sont.

Sur cette durée et cette éternité, je vous en prie, mon cher Frère, jetez les yeux et réfléchissez; ruminez, comme un être pur, ces événements en vous-même. Dans son évangile l'éternelle vérité nous l'enseigne : « Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront pas » (1).

SAMEDI

Le ciel.

Aujourd'hui vous penserez à la gloire des bienheureux, pour qu'ainsi votre cœur soit porté au mépris du monde et au désir de la compagnie du ciel.

Pour vous former une idée de ce bien, considérez ces cinq choses qu'on y trouve. C'est à savoir : l'excellence du lieu, la félicité de la compagnie, la vision de Dieu, la gloire des corps, et enfin la réunion totale de tous les biens.

(1) Matth. XXIV, 25, et Luc. XI, 33. — Cf. Vie de sainte Thérèse par elle-même, ch. XXX, — *Exercices* de S. Ignace. 5e ex. Contemplation de l'enfer.

Premièrement, voyez l'excellence du lieu, et d'abord cette grandeur admirable. Nous avons lu dans des auteurs autorisés que chacune des étoiles est plus grande que la terre ; il y en a de si immenses qu'elles valent quatre-vingt-dix fois plus. En jetant les yeux au ciel nous en trouvons une véritable multitude jetées dans d'infinis espaces. De là il pourrait tomber tant de choses. Nous en effrayons-nous ? Mais comment ne pas rester stupéfait et abasourdi en voyant l'immensité du ciel et plus encore celle du Souverain Seigneur qui le créa ?

Sa beauté, on ne peut pas l'expliquer avec des mots. En cette vallée de larmes et en ce lieu d'exil, Dieu a créé des êtres admirables et de toute beauté. Que n'a-t-il pas créé en ce lieu, siège de sa gloire, trône de sa grandeur, palais de sa Majesté, demeure de ses pensées, et paradis de toutes ses délices ?

Après l'excellence de ce séjour, considérez la noblesse de ses habitants, leur nombre, leur sainteté, leurs richesses, leur beauté excédant toute imagination. Saint Jean dit que la multitude des élus est si grande que personne ne peut les compter (1). Saint

(1) Apoc. V. 7.

Denis affirme que le nombre des anges est si grand qu'il surpasse, sans comparaison, celui des choses matérielles terrestres (1). Saint Thomas, se conformant à cette opinion, enseigne que la grandeur du ciel excède celle de la terre, sans proportion, et que la multitude des esprits glorieux excède pareillement toutes les choses matérielles du monde (2).

Que peut-on concevoir de plus admirable? Bien considérée, cette chose certes suffirait à étonner tous les hommes.

De plus, chacun de ces bienheureux esprits, même le moindre d'entre eux, est plus beau à voir que tout ce monde visible. Que sera-ce de voir tant d'esprits si magnifiques, de voir leurs perfections et les offices de chacun d'entre eux? Les Anges portent les messages, les Archanges servent, les Principautés triomphent, les Puissances se réjouissent, les Dominations commandent, les Vertus resplendissent, les Trônes jettent des éclairs, les

(1) *De Cœlest. hierarchia,* ch. XIV, Cf. Dan. VII. 10.

(2) S. Thomas, I, q. 50, art. 3 : ***Rationabile est quod substantiae immateriales excedant secundum multitudinem substantias immateriales quasi incomparabiliter.***

Chérubins brillent et les Séraphins brûlent, tous chantent des cantiques à Dieu. Si la compagnie et le commerce des bons ont tant de charme et de douceur, que sera-ce de traiter là avec tant de bienheureux, de parler avec les apôtres, de converser avec les prophètes, de communiquer avec tous les martyrs et tous les élus !

S'il y a tant de gloire à jouir en la compagnie des bons, que sera-ce de jouir de la compagnie et de la présence de Celui que louent les étoiles du matin ! Le soleil et la lune admirent sa beauté, devant son mérite se prosternent les anges et tous les esprits supérieurs. Que sera-ce de voir ce bien universel en qui sont tous les biens de ce monde,en qui sont tous les mondes, Celui qui est l'Unité et l'Universalité, et à la fois la simplicité et la réunion des perfections de tous. Ce fut une grande chose que de voir et d'entendre le roi Salomon. La reine de Saba disait : « Bienheureux ceux qui vivent en votre présence et jouissent de votre sagesse ! » (1) Que sera-ce de voir ce souverain Salomon, cette éternelle sagesse, cette inestimable beauté,cette immense bonté et de

(1) III Reg. X. 8. — Cf. II. Paral. IX, 7.

jouir toujours d'elle. Voilà la gloire essentielle des saints, voilà la fin dernière et le port de tous nos désirs.

Considérez ensuite la gloire des corps, ils jouiront de quatre qualités particulières : la subtilité, l'agilité, l'impassibilité et la clarté (1). La clarté sera si grande que chacun resplendira comme le soleil, au royaume du Père (2). Si un soleil unique au milieu du ciel suffit à donner lumière et joie à tout ce monde-ci, que feront là haut tant de soleils et de lampadaires si resplendissants !

Que dire maintenant de tous les autres biens du ciel ? Là, la santé sans maladie, la liberté sans servitude, la beauté sans vilenie, l'immortalité sans corruption, l'abondance sans besoins, le repos sans trouble, la sécurité sans crainte, la connaissance sans erreur, le rassasiement sans dégoût, la joie sans tristesse, l'honneur sans contradiction. « Là, nous dit « saint Augustin, sera la vraie gloire, nul ne « sera loué par erreur ou par flatterie. Là « l'honneur véritable, on ne le refusera pas à « celui qui le mérite, on ne le concèdera « pas à un indigne. Là la paix véritable : ni

(1) I Cor. XV.
(2) Sap. III. 7 et Matth. XII.

« de soi ni des autres, l'homme n'aura à « souffrir. La récompense de la vertu sera « Celui qui donne la vertu et se promet en « récompense pour elle. On le verra sans fin, « on l'aimera sans jamais de dégoût, on le « louera sans fatigue. Là un séjour vaste, « beau, resplendissant et sûr. Là une com- « pagnie excellente et agréable. Là un temps « uniforme : plus de soirs et plus de matins, « c'est la durée de l'éternité toute simple. « C'est un été perpétuel avec la fraîcheur et « le souffle perpétuels de l'Esprit-Saint. « Tous sont dans la joie. Tous chantent et « louent ce souverain Bienfaiteur dont la « largesse les fait vivre et régner pour tou- « jours. O cité céleste ! séjour assuré, terre « de délices ! Peuple heureux et sans plainte, « habitants paisibles, êtres humains qui ne « connaissez plus la nécessité ! Oh ! si « s'achevaient les jours de mon combat, si « c'était le dernier jour de mon exil ! Quand « viendra ce jour! Quand irai-je paraître « devant la face de mon Dieu ! » (1)

(1) S. Augustin, *De civit. Dei*, livre XXII, ch. 30. — Voir sainte Térèse, *Vie par elle-même*, chap. XXXVIII, — *Livre des Exclam.* Excl. XIII.

DIMANCHE

Les bienfaits de Dieu.

Aujourd'hui pensez aux bienfaits divins. Rendez-en grâce au Seigneur et enfoncez-vous davantage dans l'amour de celui qui vous fit tant de bien.

Ces bienfaits sont innombrables. Vous pouvez au moins considérer les cinq principaux, c'est à savoir : la création, la conservation, la rédemption, la vocation, enfin les bienfaits personnels et cachés.

Premièrement le bienfait de la création.

Considérez très attentivement ce que vous étiez avant d'être créé, ce que Dieu fit pour vous, ce qu'il vous donna, avant tout mérite, c'est à savoir : ce corps avec tous ses membres et ses sens, cette âme si excellente, avec ses trois notables facultés, l'intelligence, la mémoire et la volonté (1). Remarquez bien que vous donner cette âme c'était vous donner toutes choses, car il n'y a aucune perfection d'une seule créature que l'homme ne la

(1) Théorie bonaventurienne et bernardine des trois puissances de l'âme. Saint Ignace a embrassé cette théorie.

possède à sa manière. En nous donnant ce cadeau seul, c'était donc nous donner d'un coup le monde entier.

Le bienfait de la conservation. Combien tout votre être dépend de la Providence divine. Vous ne vivriez point un instant, vous ne feriez point un pas, si ce n'est par lui. Il a créé tous les êtres du monde pour votre service : la mer, la terre, les oiseaux, les poissons, les animaux, les plantes et même les anges du ciel. Il vous a donné la santé, les forces, la vie, la nourriture et tous les autres secours temporels. Surtout, pesez sérieusement les misères et les désastres où tombent chaque jour les autres hommes, et vous pourriez bien y tomber vous aussi si Dieu dans sa bonté, ne vous en préservait.

Le bienfait de la rédemption. Considérez deux choses : la première le nombre et la grandeur des bienfaits qu'il nous a octroyés par la grâce de la rédemption ; et la seconde le nombre et la multitude des maux qu'il a soufferts en son corps et en son âme très sainte pour nous gagner ces biens.

Afin de mieux sentir ce que vous devez au Seigneur pour ce qu'il a souffert pour vous, considérez ces quatre points principaux de

sa sainte passion, c'est à savoir : Qui souffre? Que souffre-t-il ? Pour qui souffre-t-il et pour quelle cause ? — Qui souffre ? Dieu — Que souffre-t-il? Les plus grands tourments et déshonneurs que l'on ait jamais subis. — Pour qui souffre-t-il ? Pour des créatures infernales et abominables et semblables par leurs œuvres aux démons mêmes. — Pour quelle cause souffre-t-il ? Pas pour son profit, ni pour nos mérites, mais pour les entrailles de son infinie charité et de sa miséricorde.

Le bienfait de la vocation. Voyez d'abord combien grande fut la bonté de Dieu de faire de vous un chrétien, de vous appeler à la foi par le baptême et de vous faire aussi participer aux autres sacrements. Et si après cet appel, vous avez perdu l'innocence, il vous a tiré du péché, il vous a remis en grâce et rétabli dans l'état de justice. Comment pouvez-vous assez le louer pour ce bienfait ? Quelle a été sa miséricorde de vous garder si longtemps, de supporter tant de péchés, de vous envoyer tant d'inspirations, et de ne pas vous couper le fil de la vie comme il l'a coupé à d'autres dans le même état. Que sa grâce a été puissante de vous ressusciter de la mort à la vie et d'ouvrir vos yeux à la

lumière. Quelle a été sa miséricorde après votre conversion, de vous donner sa grâce pour ne plus retourner au péché, et pour vaincre l'ennemi et persévérer dans le bien.

Voilà les bienfaits publics et connus : il y en a d'autres, de secrets, connus de celui-là seul qui les a reçus, et même de si secrets qu'ils sont connus, non du récipiendaire, mais de Celui-là seul qui les donne. Combien de fois en ce monde, par votre orgueil, négligence ou ingratitude, avez-vous mérité que Dieu vous abandonnât comme il l'aura fait pour plusieurs autres ! Et cependant il ne l'a pas fait. Que de maux et d'occasions de péché le Seigneur a-t-il prévenus dans sa Providence en détruisant les rêts de l'ennemi, en lui coupant le passage, en empêchant ses menées et conseils ! Combien de fois aura-t-il fait pour nous ce qu'il dit à saint Pierre : « Voyez, Satan a souhaité avec ardeur de « nous broyer tous par la tentation pour nous « passer au crible comme du froment ; mais « j'ai prié pour toi afin que ta foi ne défaille « pas » (1). Qui peut connaître ces secrets, si ce n'est Dieu seul ? Les bienfaits positifs, l'homme peut encore parfois les connaître ;

(1) Luc, XXII. 31,

mais les bienfaits privatifs qui ne consistent pas à nous donner des biens, mais à nous délivrer du mal, qui les saura ? Pour ces bienfaits, comme pour les autres, il faut que nous remerciions le Seigneur ; il faut comprendre que nous sommes insolvables, le chiffre de nos dettes dépasse tellement celui de nos moyens que nous ne pouvons même le comprendre (1).

(1) Cf. *Imitation* l. III. ch. XVI. Du souvenir des bienfaits de Dieu et de leur grand nombre. — Les quatre points principaux à considérer dans la Passion vont revenir dans le préambule du ch. IV suivant.

CHAPITRE III

Du temps et du fruit de ces méditations.

Voilà, lecteur chrétien, les sept premières méditations où vous pouvez philosopher et occuper votre pensée chaque jour de la semaine. Ce n'est pas que vous ne puissiez songer à autre chose ou consacrer d'autres jours à d'autres réflexions. Nous l'avons déjà dit, tout ce qui conduit notre cœur à l'amour et à la crainte de Dieu et à la garde de ses commandements, tout est matière de méditation. Mais il fallait signaler ce que nous avons dit : ce sont là, d'une part, les principaux mystères de notre foi qui de leur nature nous portent le plus au bien ; d'autre part, les commençants, qui ont besoin de lait (1), trouveront ici mastiquées et digérées les choses à méditer ; ils n'ont pas à marcher comme des pèlerins dans un pays étranger, à courir dans

(1) I Cor. III. 2.

des lieux incertains, prenant un sujet, en rejetant un autre, sans s'arrêter à aucun.

Il faut savoir aussi que ces méditations sont très appropriées, comme il a été dit, au début de la conversion quand l'homme revient à Dieu. Et il convient alors de commencer par ces sujets nous poussant à la douleur et à l'horreur du péché, à la crainte de Dieu et au mépris du monde, premiers échelons de la vertu. Aussi ceux qui commencent doivent-ils persévérer quelque temps en la considération de ces choses pour s'établir ainsi solidement dans la vertu et dans l'amour.

CHAPITRE IV

Des sept méditations de la Sainte Passion et de la manière de les méditer.

Voici maintenant les sept méditations de la sainte Passion, résurrection et ascension du Christ. On y pourra ajouter les autres principales circonstances de sa vie très sainte.

Il faut noter qu'il y a six choses à méditer dans la passion du Christ : la grandeur de ses douleurs pour y compatir, la gravité de notre péché qui en est la cause pour le détester, l'immensité du bienfait pour en être reconnaissant, l'excellence de la bonté divine et de sa charité qui y éclatent pour nous le faire aimer, la convenance du mystère pour l'admirer, la multitude des vertus du Christ ici resplendissantes pour les imiter.

Conformément à cela, en allant méditer, tantôt inclinons notre cœur à la compassion des douleurs du Christ, ce furent les plus

grandes du monde à cause de la délicatesse de son corps, à cause de la grandeur de son amour, et pour avoir souffert sans aucune espèce de consolation comme on l'a déclaré ailleurs. Ou tantôt, puisons-là des motifs de douleurs de nos péchés puisqu'ils furent la cause des nombreuses et graves douleurs qu'il souffrit. Ou tantôt, tirons de là des motifs d'amour et de gratitude pour l'immensité de l'amour qu'il nous découvrit et la grandeur du bienfait qu'il nous octroya en nous rachetant si généreusement, si chèrement pour lui et avec un tel profit pour nous. Ou tantôt levons les yeux et pensons à la convenance du moyen que Dieu a pris pour guérir notre misère, pour satisfaire à nos dettes, pour secourir nos besoins, pour nous mériter sa grâce, humilier notre orgueil, nous conduire au mépris du monde, à l'amour de la croix, de la pauvreté, de la pénitence, des injures et de tous les autres actes vertueux et honnêtes.

Tantôt encore jetons les yeux sur les exemples de vertu resplendissants en sa très sainte vie et en sa mort, en sa mansuétude, patience, obéissance, miséricorde, pauvreté, pénitence, charité, humilité, bénignité, mo-

destie, en toutes les autres vertus brillant en ses œuvres et paroles plus que les étoiles au ciel. Imitons un peu de ce que nous voyons en lui pour que ne nous trouve pas oisif l'esprit de grâce reçu de Lui, et ainsi nous irons à lui par lui.

C'est là, la plus haute et la plus profitable manière de méditer la Passion du Christ, celle de la faire par imitation. Car l'imitation nous transforme et ainsi nous pouvons répéter avec l'apôtre : « Je vis. Ce n'est plus moi qui vis. C'est le Christ qui vit en moi » (1).

En outre, il convient, en tous ces mystères, de tenir le Christ présent devant nos yeux et de nous croire devant lui quand il souffre. Ne regardons pas l'ensemble de la Passion, mais toutes les circonstances, et spécialement les quatre suivantes : Qui souffre ? Pour qui souffre-t-il ? Comment souffre-t-il ? Pour quelle cause souffre-t-il ?

Qui souffre ? Dieu tout-puissant, infini, immense. — Pour qui souffre-t-il ? Pour la plus ingrate et la plus méconnaissante créature du monde. — Comment souffre-t-il ? Avec une très grande humilité, charité, bénignité, mansuétude, miséricorde, patience,

(1) Galat. II, 20.

modestie, — Pour quelle cause souffre-t-il ? Pas pour son intérêt, ni parce que nous sommes dignes, mais à cause des entrailles de son infinie piété et miséricorde.

Et qu'on ne se contente pas de s'arrêter aux souffrances extérieures, mais encore et bien plus aux peines intérieures. Il faut contempler bien plus l'âme que le corps du Christ pour avoir le sentiment de ses douleurs et de ses affections et pensées.

Après ce petit préambule, commençons à reprendre et à mettre en ordre ces mystères de la sainte Passion (1).

(1) *L'Aiguillon d'amour* (mon édition) ch. XIV. L'homme doit méditer volontiers la Passion du Christ et cette méditation est très fructueuse.—Dans sa *Theologia mystica*, l. I, p. I, ch. XXI-XXV, Harphius nous entretient aussi de la méditation de la Passion.

Les sept méditations sur la sainte Passion.

LUNDI

Le lavement des pieds et l'institution du Saint-Sacrement.

En ce jour, après avoir fait le signe de la croix et la préparation convenable on passera au lavement des pieds et à l'institution du Saint-Sacrement.

Considère, ô mon âme, en cette scène, le doux et bon Jésus ; vois l'exemple inestimable d'humilité qu'il te donne là en se levant de table et en lavant les pieds de ses disciples. O bon Jésus ! que faites-vous ? O doux Jésus ! Pourquoi humilier tant votre Majesté ! Qu'aurais-tu senti, mon âme, à voir Jésus à genoux aux pieds de ces hommes et aux pieds de Judas ? Cruel, comment ne t'adoucit pas le cœur cette immense humilité ? Comment ne te brise pas les entrailles cette grande mansuétude ? Est-il possible que tu aies décidé de vendre ce très doux Agneau ? Est-il possible que tu n'aies pas eu de compassion devant cet exemple ? O blanches et belles mains ! Comment pouviez-vous toucher des

pieds si souillés et abominables ! O mains très pures ! Comment n'aviez-vous pas la nausée à laver ces pieds crottés le long des chemins et tachés de votre sang ? O bienheureux apôtres, comment ne trembliez-vous pas en voyant cet excès d'humilité ? Pierre, que fais-tu ? Par hasard consentiras-tu à ce que le Dieu de Majesté te lave les pieds ? Emerveillé et étonné en voyant le Seigneur roulé devant lui, saint Pierre se prend à dire : « Eh ! Seigneur, vous me lavez les pieds ! (1) N'êtes-vous pas le fils du Dieu vivant ? N'êtes-vous pas le Créateur du monde, la beauté du ciel, le paradis des anges, le salut des hommes, la splendeur de la gloire du Père, la source de la sagesse de Dieu, dans les hauteurs du ciel ? Et vous voulez me laver les pieds ! Vous, le Seigneur de tant de gloire et de majesté, vous voulez remplir un office aussi bas ? »

Considérez aussi comme en achevant de laver les pieds, il les essuie avec le linge sacré dont il est ceint. Avec les yeux de l'âme, vous saurez voir là l'image du mystère de la rédemption. Remarquez comme avec ce linge il enlève toutes les malpropretés

(1) Cf. Joan. ch. XVIII.

de ces pieds souillés ; ils deviennent propres et le linge devient tout taché et sale après cet office.

Quelle chose plus maculée que l'homme conçu dans le péché, et quelle chose plus limpide et plus belle que le Christ conçu de l'Esprit-Saint ? « Mon Aimé est blanc et vermeil, dit l'Epouse, il est choisi entre mille » (1). C'est ce Jésus si beau et si pur qui veut prendre sur lui les taches et les souillures de nos âmes ; il les laisse pures et libres ; mais avec elles il paraît sur la croix flétri et repoussant.

Considérez enfin les paroles que dit enfin le Sauveur en cette action : « Je vous ai donné l'exemple afin que comme j'ai fait, vous fassiez vous-même » (2). Ne rapportez pas ces paroles seulement à ce mystère et à cet exemple d'humilité, mais aussi à toutes les actions de la vie du Christ, car elle est un miroir très parfait de toutes les vertus, et spécialement de celle qui dans ce mystère se découvre à nous.

(1) Cant. V, 10.
(2) Joan. XVIII.

De l'institution du Saint Sacrement.

Pour entendre quelque chose de ce mystère, sachez d'abord qu'aucune langue créée ne peut exprimer la grandeur de l'amour que le Christ a pour son Eglise, et par suite pour chacune des âmes qui sont en état de grâces, puisque chacune est aussi son épouse.

Etant donc sur le point de quitter cette vie et de s'éloigner de l'Eglise son épouse, pour que cette absence ne fût pas une cause d'oubli, cet époux très doux lui laissa en mémorial son très saint Sacrement où il restait lui-même. Il ne voulut pas qu'entre Lui et Elle il y eut un autre souvenir à le rappeler à sa mémoire sinon Lui-même. L'Epoux voulait aussi pendant cette absence si longue laisser à son Epouse une compagnie afin qu'elle ne se trouvât pas seule. Il lui laissa celle de ce sacrement où il réside lui-même et c'était la meilleure compagnie qu'il lui pouvait laisser.

Il voulait aussi aller souffrir la mort pour son Epouse et la racheter et l'enrichir du prix de son Sang. Pour qu'elle pût donc à son gré jouir de ce trésor, il lui en laissa les clef dans

ce sacrement, car, nous dit saint Chrysostome, « toutes les fois que nous nous en « approchons, nous devons penser que nous « portons nos bouches au côté du Christ, « que nous buvons son précieux sang et que « nous prenons notre part de lui-même » (1)

Ce céleste Epoux désirait aussi être aimé de son Epouse d'un grand amour ; pour ce motif il fit de ce mystère une nourriture consacrée par des paroles telles que celui qui le reçoit dignement est aussi touché et blessé de cet amour.

Il souhaitait aussi rassurer son Epouse, lui donner des gages de cette bienheureuse possession de la gloire, afin qu'avec cette espérance elle traversât allègrement tous les travaux et les âpretés de cette vie. Et pour que l'Epouse considère comme certaine et assurée l'espérance de ce bien, il lui laissa en gage cet ineffable trésor qui vaut autant que tout ce qu'elle espère ; ainsi elle n'a pas à se désespérer que Dieu lui donne tout dans la gloire où elle vivra en esprit, puisqu'il ne le

(1) Hom. 85. 3. in JOAN. Il convient de rapprocher ces homélies de S. J. Chrysostome de celles de saint Pierre d'Alcantara.

lui refuse pas dans cette vallée de larmes où elle vit dans la chair.

Jésus voulait aussi à l'heure de sa mort faire un testament et laisser à son épouse un don signalé pour la fortifier ; il lui laissa ce qu'il y avait de plus précieux et de plus profitable à lui laisser puisque dans ce don il lui laissait Dieu.

Enfin il voulait laisser à nos âmes une provision suffisante et une nourriture pour vivre, car l'âme n'a pas moins besoin de soutien spécial pour vivre sa vie spirituelle que le corps pour la vie corporelle. C'est pour cela que ce sage médecin, qui connaît bien les variations de notre faiblesse, créa ce sacrement, et le fit sous forme de nourriture ; la forme même de cette institution nous montre l'effet qu'il opère, la nécessité qu'en ont nos âmes, à l'égal de celle qu'ont les corps de leur nourriture appropriée (1).

(1) Sur le même sujet, S. Térèse, *Vie par elle-même*, ch. XXVIII, et les *Exercices* de S. Ignace. 3e semaine. 1re contemplation et Harphius, *Theologia mystica*, l. I, p. 1, ch. XIX et XX.

MARDI

L'oraison du jardin, la prière du Sauveur, son entrée dans la maison d'Anne.

Considérez d'abord comment après cette cène mystérieuse, le Seigneur s'en va avec ses disciples au mont des Oliviers faire oraison avant d'entrer dans la bataille de sa passion. C'est pour nous enseigner comment dans tous les travaux et dans les tentations de cette vie nous devons toujours recourir à l'oraison comme à une ancre sacrée ; par sa vertu, ou bien nous sera ôtée la charge de la tribulation, ou bien nous seront données les forces pour la surmonter, ce qui est une grâce plus grande encore.

Le long de son chemin, Jésus alla en compagnie des trois disciples chéris, saint Pierre, saint Jacques et saint Jean (1). Ils avaient été témoins de sa glorieuse transfiguration. Ils verraient ainsi eux-mêmes quelle figure différente allait prendre par amour des hommes celui qui leur avait paru si glorieux en cette vision. Et pour qu'ils comprissent que les souffrances intérieures de son âme

(1) Marc. XIV. 33 et Matth. XXVI. 37.

n'étaient pas moindres que celles qui commençaient à paraître au dehors, il leur dit ces douloureuses paroles : « Mon âme est triste jusqu'à la mort. Attendez-ici et veillez avec moi » (1). Après ces paroles, le Seigneur s'éloigna de ses disciples d'un jet de pierre, et prosterné contre terre avec un profond respect, il commença sa prière en disant : « Mon père, s'il est possible, que ce calice s'éloigne de moi. Cependant qu'il soit fait non comme je veux, mais comme vous voulez » (2). Il répéta cette prière trois fois ; à la troisième il entra dans une telle agonie qu'il commença à suer des gouttes de sang qui coulaient de tout son corps sacré et tombaient comme des fils jusqu'à terre.

Considérez le Seigneur dans ce mystère si douloureux. Voyez comme il se représente dans tous les tourments qu'il va avoir à souffrir ; il voit parfaitement les très cruelles douleurs qui se préparent pour le plus délicat de tous les corps, il place devant lui tous les péchés du monde, causes de ses souffrances, l'ingratitude de tant d'âmes qui ne reconnaîtront pas ce bienfait et ne profiteront pas de

(1) Matth. XXVI, 38.
(2) Matth. XXVI, 39.

ce remède précieux et coûteux. Son âme est de tant de façons angoissée, ses sens et sa chair très délicate si troublés que les forces et les éléments de son corps se distendent, sa chair bénie s'ouvre de toutes parts et laisse passer ce sang qui coule en abondance et court jusqu'à terre.

Si la chair est telle pour souffrir ces douleurs par ricochet, qu'en est-il de l'âme qui les supporte directement.

Voyez ensuite comment l'oraison finie, arrive ce faux ami avec son infernale compagnie. Il a renoncé à sa fonction d'apôtre, il s'est fait chef et capitaine de l'armée de Satan. Voyez comment sans honte et marchant le premier de tous et arrivant au bon Maître, il le vend avec un baiser de fausse paix. A ce moment le Seigneur dit à ceux qui viennent le saisir : « Vous êtes venus à moi comme à un voleur, avec des épées et des lances. J'étais au milieu de vous, chaque jour, dans le Temple et vous n'avez pas mis la main sur moi. Mais cette heure est la vôtre et celle de la Puissance des Ténèbres » (1). Voilà un mystère stupéfiant. Quoi de plus étonnant que de voir le Fils de Dieu revêtir

(1) Matth. XXVI, 55 et Luc XXII, 52, 53.

l'image non seulement du pécheur, mais aussi du condamné : « Voilà votre heure et celle de la puissance des ténèbres » (1). De ces paroles il se déduit qu'à ce moment fut livré ce très innocent Agneau au pouvoir des Princes des ténèbres, les démons, pour lui faire subir par leurs ministres tous les tourments et toutes les cruautés possibles. Pensez alors jusqu'où s'abaisse pour vous cette divine Altesse, puisqu'elle s'abandonne au dernier de tous les maux qui est d'être livré au pouvoir des démons. C'était la peine que méritaient vos péchés. Il veut bien la subir, pour que vous puissiez vous en délivrer.

Après ces paroles, toute cette troupe de loups affamés s'empare de ce doux Agneau. Les uns l'agrippent d'un côté, les autres de l'autre, chacun comme il peut. Oh ! comme ils le traitent inhumainement ! Quelles insultes ils lui font ! Quels coups et quelles sacades ! Que de cris et de brailleries s'élèvent ! On dirait des vainqueurs avec leur proie. Ils prennent ces mains saintes qui ont opéré tant de merveilles peu auparavant, ils les attachent fortement avec des nœuds coulants mal fixés de façon que la chair des bras

(1) Luc. XXII, 53.

en est déchirée et que le sang coule, et ainsi ils l'entraînent sur les voies publiques, abreuvé d'ignominie. Voyez-le bien le long de cette route, séparé de ses disciples, accompagné de ses ennemis, au pas de course, la respiration oppressée, les traits changés, le visage enflammé et rouge par la précipitation de la marche. Au milieu de ce traitement inique de sa personne, contemplez le calme de sa figure, la gravité de ses yeux et cet aspect divin qui au milieu des mépris du monde n'a jamais pu être obscurci.

Allez avec le Seigneur à la maison d'Anne. Voyez comme il répond courtoisement à la demande que lui fait le pontife sur ses disciples et sur sa doctrine. Un de ces méchants, qui se trouvaient là, lui donne un grand soufflet sur la joue et dit : « Est-ce ainsi que tu réponds au pontife ? » (1) Le Sauveur répond avec bonté : « Si j'ai mal parlé, montrez-moi en quoi. Si c'est bien, pourquoi me frappez-vous ? » Voyez donc ici, ô mon âme, non seulement la mansuétude de cette réponse, mais aussi ce divin visage meurtri et coloré par la force du coup, cette modestie des yeux si sereins, ce front si imperturbable,

(1) Jean. XVIII, 22 et 23.

et à l'intérieur, cette âme très sainte, si humble et toute prête à tendre l'autre joue si le bourreau le demande (1).

MERCREDI

Chez Caïphe, le reniement de saint Pierre et la flagellation.

Aujourd'hui vous penserez au Seigneur en face du pontife Caïphe, aux tourments de cette nuit, au reniement de saint Pierre et aux fouets à la colonne.

Premièrement considérez comment de la première maison d'Anne, le Seigneur est conduit chez le pontife Caïphe. Accompagnez-le. Voyez éclipsé le soleil de justice et couvert de crachats ce visage divin que désirent contempler les anges (2). Le Sauveur adjuré de dire au nom du Père qui il était, répond à cette demande ce qui convient. Mais ces hommes indignes d'une si haute réponse sont aveuglés par la splendeur d'une si grande lumière. Ils se retournent contre lui comme des bêtes féroces et déchargent toutes leurs

(1) Cf. *Exercices* de S. Ignace, 3e sem. 2e cont.
(2) I Petr. I. 12.

colères et leurs rages. Ils lui donnent à l'envi de grands soufflets et des coups ; avec leurs bouches infernales ils crachent sur ce divin visage ; ils lui couvrent les yeux d'un bandeau, ils soufflettent sa figure, jouent avec lui et disent : « Devine qui t'a frappé ? » (1)

O merveilleuse humilité du fils de Dieu ! O beauté des anges ! Ce visage était-il pour que l'on crachât dessus ! Les hommes ont l'habitude de se tourner vers le coin le plus vil quand ils veulent cracher. En ce grand palais n'y a-t-il pas d'endroit plus vil que ton visage pour le souiller ? Comment ne t'humilies-tu pas devant cet exemple, ô terre et poussière ?

Voyez ensuite les tourments que souffrit le Sauveur pendant cette nuit douloureuse. Les soldats ses gardiens se moquent de lui, nous dit saint Luc, et pour vaincre le sommeil de la nuit, ils bafouent le Seigneur de Majesté et se jouent de lui. Vois, ô mon âme, comment ton très doux époux sert de mire pour recevoir les flèches de tant de coups et de soufflets qu'on lui donne. O nuit cruelle, ô nuit accablante ! vous ne dormiez pas, mon bon Jésus, et ne dormaient pas non plus ceux

(1) Matth. XXVI, 68. Luc XX, 64.

dont le repos était de vous tourmenter. La nuit a été faite pour qu'en elle toutes les créatures trouvent leur repos et que les sens et les membres fatigués des travaux du jour se refassent. Et ce temps les méchants le prennent pour tourmenter vos sens et vos membres en blessant votre corps, en affligeant votre âme, en liant vos mains, en soufflетant votre visage, en crachant sur votre figure, en offensant vos oreilles, pour qu'au moment où tous se reposent, tout en vous peine et souffre. Que ces chants du matin sont différents de ceux qu'à cette même heure vous chantent les chœurs des anges au ciel ! Là ils disent : « Saint ! Saint ! » Et ici : « Qu'il meure, qu'il meure, crucifiez-le, crucifiez-le » (1). Anges du Paradis, vous entendez ces deux voix. Que pensez-vous en voyant si maltraité sur terre Celui que vous traitez avec tant de respect au ciel ? Que pensez-vous en voyant Dieu supporter ces souffrances pour ceux mêmes qui le font souffrir ? Qui jamais connu un tel acte de charité de souffrir la mort pour délivrer de la mort celui-là même qui vous la donne ?

Les tourments de cette nuit douloureuse

(1) Joan, XIX, 6

s'accrurent encore avec le reniement de saint Pierre. Cet ami intime, choisi pour voir la gloire de la Transfiguration, honoré entre tous par la primauté de l'Eglise, c'est le premier avant tous qui non pas une fois, mais trois fois, en présence du même Seigneur, jura et rejura qu'il ne le connaissait pas et ne savait qui il était. O Pierre, est-il donc un si mauvais homme celui qui était là pour avoir si grand honte de l'avoir connu? C'est là le condamner le premier, avant les pontifes : tu donnes à entendre qu'il est tel que toi-même tu te trouves déshonoré de le connaître. Peut-il y avoir plus grande injure que cela ?

« Le Sauveur se retourna et regarda Pierre » (1). Il jeta les yeux sur cette brebis qui s'était perdue. O regard de merveilleuse puissance ! O regard silencieux, mais grandement significatif ! Pierre comprit ce langage, et les voix de ce regard. Celles du coq n'avaient pas suffi pour le réveiller, mais celles-ci oui. Non seulement les yeux du Christ parlent, mais ils opèrent ; les larmes de Pierre en sont la preuve, larmes qui ne coulent pas tant des yeux de Pierre que des yeux du Christ.

(1) Luc, XXII, 61.

Après ces injures, considérez les coups que le Sauveur reçut à la colonne. Car le juge ayant vu qu'il ne pouvait apaiser la furie de ces foules infernales, se décida d'infliger à Jésus une si terrible flagellation qu'elle devrait suffire pour satisfaire la rage de ces cœurs si cruels. Contents de cela, les bourreaux le laisseraient et ne lui feraient pas subir la mort. Entre donc maintenant, ô mon âme, en esprit dans le prétoire de Pilate. Tiens avec toi tes larmes toutes prêtes, car il en faudra pour ce que tu vas y voir et entendre. Vois comme ces cruels et vils boucliers déshabillent le Sauveur de ces vêtements, et comme lui se laisse dépouiller avec tant d'humilité, sans ouvrir la bouche, ni répondre mot à toutes ces injures qu'ils lui font. Vois comme ils attachent ce saint corps à une colonne, pour ainsi le blesser à leur guise, n'importe où et comme ils voudront. Vois comme il se trouvait seul, le Seigneur des anges, au milieu de ces cruels bourreaux n'ayant ni parrains, ni protecteurs à se déclarer pour lui et ne rencontrant même pas d'yeux pour compatir avec lui. Vois comme aussitôt ils commencent avec une infinie cruauté à décharger leurs verges et leurs

cordes sur ces chairs très délicates ; les coups succèdent aux coups, les plaies s'ajoutent aux plaies et les blessures aux blessures. Bientôt vous verrez ce très saint corps devenir livide de meurtrissures, la peau se déchirer, le sang jaillir et courir en ruisseaux de toutes parts. Que sera-ce surtout de voir cette grande plaie ouverte au milieu des épaules où tombent surtout les coups ?

La flagellation terminée, voyez ensuite le Seigneur se couvrir ; il marche dans tout ce Prétoire, cherchant ses habits en présence de ces cruels bourreaux, personne ne le sert et ne lui vient en aide, ne lui offre aucun breuvage ni rafraîchissement comme on a coutume de le faire pour ceux qui sont ainsi couverts de plaies. Tous ces mystères sont dignes de toute notre affection, de notre gratitude et de notre méditation.

JEUDI

Le couronnement d'épines, l'Ecce Homo, le portement de croix.

Ce jour il faut penser au couronnement d'épines, à l'Ecce Homo et au Sauveur portant sa croix en mendiant.

A la considération de ces mystères si douloureux l'Epouse nous convie dans le livre des Cantiques, par ces paroles : « Sortez, filles de Sion, et voyez le roi Salomon avec le diadème dont le couronna sa mère au jour de ses fiançailles, et au jour de l'allégresse de son cœur » (1).

O mon âme, que fais-tu ? O mon cœur, que penses-tu ? Ma langue, comment es-tu devenue muette ? O mon doux Sauveur, quand j'ouvre les yeux et quand je vois ce tableau si douloureux qui se place devant moi, le cœur est brisé de douleur. Seigneur, ne vous suffisaient donc point les coups passés, et la mort à venir et tant de sang répandu ? Fallait-il encore enfoncer de force ces épines pour tirer de la tête le sang laissé par la flagellation ? Pour sentir quelque chose de ce mystère si douloureux, ô mon âme, mets d'abord devant tes yeux l'image première de ce Seigneur, et l'excellence de ses vertus, et vois ensuite l'état où il se trouve. Vois la grandeur de sa beauté, la modestie de ses yeux, la douceur de ses paroles, son autorité, sa mansuétude, sa sérénité et cet aspect particulier qui commande le respect.

(1) Cant. III, 2.

Après avoir vu et goûté une figure si achevée, tournez les yeux vers celle que vous découvrez maintenant, revêtue de la pourpre de dérision, le roseau pour sceptre royal à la main, et cet horrible diadème sur la tête, ces yeux éteints, ce visage de mort, cette figure toute couverte de sang et salie par les crachats vomis contre lui. Considérez-le au dedans et au dehors, le cœur barré de douleurs, le corps plein de plaies ; il est abandonné de ses disciples, poursuivi par les juifs, la risée des soldats, le mépris des pontifes ; il est renvoyé par un roi inique, accusé injustement, privé de toute faveur humaine. Ne vous dites pas que c'est là chose passée : voyez-la comme présente ; ce n'est pas une douleur étrangère, c'est la vôtre personnelle.

Mettez-vous vous-même à la place de celui qui souffre ; voyez ce que vous sentiriez si dans une partie aussi sensible qu'est la tête, vous receviez de nombreuses épines très pointues qui vous pénétreraient jusqu'aux os ! Que dis-je : des épines ? La simple piqûre d'une épingle, à peine pourriez-vous la souffrir. Alors que devait souffrir cette tête si délicate, avec cette suite de tourments ?

Achevé le couronnement d'épines et la

scène des moqueries, le juge prit le Sauveur par la main, et maltraité comme il l'était. Puis le mettant en face du peuple furieux il dit « *Ecce Homo* » (1) comme s'il disait : « Si c'est par envie que vous vouliez sa mort, le voilà maintenant qui n'excite plus l'envie, mais la pitié. Vous aviez peur qu'il ne se fit roi ; voyez-le si défiguré qu'il paraît à peine être un homme. De ces mains liées, que craignez-vous ? A cet homme flagellé, que demandez-vous encore ? »

Ainsi tu peux, ô mon âme, te former une idée du Sauveur, puisque le juge crut qu'il suffisait d'exposer cette figure-là pour briser le cœur de pareils ennemis. Tu peux comprendre combien il est mal de n'avoir pas une compassion chrétienne des douleurs du Christ : elles devaient suffire, d'après le juge, pour adoucir ces cœurs si fiers.

Pilate voyant cependant que ces supplices ne suffisaient pas pour adoucir la fureur de ses ennemis, rentre dans le prétoire et s'assied sur son tribunal pour prononcer la sentence définitive de cette cause. La croix était déjà préparée à la porte ; déjà apparaissait dans l'air cette terrible bannière, menaçant la tête

(1) Joan, XIII, 5.

du Sauveur. La sentence cruelle est prononcée et promulguée. Les ennemis ajoutent cruauté sur cruauté. Ils chargent sur ces épaules si meurtries et si déchirées par les coups, le madrier de la croix. Le tendre Seigneur ne refuse pas cette charge sur laquelle étaient tous nos péchés, il l'embrasse avec une immense charité et par obéissance pour notre amour.

L'innocent Isaac s'achemine vers le lieu du sacrifice avec cette charge si pesante sur ses épaules si faibles. Une multitude de gens, de pieuses femmes le suivent et l'accompagnent en larmes. Qui ne verserait pas de larmes en voyant le roi des Anges cheminer pas à pas avec cette charge si lourde, les genoux tremblants, le corps incliné, les yeux modestes, le visage ensanglanté, avec cette guirlande sur la tête, au milieu de ces honteuses clameurs et de ces cris contre lui ?

Entre temps, ô mon âme, détourne un peu les yeux de ce cruel spectacle. Va-t-en à pas pressés et d'un souffle rapide et gémissant, les yeux en pleurs, et chemine vers la maison de la Vierge, et quand tu la trouveras, jettes-toi à ses pieds et commence à lui dire sur un ton de douleur :

« O notre Dame des Anges, reine du ciel, porte du paradis, avocate du monde, refuge des pécheurs, salut des justes, joie des saints, maîtresse des vertus, miroir de pureté, enseigne de chasteté, modèle de patience et somme de toute perfection, grâce, ô notre Dame ! Pourquoi ma vue m'a-t-elle été conservée jusqu'à cette heure ? Comment puis-je vivre en ayant vu de mes yeux ce que j'ai vu ? Pourquoi parler davantage ? Je quitte votre Fils unique et mon Seigneur et le laisse aux mains de mes amis avec une croix pour y être supplicié ! »

Qui peut comprendre jusqu'où s'élève alors la douleur de la Vierge ? Son âme défaille ; son visage et tout son corps virginal se couvrent d'une sueur mortelle qui suffirait pour lui ôter la vie, si la permission divine ne l'eut réservée pour un plus grand martyre et pour une plus grande couronne.

La Vierge va donc à la recherche de son Fils ; le désir de le voir lui rend les forces que la douleur lui retirait. Elle entend de loin le bruit des armes, la rumeur des gens, les cris des hérauts qui font les annonces. Elle voit bientôt les fers des lances et des hallebardes qui apparaissent en l'air. Elle trouve sur la

route des gouttes et des traces de sang qui lui suffisent pour lui indiquer la marche de son Fils sans autre guide. Elle approche de plus en plus de ce Fils Aimé, elle lève ses yeux obscurcis par la douleur et l'ombre de la mort pour voir, si possible, celui que tant aimait son âme. O amour et crainte du cœur de Marie ! D'un côté elle désirait le voir, et de l'autre elle fuyait cette figure lamentable. Finalement, elle arrive à un endroit où elle peut le voir ; ces deux lumières du ciel se contemplent, leurs yeux descendent au fond de leurs cœurs, et cette vue blesse leurs âmes compatissantes. Leurs langues demeurent muettes. Mais le cœur de la Mère parlait et son très doux Fils disait : « Pourquoi êtes-vous venue ici, ma chère et bien-aimée mère ? Votre douleur augmente la mienne, et vos tourments me tourmentent. Retournez, mère chérie, à votre demeure. Il ne sied pas à votre pudeur et à votre modestie virginale d'être en compagnie des homicides et des larrons ».

Voilà les paroles et d'autres plus touchantes que s'adressèrent ces cœurs si compatissants. De cette manière se fit le dur chemin jusqu'au lieu de la Croix.

VENDREDI

Le crucifiement et les sept paroles.

Aujourd'hui il faut contempler le mystère de la croix et les sept paroles du Sauveur. Réveille-toi maintenant, mon âme, et commence à penser au mystère de la sainte Croix dont le fruit a réparé le mal du fruit vénéneux de l'arbre défendu.

Vois d'abord le Sauveur arrivé au lieu du supplice. Ses ennemis pervers, afin de rendre sa mort plus honteuse, le dépouillent de tous ses vêtements jusqu'à sa tunique intérieure tissée d'un seul morceau, sans couture. Vois avec quelle mansuétude se laisse dépouiller ce très innocent Agneau, sans ouvrir la bouche ni souffler mot contre ceux qui le maltraitent. C'est même de très bonne volonté qu'il consent à être dépouillé de ses vêtements, à subir la honte de la nudité, afin de recouvrir par là mieux qu'avec des feuilles de figuier la nudité dans laquelle nous étions tombés par le péché.

Quelques docteurs disent que pour ôter au Seigneur sa tunique, ils lui enlevèrent très cruellement la couronne d'épines de sa

tête ; et une fois nu, ils la lui remirent et lui enfoncèrent une seconde fois les épines dans le cerveau, ce qui fut une très grande douleur. Il est à croire certes que cette cruauté fut exercée parmi toutes celles et des plus étranges qu'on fit subir au Christ en tout le cours de sa passion. L'Evangéliste nous dit qu'ils firent de lui tout ce qu'ils voulurent. La tunique était déjà collée aux plaies de la flagellation et s'attachait au vêtement ; au moment du dépouillement, ces bourreaux sans miséricorde l'arrachèrent tout d'un coup et avec tant de force qu'ils rouvrirent et renouvelèrent toutes ces plaies de la flagellation, de telle sorte que ce saint corps restait ouvert de toutes parts et tout écorché, ne faisant qu'une plaie laissant couler le sang à pleins bords.

Considère ici, ô mon âme, la grandeur de la bonté et de la miséricorde divine, elle resplendit si clairement en ce mystère ! Celui qui revêt les cieux de nuages et les champs de fleurs et de beauté, est ici dépouillé de tous ses vêtements. Imagine le froid que souffre ce saint corps, tout dépecé et tout dénudé non seulement de ses vêtements, mais encore de sa peau ; son corps n'est qu'une porte

ouverte par les plaies. Saint Pierre vêtu et devant le feu, la nuit précédente, souffrit du froid. Combien plus souffre ce corps si délicat couvert de plaies et dépouillé de tout !

Vois encore le Seigneur cloué à la croix, la douleur qu'il ressent quand ces clous gros et courbés lui entrent dans les parties les plus délicates de tout son corps. Vois la Vierge qui regarde de ses yeux et entend de ses oreilles les coups durs et cruels qui retombent l'un après l'autre sur ces membres divins : vraiment ces coups de marteau et ces clous qui traversent les mains du Fils, blessent plus le cœur de la mère.

Vois comme aussitôt ils élèvent la croix et vont l'enfoncer dans le trou préparé, et comme ces cruels bourreaux, au moment de la dresser, la laissent tomber d'un coup, et ainsi ce saint corps tremble en l'air dans tout son être et les plaies des clous s'élargissent, d'où d'intolérables douleurs.

O mon Sauveur et Rédempteur, quel cœur de pierre ne partagera cette douleur ? En ce jour les pierres se brisent en voyant ce que vous souffrez en croix. « Les douleurs de la mort vous ont entouré, Seigneur, et tous les vents et les flots de la mer vous ont sub-

mergé » (1). « Vous avez été englouti au fond des abîmes et vous n'avez pas sur quoi vous appuyer » (2). Votre Père vous a abandonné (3). Qu'attendez-vous, Seigneur, des hommes ? Vos ennemis crient contre vous, vos amis vous brisent le cœur, votre âme est affligée, et vous ne recevez aucune consolation, par amour pour moi. Mes péchés ont été, certes, énormes. Votre expiation le proclame. Je vous vois, ô mon Roi, attaché à ce bois, vous n'avez pour vous soutenir que ces trois clous de fer ; eux seuls tiennent votre chair sacrée, sans autre rafraîchissement. Quand vous voulez reposer le corps sur les pieds, vous élargissez les blessures des pieds avec les clous qui les traversent ; quand vous vous reposez sur les mains, vous élargissez les blessures des mains de tout le poids du corps. Votre tête sainte tourmentée et affaiblie par la couronne d'épines, quel oreiller la soutient ! Oh ! qu'ils feraient bien cet office, vos bras, ô Vierge très sereine; mais les vôtres ne serviront point ici, ce seront ceux de la croix. Sur eux s'inclinera la tête sacrée quand

(1) Ps. XVII, 5.
(2) Cf. Ps. LXVIII, 3.
(3) Matth. XXVII, 46.

elle voudra se reposer ; et le soulagement, ce sera d'enfoncer davantage les épines dans le cerveau.

Un surcroît de douleurs du Fils fut la présence de sa mère. Cette présence ne brisa pas moins le cœur de Jésus au dedans que son corps sacré ne l'était au dehors. O bon Jésus, il y a deux croix pour vous aujourd' hui : une pour le corps et une pour l'âme ; l'une de passion, l'autre de compassion ; l'une traverse le corps avec des clous de fer, et l'autre votre âme très sainte avec des clous de douleur. Qui pourra dire, ô bon Jésus, ce que vous sentiez quand vous exprimiez les angoisses de cette âme très sainte que vous saviez si bien attachée avec vous à la croix ? Quand vous voyiez ce cœur si bon transpercé et traversé par un glaive de douleur ? quand vous tourniez vers elle vos yeux ensanglantés et que vous contempliez ce divin visage couvert de l'amertume de la mort ? quand vous voyiez les angoisses de son âme près de la mort et plus que morte, et ces ruisseaux de larmes qui coulaient de ses yeux très purs ? Quand vous entendiez les gémissements arrachés de son cœur sacré sous le poids d'une si grande douleur?

Ensuite, vous pouvez considérer les sept paroles prononcées par le Seigneur sur la croix. Voici la première : « Père, pardonnez-leur car ils ne savent ce qu'ils font » (1). La seconde fut dite au Larron : « Aujourd'hui tu seras avec moi dans le Paradis » (2). La troisième à sa très sainte Mère : « Mère voici votre Fils » (3). La quatrième : « J'ai soif » (4). La cinquième : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ? » (5) La sixième : « Tout est consommé » (6). La septième : « Mon Père, je remets mon âme entre vos mains » (7).

Regarde, ô mon âme, avec quelle charité en ces paroles, il recommande ses ennemis à son Père, avec quelle miséricorde il reçoit le Larron qui le reconnaissait ; avec quelles entrailles il recommande sa pieuse mère au disciple bien aimé, avec quelle soif et ardeur il témoigne de son désir du salut des hommes, avec quelle voix douloureuse

(1) Luc, XXIII, 34 et Joan. XIX, 26.
(2) Luc, XXIII, 43 et Joan. XIX, 28.
(3) Joan. XIX, 26.
(4) Matth. XXVII, 46 et Joan. XIX, 28.
(5) Matth. XXVII, 46.
(6) Joan. XIII, 30.
(7) Luc. XXIII. 46.

il exprime sa prière et dit ses peines devant la majesté divine, comment il demeura jusqu'au bout si parfaitement dans l'obéissance de son Père, et comment enfin il lui recommanda son esprit et s'abandonna entre ses mains bénies.

Chacune de ces paroles renferme une leçon de vertu. La première nous recommande la charité envers les ennemis. La seconde, la miséricorde envers les pécheurs. La troisième, la piété envers nos parents. La quatrième, le désir du salut du prochain. La cinquième, la prière dans les tribulations et dans les abandons de Dieu. La sixième, la vertu d'obéissance et la persévérance. La septième, la résignation parfaite dans les mains de Dieu qui est la somme de toute notre perfection (1).

SAMEDI

Le percement de la lance, la descente de croix, les douleurs de Marie et la sépulture.

En ce jour, contemplez le percement de lance du Sauveur, et la descente de la croix, les pleurs de Notre Dame et la mise au tombeau.

(1) Cf. *Méditations de la vie du Christ*, ch. LXXIX.

Considérez que le Sauveur a déjà expiré sur la croix, il a accompli le désir de ses cruels ennemis qui voulaient le voir mort. La flamme de leur fureur n'est point pour cela apaisée. Ils cherchent encore à se venger, ils s'acharnent sur ces saintes reliques ; ils se partagent et tirent au sort ses vêtements et ils percent sa poitrine sacrée d'un coup de lance. O cruels bourreaux ! ô cœurs de fer ! Est-ce que les souffrances de ce corps vivant vous ont paru si peu que vous ne vouliez pas lui pardonner après la mort ? Quelle rage et inimitié ne s'apaise quand elle voit son ennemi mort devant elle ? Levez un peu vos yeux barbares, et voyez cette figure de mort, ces yeux éteints, ce visage pâli, cette amertume et cette ombre du trépas ; êtes-vous donc plus durs que le fer et que le diamant ? En le voyant vous-même, ne vous adoucirez-vous pas ?

Le soldat s'avance avec la lance à la main, il la plonge de toute sa force dans la poitrine nue du Sauveur. La croix en tremble, dans l'air, sous la force des coups ; il en jaillit de l'eau et du sang pour guérir les péchés du monde. O fleuve qui sors du paradis et inonde de tes courants toute la surface de la

terre, ô plaie du côté sacré, faite plus par l'amour des hommes que par le fer de la lance ? O porte du ciel, entrée du paradis, lieu de refuge, tour et forteresse, sanctuaire des justes, sépulture des pélerins, nid des colombes candides et lit fleuri de l'épouse de Salomon ! Salut, plaie du côté précieux, plaie des cœurs dévots, blessure qui blesses les âmes des justes, rose d'ineffable beauté, rubis de prix inestimable, entrée du cœur du Christ, témoignage de son amour et gage de la vie éternelle.

Ensuite, considérez comment ce même jour, le soir, arrivèrent ces deux saints personnages Joseph et Nicodème ; ayant appliqué leurs échelles à la croix, ils descendirent dans leurs bras le corps du Sauveur. Quand la Vierge vit la fin des tourments de la passion, et ce corps sacré toucher terre, elle se prépara à lui assurer un refuge assuré dans ses bras, et elle le reçut des bras de la croix dans les siens. Avec grande humilité, elle demande donc à ces nobles personnages ; puisqu'elle n'a pu dire adieu à son Fils ni recevoir de lui ses derniers embrassements sur la croix au moment de son départ, elle demande qu'on la laisse maintenant appro-

cher, qu'on n'accroisse pas sa désolation, et que si les ennemis ne lui ont pas laissé son Fils vivant, les amis le lui abandonnent mort.

La Vierge le tient alors entre ses bras. Quelle langue pourra dire ce qu'elle sent ? O anges de la paix, pleurez avec la Vierge sainte ; pleurez, cieux, pleurez, étoiles du ciel, et vous toutes, créatures de la terre, unissez-vous au gémissement de Marie.

La mère embrasse le corps dépecé de son Fils, elle le presse étroitement sur sa poitrine, elle n'a plus de force que pour cela, elle met sa tête entre les épines du chef sacré, visage contre visage. La figure de la très sainte mère se teint du sang du Fils, celle du Fils est inondée des larmes de la Mère. O douce Mère ! Est-ce là vraiment, votre très doux Fils ? Est-ce là celui que vous avez conçu avec tant de gloire et enfanté avec tant de joie ? Où sont vos joies passées ! Où sont vos allégresses de jadis ? Où est ce miroir de beauté où vous vous regardiez ? (1).

Tous ceux qui étaient présents pleuraient; pleuraient les saintes femmes, pleuraient les

(1) Cf. *L'Aiguillon d'amour* (mon édition) ch. XV, méditation du Vendredi-Saint (sur la Vierge à la croix).

nobles personnages, pleuraient le ciel et la terre; toutes les créatures accompagnaient les larmes de la Vierge. Pleurait aussi le saint Evangéliste, et tenant embrassé le corps de son maître, il disait : « O bon maître, ô mon Seigneur ! Qui m'instruira désormais ? A qui soumettre mes doutes ? Sur quelle poitrine reposer ? Qui me fera part des secrets du ciel ? Quel étrange changement ? Hier soir, vous me teniez sur votre cœur sacré et me donniez la joie de la vie, et maintenant je vous paie de ce grand bienfait en vous tenant sur moi, mort ? Est-ce là le visage que j'ai vu transfiguré au Thabor ? Est-ce là cette figure plus brillante que le soleil à midi ? » (1).

Pleurait aussi la sainte pécheresse, elle embrassait les pieds du Sauveur et disait : « O feu de mes yeux et remède de mon âme, quand vous me voyez fatiguée de mes péchés, qui me recevra, qui guérira mes plaies, qui répondra pour moi, qui me défendra des pharisiens ? Oh ! que ces pieds étaient tout autres quand je les lavais et quand vous me reçûtes à genoux (2) ! O aimé de mes entrailles, qui me dira que je vais mourir

(1) Cf. Luc. XI, 29.
(2) Luc. VII, 45.

avec vous ? O vie de mon âme, comment puis-je dire que je t'aime puisque je reste vivante en vous tenant mort sous mes yeux ? »

Ainsi pleurait et se lamentait toute cette sainte compagnie, arrosant et lavant de ses larmes ce corps sacré. L'heure venue de la sépulture, ils enveloppèrent le saint corps dans un linceul blanc, couvrirent sa tête d'un suaire et l'ayant mis sur un brancard ils s'acheminèrent vers le lieu du monument et là ils déposèrent leur précieux trésor. Le sépulcre fut fermé d'une pierre et le cœur de la Mère se couvrit d'un épais nuage de tristesse.

Là elle se sépare une seconde fois de son Fils, elle commence de nouveau à sentir sa solitude, là elle se voit dépossédée de son bien, là demeure enseveli son cœur, là où était son trésor.

DIMANCHE

La descente du Sauveur aux limbes, les apparitions de Notre Seigneur et l'Ascension.

Aujourd'hui vous pourrez penser à la descente du Seigneur aux Limbes, à l'apparition à Notre-Dame et à sainte Madeleine

et aux disciples, ensuite au mystère de la glorieuse ascension.

Quant au premier point, voyez combien grande est la joie reçue par les saints patriarches aux limbes en ce jour, à cause de la visite et de la présence de leur libérateur. Quelles actions de grâces, quelles louanges ils lui offrent pour ce salut si désiré et espéré. Ceux qui reviennent des Indes Orientales en Espagne disent qu'ils regardent comme bien employé tout le temps de la navigation à cause de la joie qu'ils éprouvent le jour où ils touchent terre. S'il en est ainsi après une traversée ou un exil d'un an ou deux, qu'est-ce de l'exil de trois ou quatre mille ans, du jour où ils reçurent un tel salut et où ils en vinrent à toucher le port dans la terre des vivants ?

Considérez aussi la joie que la très sainte Vierge reçoit en ce jour à la visite de son Fils ressuscité. Il est certain que ce fut celle qui ressentit le plus de douleurs de la passion, elle est celle aussi qui se réjouira le plus des joies de la résurrection. Que sent-elle quand elle voit devant elle son Fils vivant et glorieux, accompagné de tous ces saints patriarches ressuscités avec lui. Que fait-elle,

que dit-elle ? Que sont ses embrassements, ses baisers, ses larmes tombant de ses yeux miséricordieux ! O le désir d'aller avec lui, si cette grâce lui était concédée !

Considérez l'allégresse des saintes Marie, et spécialement de celle qui ne cessait de pleurer au sépulcre attendant le bien aimé de son âme pour se jeter à ses pieds et lui parler vivant et ressuscité après l'avoir cherché et désiré au moins mort. Remarquez bien qu'après sa mère, c'est à elle qu'il fit sa première apparition parce qu'elle l'aima davantage, elle persévéra davantage et pleura davantage et le chercha avec plus de soin. Tant il est certain que vous parlerez aussi à Dieu si vous le cherchez avec les mêmes larmes et le même soin.

Considérez la manière de son apparition aux disciples qui allaient à Emmaüs en habit de pèlerin (1).

Voyez avec quelle affabilité il se montre à eux, avec quelle familiarité il les accompagne, avec quelle douceur il se cache, avec quel amour il se découvre ensuite et les laisse avec la suavité du miel sur les lèvres. Que vos conversations ressemblent aux leurs ;

(1) Luc. XXIV, 13.

traitez avec douleur et compassion ce qu'ils traitaient, les douleurs et les tourments du Christ, et tenez pour certain que sa présence et sa compagnie ne vous manqueront point si vous gardez toujours sa mémoire.

A propos du mystère de l'ascension (1), considérez d'abord comme le Seigneur retarda sa montée au ciel de quarante jours pendant lesquels il apparut de nombreuses fois à ses disciples et leur enseigna et les entretint du royaume de Dieu (2).

Il ne monta donc au ciel, il ne s'éloigna d'eux, il ne les laissa qu'après qu'ils pussent monter en esprit au ciel avec lui. Vous verrez par là que souvent la présence corporelle du Christ, c'est-à-dire la consolation sensible de la dévotion, abandonne ceux qui peuvent voler en haut en esprit et se tenir plus assurés contre le péril. En quoi merveilleusement resplendit la providence de Dieu et la manière qu'il a de traiter les siens suivant le temps. Il favorise les faibles, il exerce les forts ; il donne du lait aux tout petits, il sèvre les grands ; il console les uns, il éprouve

(1) Act. Ap. I. 3.

(2) Ce qui suit de cette méditation n'est point résumé du *Traité* de Grenade.

les autres ; il traite ainsi chacun suivant son avancement. Mais le favorisé ne doit point avoir d'orgueil, puisque la faveur est une preuve de sa faiblesse, et le désolé ne doit point perdre courage, puisque c'est souvent un indice de force.

En présence de ses disciples et sous leurs yeux (1), Jésus monte au ciel, afin qu'ils soient témoins de ces mystères, et il n'y a pas de meilleur témoin des œuvres de Dieu que celui qui les sait par expérience. Si vous voulez vraiment savoir combien Dieu est bon, combien doux et suave pour les siens, quelle est la vertu et l'efficacité de sa grâce, de son amour, de sa providence et de ses consolations, demandez-le à ceux qui l'ont éprouvé, ils vous en donneront un témoignage très complet.

Le Sauveur voulut aussi que ses disciples le vissent monter au ciel pour qu'ils le suivent des yeux et en esprit, pour qu'ils sentent son départ, pour que son absence leur soit une solitude, car c'était la meilleure préparation pour recevoir sa grâce. Elisée demanda à Elie son esprit, et ce bon maître

(1) Act. Ap. I, 3.

répondit : « Si tu me vois quand je te serai ôté, c'est que tu auras ce que tu as demandé »(1).

Les héritiers de l'esprit du Christ seront ceux à qui l'amour fera sentir le départ du Christ, ceux qui souffriront de son absence et réclameront toujours sa présence en soupirant pendant cet exil. Tels sont les sentiments de ce saint homme qui dit : « Vous avez été mon consolateur et vous ne m'avez pas dit adieu ; le long de votre chemin vous avez béni les vôtres et moi rien ; les anges ont promis votre retour et je n'ai rien entendu ».

Et la solitude, les douleurs, les lamentations et les larmes de la très sainte Vierge, du disciple bien aimé, et de sainte Madeleine et de tous les apôtres, quels seront-ils quand ils verront disparaître de leurs yeux celui qui aura dérobé leurs cœurs ? Il est pourtant dit qu'ils retournèrent à Jérusalem avec une grande joie car ils l'aimaient beaucoup. Ce même amour en effet qui leur faisait sentir le départ, les réjouissait d'autre part à cause de sa gloire : car le véritable amour ne se cherche pas soi-même, mais bien celui qu'il aime.

(1) IV Reg. II, 10.

Voyez maintenant la gloire et la joie, et les louanges avec lesquelles est reçu ce noble triomphateur en la cité souveraine. Quelle fête et quelle réception on lui fait ! Les hommes et les anges s'unissent et s'acheminent vers la noble cité, ils vont peupler ces places désertes depuis tant d'années. L'humanité très sainte s'élève au-dessus de tous et va s'asseoir à la droite du Père. Il y a beaucoup à considérer ici : on voit combien sont utiles les travaux endurés pour l'amour de Dieu, et comment celui qui s'humilie et souffre plus que toute créature est grandi et élevé au-dessus d'elles. Ainsi les amateurs de la vraie gloire comprennent le chemin qu'il faut prendre pour y arriver, à savoir descendre pour monter, se soumettre à tous pour être élevé au-dessus de tous (1).

(1) Cf. *Exercitia*, 4e sem. 1er Contempl. et les *Méditations de la vie du Christ*, ch. LXXXVI-XCVII.

CHAPITRE CINQUIÈME

Des six parties qui peuvent entrer dans l'exercice de l'oraison.

Ce sont là, chrétien lecteur, les méditations où vous pouvez vous exercer les jours de la semaine, et ainsi la matière ne vous manque pas pour réfléchir. Mais ici il faut noter que cette méditation peut être précédée et suivie d'autres actes annexes ou voisins avec elle.

Premièrement avant d'entrer en méditation, il est nécessaire de préparer son cœur à ce saint exercice, comme qui dirait accorder la guitare avant d'en toucher.

Après la préparation vient la lecture du sujet à méditer en ce jour, suivant l'ordre indiqué. Ceci est sans aucun doute nécessaire dans les débuts, jusqu'à ce que l'homme sache quoi méditer.

Après la méditation, on peut faire une dévote action de grâces pour les bienfaits

reçus, et une offrande de toute notre vie et de celle du Christ notre Sauveur pour ces mêmes bienfaits.

La dernière partie est la demande qui proprement s'appelle oraison, dans laquelle nous demandons tout ce qui nous convient et à notre salut, et à celui du prochain et à celui de toute l'Eglise.

Ces six actes (1) peuvent intervenir dans l'oraison ; elles ont entre autres avantages, celui de donner à l'homme une matière abondante à méditer ; elles mettent aussi devant lui diverses nourritures différentes en sorte que s'il ne peut manger de l'une, il mange de l'autre ; et s'il perd le fil de la méditation sur un point, aussitôt autre chose s'offre à méditer.

Je sais bien que tous ces actes et cet ordre ne sont pas toujours nécessaires ; ils servent toutefois à ceux qui commencent pour suivre un certain ordre et tenir un fil pour se diriger dans le principe. Aussi de tout ce que j'ai dit jusqu'ici, je ne fais point une loi perpétuelle ni une règle générale. Mon intention

(1) Préparation, lecture, méditation, action de grâces, offrande et demande. Louis de Grenade ne parle pas de l'offrande.

n'a pas été de légiférer, mais d'introduire les nouveaux dans ce chemin. Une fois qu'ils y seront entrés, l'usage et l'expérience et beaucoup plus le Saint-Esprit leur enseigneront le reste.

CHAPITRE SIXIÈME

De la préparation requise avant l'oraison

Maintenant il sera bon que nous traitions de chacune de ces diverses parties, et d'abord de la préparation qui est la première de toutes.

Etant dans l'endroit de la prière, à genoux, debout, les bras en croix, ou prosterné ou assis, si vous ne pouvez vous tenir autrement, faites d'abord le signe de la croix ; recueillez votre imagination, séparez-la de toutes les choses de cette vie, élevez votre esprit en haut et voyez que Notre Seigneur vous regarde. Vous vous tiendrez là avec autant d'attention et de respect que si vous le voyiez réellement présent. Vous aurez la contrition générale de vos péchés (si c'est l'oraison du matin) et vous direz le *Confiteor*. Si c'est celle du soir, vous examinerez votre conscience sur vos pensées, paroles, actions et omissions, sur l'oubli que vous avez fait de Notre Seigneur;

vous regretterez les fautes de ce jour et tous ceux de la vie passée ; vous vous humilierez devant la Majesté divine devant qui vous êtes et vous direz ces paroles du saint Patriarche : « Je parlerai à mon Seigneur quoique je ne sois que cendre et poussière » (1).

Vous direz ensuite les versets du Psaume :

« Je lève mes yeux vers vous, ô vous qui habitez dans les cieux.

« Comme les yeux des serviteurs sont attentifs à tous les gestes de leur maître ; comme les yeux d'une servante sont fixés sur tous les signes que lui fait sa maîtresse ; ainsi nos yeux se portent sans cesse vers le Seigneur notre Dieu en attendant qu'il ait compassion de nous.

« Ayez pitié de nous, Seigneur, ayez pitié de nous, car nous sommes couverts de confusion » (2).

« Gloire soit au Père, etc.

Et comme nous ne sommes pas capables, Seigneur, d'avoir une bonne pensée de nous-mêmes, car toute notre suffisance est de Dieu (3) et comme personne ne peut invoquer

(1) Genes. XVIII, 27.
(2) Ps. CXXII.
(3) II Cor. III, 5.

dignement le nom de Jésus sans la faveur de l'Esprit-Saint, alors disons :

« Venez, Esprit-Saint, et envoyez-nous du ciel un rayon de votre lumière. Venez, père des pauvres, venez distributeur des dons, venez lumière des cœurs, venez doux consolateur, venez hôte divin de nos âmes, venez vous qui seul êtes leur suave rafraîchissement. Vous êtes notre repos dans le travail, notre rafraîchissement dans les ardeurs du jour, notre consolation dans les pleurs. O lumière infiniment heureuse, remplissez le cœur de vos fidèles.

℣. Envoyez nous votre Esprit et tout sera créé.

℟. Et vous renouvellerez la face de la terre.

Oraison. O Dieu [qui avez instruit vos fidèles en remplissant leurs cœurs des lumières du Saint Esprit, faites que cet Esprit nous fasse aimer et goûter la justice et la sainteté, et qu'il soit toujours lui-même notre consolation et notre joie. Ainsi soit-il].

Cela dit, vous supplierez ensuite Notre Seigneur de vous donner la grâce de rester là, attentif et dévot, dans le recueillement intérieur, avec la crainte et le respect qui convient pour être devant cette souveraine

Majesté et vous passerez ce temps de l'oraison de façon à en sortir avec de nouvelles forces et disposé à toutes les choses de son service, car l'oraison qui ne produit pas tout de suite ce fruit, est très imparfaite et presque sans valeur (1).

(1). Cf. *Exercitia* de S. Ignace. 1er Exercice de méditation.

CHAPITRE SEPTIÈME

De la lecture.

Finie la préparation, vient aussitôt la lecture du sujet à méditer dans l'oraison.

Il ne faut point la faire à la hâte, ni en courant, mais attentif et calme ; il faut y appliquer non seulement son esprit pour comprendre ce que l'on lit, mais surtout sa volonté pour goûter ce que l'on entend. Et quand on arrive à un passage qui touche, qu'on s'arrête un peu pour mieux le sentir. Que la lecture ne soit pas très longue, pour qu'on donne plus de temps à la méditation qui est de beaucoup plus de profit puisqu'on rumine et pénètre les choses plus lentement et avec plus d'affection.

Toutefois quand le cœur trop distrait ne pourra entrer en oraison, on pourra s'arrêter un peu plus à la lecture, ou unir la lecture et la méditation, lire un point et méditer dessus et ainsi de suite de la même manière. L'esprit ainsi attaché aux paroles de la lecture ne se détourne pas facilement de

divers côtés, comme quand il va libre et détaché. Toutefois le mieux sera de combattre par le dédain ces distractions, et de persévérer à lutter dans le travail de l'oraison (comme jadis Jacob toute la nuit). A la fin la bataille s'arrêtera et la victoire sera gagnée et Notre-Seigneur nous donnera la dévotion ou une grâce plus grande, qui ne se refuse jamais à ceux qui combattent fidèlement (1).

(1) Cf. *Imitation*, l. I. ch. V. De la lecture des Saintes Ecritures.

CHAPITRE HUITIÈME

De la méditation.

Après la lecture, la méditation du passage qu'on vient de lire.

Il y a des sujets qu'on peut se figurer avec l'imagination, comme sont toutes les circonstances de la vie et de la passion du Christ, le jugement final, l'enfer, le paradis. Il y en a d'autres qui appartiennent plus à l'entendement qu'à l'imagination, par exemple la considération des bienfaits de Dieu, de sa bonté et de sa miséricorde, ou de quelque autre de ses perfections.

Cette méditation s'appelle intellectuelle et l'autre imaginative. De l'une et de l'autre nous avons coutume de nous servir en ces exercices, suivant que la matière de ces choses le requiert.

Quand c'est la méditation imaginative, il faut nous figurer chaque chose de la manière qu'elle est, ou comme elle se passera, et se

rendre compte qu'elle existe dans le lieu même où nous sommes, en notre présence ; cette représentation des choses rendra plus vive la considération et le sentiment du mystère. Imaginons même qu'il se passe dans notre cœur, ce sera meilleur ; des villes et des royaumes y peuvent tenir ; à plus forte raison la représentation de ces mystères. Cela aidera beaucoup à tenir l'âme recueillie en l'occupant au dedans d'elle-même (comme l'abeille dans sa ruche en faisant son gâteau de miel). Car aller en pensée à Jérusalem (1) et méditer les mystères là où ils se passèrent, c'est chose qui d'ordinaire fatigue et fait mal à la tête. Aussi pour cette même raison l'homme ne doit-il pas attacher beaucoup l'imagination à ce qu'il pense pour ne pas fatiguer la nature par cette forte manière de prendre les choses.

(1) Dans sa « Méditation des deux Etendards », pour la construction du lieu, saint Ignace de Loyola nous transporte dans un champ immense près de Jérusalem.

CHAPITRE NEUVIÈME

De l'action de grâces.

Après la méditation vient l'action de grâces. L'âme doit prendre occasio méditation faite pour remercier Notre-Seigneur du bienfait qu'il nous a accordé par ce mystère. Par exemple, si la méditation a été de la passion, on doit rendre grâces à Notre Seigneur de ce qu'il nous a rachetés avec tant de tourments. Si c'est du péché, remercions-le d'avoir attendu si longtemps notre pénitence ; si c'est des misères de cette vie, de nous en avoir délivrés de tant ; si c'est du moment de la mort, de nous en avoir ôté les périls et d'avoir attendu notre pénitence ; et si c'est de la gloire du paradis, de l'avoir créé si parfait, et ainsi du reste.

A ces bienfaits on joindra tous les autres bienfaits dont nous avons parlé plus haut : le bienfait de la création, conservation, rédemption, vocation, etc. Ainsi l'âme remerciera Notre Seigneur de l'avoir faite à son

image et ressemblance, de lui avoir donné la mémoire pour se souvenir de lui, et l'entendement pour le connaître, et la volonté pour l'aimer. Elle le remerciera de lui avoir donné un Ange pour la garder de tant de peines et de périls et de péchés mortels et de la mort quand elle était dans les péchés, ce qui revient à la délivrer de la mort éternelle. On remerciera Jésus d'avoir bien voulu prendre notre nature et mourir pour nous, de nous avoir donné des parents chrétiens, et le saint baptême, et sa grâce, de nous avoir promis sa gloire et reçus pour fils adoptifs. Rendons-lui grâces encore de nous avoir donné des armes pour lutter contre le démon, le monde et la chair, dans le sacrement de confirmation, de s'être donné à nous dans le sacrement de l'autel, de nous avoir octroyé le sacrement de pénitence qui nous permet de recouvrer la grâce perdue par le péché mortel. Remercions-le enfin pour toutes les bonnes inspirations qu'il nous a toujours envoyées et qu'il nous envoie, pour l'aide qu'il nous accorde pour prier et bien travailler et persévérer dans le bien commencé. A ces bienfaits joignez les autres bienfaits généraux et particuliers que vous savez avoir

reçus de Notre Seigneur. Pour ceux-là et pour les autres, pour les publics et les secrets, offrez les actions de grâces les plus nombreuses possible, conviez toutes les créatures du ciel et de la terre à vous aider dans cet office. Dans cet esprit, vous pourrez dire, si vous voulez, ce cantique :

« O vous, œuvres universelles du Seigneur, bénissez le Seigneur, louez-le et chantez ses louanges » (1).

Ou bien le Psaume [CXXII] :

« Bénissez, mon âme, le Seigneur, et que tout ce qui est en moi rende hommage à son saint nom.

« Bénissez mon âme, ô Seigneur, et ne perdez point la mémoire de vos bienfaits.

« Il vous pardonne toutes vos iniquités, il guérit toutes vos infirmités ;

« Il rachète votre vie de la mort, il vous couronne dans sa miséricorde et sa compassion, etc. » (2).

(1) Dan. III, 57.

(2) Cf. *Imitation,* l. II. ch. X. De la reconnaissance des grâces de Dieu.

CHAPITRE DIXIÈME

De l'offrande.

Une fois offerts au Seigneur ces remerciements pour tous ses bienfaits, aussitôt, naturellement, jaillit dans le cœur ce sentiment du prophète David qui dit : « Que rendrai-je au Seigneur pour tous les bienfaits qu'il m'a donnés ? » (1)

A ce désir, l'homme satisfait d'une certaine manière en donnant et en offrant volontairement à Dieu tout ce qu'il a et peut lui offrir.

Pour cela, premièrement, il doit s'offrir lui-même en esclave perpétuel, en se mettant et en se plaçant dans les mains divines, pour que Dieu fasse de lui tout ce qu'il voudra

(1) Psalm. CXV. 12.

dans le temps et dans l'éternité. Qu'il offre en même temps toutes ses paroles, ses actions, ses pensées, ses travaux, tout ce qu'il fera et souffrira, pour que tout soit à la gloire et à l'honneur de son saint nom.

Secondement, offrez au Père les mérites et les services de son Fils, tous les tourments qu'il a soufferts en ce monde pour lui obéir, depuis la crèche jusqu'à la croix ; tout cela c'est notre bien et notre héritage qu'il nous a légués dans le Nouveau Testament par lequel il nous a faits héritiers de ce grand trésor. Et ainsi, comme ne m'appartient pas moins ce qui m'est donné par grâce que ce qui est acquis par mes propres armes ; ainsi ne m'appartiennent pas moins les mérites et le droit qu'il m'a donnés que si je les avais eus après avoir sué et travaillé personnellement. Aussi l'homme peut offrir cette seconde offrande tout autant que la première, comptant par ordre pour soi tous ces services et travaux, toutes les vertus de sa vie très sainte, son obéissance, sa patience, son humilité, sa fidélité, sa charité, sa miséricorde et tout le reste. Cette offrande est la plus riche

et la plus précieuse que nous puissions lui offrir (1).

(1) Cf. *L'Aiguillon d'amour* (mon édition), ch. XXI. L'homme doit donner volontiers son cœur à Dieu. — Voici la belle prière de saint Ignace à la fin de sa contemplation pour exciter en nous l'amour spirituel : « Prenez, Seigneur, toute ma liberté. Recevez ma mémoire, mon intelligence, ma volonté entièrement. Tout ce que j'ai ou possède, vous me l'avez donné. Je vous le restitue volontiers et je le livre entièrement au gouvernement de votre volonté.

« Donnez-moi l'unique amour de vous avec votre grâce, et me voilà assez riche et je n'en demande pas davantage. »

CHAPITRE ONZIÈME

De la demande.

Après le don d'une si riche offrande, nous pouvons aussitôt en attendre la récompense.

Premièrement, avec une grande affection de charité et avec le zèle de l'honneur de Notre-Seigneur, demandons que tous les peuples et les nations du monde le connaissent, le louent et l'adorent comme leur unique et vrai Dieu et Seigneur, en disant du fond de notre cœur ces paroles du prophète : « Que les peuples, Seigneur, vous reconnaissent, que vous reconnaissent les peuples » (1).

Prions aussi pour les chefs de l'Église, à savoir : le Pape, les Cardinaux, les Evêques et tous les autres ministres et prélats inférieurs, pour que le Seigneur les dirige et les éclaire de telle façon qu'ils portent tous les

(1) Psalm. LXVI. 4 et 6.

hommes à la connaissance et à l'obéissance de leur créateur. De même, comme le conseille saint Paul (1), nous devons prier pour les rois et pour tous ceux qui sont constitués en dignité, pour que par leur gouvernement nous vivions une vie tranquille et reposée. Cela est agréable à Dieu notre Sauveur qui veut que tous les hommes se sauvent et parviennent à la connaissance de la vérité.

Prions aussi pour tous les membres de son corps mystique ; pour les justes, que le Seigneur les conserve ; pour les pécheurs, qu'il les convertisse ; pour les défunts, qu'il les délivre miséricordieusement de toute affliction et qu'il les mène au repos de la vie éternelle.

Prions aussi pour tous les pauvres, les malades, les prisonniers, les captifs, etc. Que Dieu, par les mérites de son Fils, les aide et les délivre du mal.

Après avoir demandé pour notre prochain, demandons aussi pour nous-mêmes. Ce que nous avons à demander, notre nécessité personnelle l'enseignera à chacun de nous, si l'on se connaît bien, mais pour une plus

(1) I. Tim. II. 2.

grande facilité de cette doctrine, nous pouvons demander les grâces suivantes :

Premièrement, demandons, par les mérites et souffrances du Seigneur, pardon de tous nos péchés et pénitence pour eux, et spécialement, demandons un secours contre toutes ces passions et vices vers lesquels nous sommes plus inclinés et plus tentés, en découvrant toutes ces plaies à ce médecin céleste pour qu'il les guérisse et les soigne avec l'onction de sa grâce.

Secondement, demandons ces très hautes et très nobles vertus en quoi consiste la somme de toute perfection chrétienne et qui sont : la foi, l'espérance, l'amour, la crainte, l'humilité, la patience, l'obéissance, la force d'accomplir tout sacrifice, la pauvreté d'esprit, le mépris du monde, la discrétion, la pureté de conscience et les autres vertus semblables qui sont en la cîme de cet édifice spirituel. La foi est la première racine de toute la vie chrétienne ; l'espérance est le bâton et le remède contre les tentations de cette vie ; la charité est la fin de toute la perfection chrétienne ; la crainte de Dieu est le principe de la vraie sagesse (1) ; l'humilité

(1) Ps. CX, 10 et Eccli. I. 16.

est le fondement de toutes les vertus ; la patience est l'armure contre les coups et les rencontres de l'ennemi (1) ; l'obéissance est une agréable offrande de l'homme qui se donne lui-même à Dieu en sacrifice (2), la discrétion est l'œil de l'âme pour l'éclairer et la diriger dans tous ses chemins ; la force est le bras (3) avec lequel elle opère toutes ses œuvres ; la pureté d'intention rapporte à Dieu et dirige vers lui toutes nos actions.

Troisièmement, demandons aussi les autres vertus qui sans être par elles-mêmes des plus importantes, servent cependant à la garde de celles-ci, à savoir : la tempérance dans le boire et dans le manger, la retenue de la langue, la garde des sens, la modestie et la composition de l'homme extérieur, la suavité et le bon exemple pour autrui, la rigueur et la sévérité pour soi-même, et les autres vertus semblables.

Après quoi, finissez par la demande d l'amour de Dieu ; étendez-vous-y, occupez-y la majeure partie du temps ; demandez au Seigneur cette vertu avec des sentiments et

(1) Cf. Eph. VI, 13.
(2) Psalm. CXV, 17.
(3) Cf. Isaïe, LI, 9.

des désirs profonds. En la charité consiste tout notre bien. Vous pourrez dire.

Demande spéciale de l'amour de Dieu :

Par dessus toutes ces vertus, donnez-moi, Seigneur, votre grâce pour que je vous aime de tout mon cœur, de toute mon âme, de toutes mes forces, et de toutes mes entrailles comme vous me le commandez (1). O vous, toute mon espérance (2), toute ma

(1) Luc. X. 27.

(2) Dans le couvent de Rosario, on entendit saint Pierre d'Alcantara s'écrier : « O toute mon espérance, toute ma gloire, tout mon refuge et toute ma joie ! O le plus aimé des aimés ! ô mon charmant et mon aimable Époux ! ô douceur de mon cœur ! ô agréable et beau jour de l'Éternité ! O resplendissante lumière de mon paradis intérieur ! O principe seul digne d'être aimé ! O toute ma suffisance, quand m'appellerez-vous, quand me transporterez-vous ? Quand me noyerez-vous heureusement en vous pour ne périr jamais ! Quand ôterez-vous tous les obstacles qui m'empêchent d'aller à vous, et me ferez-vous un même esprit avec vous ? O le bien-aimé, le bien-aimé, le bien-aimé de mon âme ! douceur, douceur de mon cœur ! Exaucez-moi, Seigneur, et n'ayez nul égard à ma bassesse, mais à votre infinie miséricorde. » *La vie de saint Pierre d'Alc.* par le P. Marchese. Lyon. 1670. p. 274.

gloire, mon unique refuge et ma joie ! O le plus aimé des aimés ! Epoux fleuri, époux suave, époux tout de miel ! O douceur de mon cœur, vie de mon âme, joyeux repos de mon esprit ! O jour clair et beau de l'éternité, lumière sereine de mon intimité, paradis fleuri de mon cœur ! O mon aimable principe et ma suffisance suprême !

Préparez, mon Dieu, préparez, Seigneur, une agréable demeure pour vous en moi, pour que, suivant la promesse de votre sainte parole (1), vous veniez en moi et reposiez en moi. Mortifiez en moi tout ce qui est désagréable à vos yeux et faites de moi un homme selon votre cœur (2). Blessez, Seigneur, le plus intime de mon âme avec les sagettes de votre Amour, enivrez-la du vin de votre parfaite charité ! Oh ! quand cela viendra-t-il ? Quand vous plairai-je en toutes choses ? Quand sera mort tout ce qui est contraire à vous en moi ? Quand serai-je tout vôtre ? Quand cesserai-je d'être à moi ? Quand donc rien ne vivra plus en moi que vous ? Quand vous aimerai-je très ardemment ? Quand m'embrasera la flamme de

(1) Cf. Zachar. IX. 9.
(2) Cf. Ps. L.

votre amour ? Quand serai-je tout fondu et transporté de votre très efficace suavité ! Quand ouvrirez-vous à ce pauvre mendiant, quand lui découvrirez-vous votre très beau royaume qui est au-dedans de moi, et qui est vous-même avec toutes vos richesses ? Quand me ravirez-vous, m'enlèverez-vous, me transporterez-vous et me cacherez-vous en vous-même où plus rien ne se voit ? Quand donc, une fois quittés ces empêchements et ces chaînes, me ferez-vous un esprit avec vous pour que rien ne me sépare plus de vous ? (1)

O Aimé, aimé, aimé, de mon âme ! O douceur de mon cœur ! Ecoutez-moi, Seigneur, non pour mes mérites, mais pour votre infinie bonté. Enseignez-moi, éclairez-moi, dirigez-moi, aidez-moi en tout pour que rien ne se fasse ni se dise ni soit agréable à vos yeux ! O mon Dieu, mon Aimé, mes entrailles et le bien de mon âme ! O mon doux amour ! O mes délices si grandes ! ô ma force, aidez-moi ; ma lumière, guidez-moi.

O Dieu de mes entrailles ! Pourquoi ne

(1) Cf. Marchese. p. 368.

vous donnez-vous pas au pauvre ? Vous remplissez le ciel et la terre et mon cœur reste vide. Vous vêtissez les lis des champs, vous donnez à manger aux petits oiseaux, vous nourrissez les vers de terre ; pourquoi m'oubliez-vous, moi qui ai tout oublié pour vous ? Je vous ai connu tard, Bonté infinie ; je vous ai aimé tard, Beauté si ancienne et si nouvelle ! Triste temps où je ne t'aimais pas ! Triste sire que j'étais ne vous connaissant pas ! Aveugle que j'étais, je ne vous voyais pas ! Vous étiez au-dedans de moi et j'allais vous chercher dehors ! Puisque je vous ai trouvé tard, ne permettez pas, Seigneur, par votre divine clémence, que jamais je vous abandonne.

Comme l'une des choses qui vous agréent le plus et blessent le plus votre cœur, c'est d'avoir des yeux pour savoir vous contempler, donnez-moi, Seigneur, ces yeux pour que je vous admire, c'est-à-dire les yeux simples de la colombe (1), des yeux chastes et pudiques, des yeux humbles et amoureux, des yeux remplis de dévotion et de larmes, des yeux attentifs et discrets pour connaître

(1) Cf. Cant. I. 4 et V. 12.

votre volonté et l'accomplir. Puissé-je, vous regardant avec ces yeux, être regardé de vos yeux avec lesquels vous avez vu saint Pierre quand vous le fîtes pleurer son péché, avec lesquels vous avez regardé l'enfant prodigue quand vous vîntes le recevoir et lui donner le baiser de paix ; avec lesquels vous avez vu le publicain quand il n'osait pas lever les siens au ciel ; avec lesquels vous avez regardé la Madeleine quand elle lavait vos pieds avec les larmes de son visage ; avec lesquels, enfin, vous avez regardé l'Epouse des cantiques en lui disant : « Tu es belle, mon Amie, tu es belle, tes yeux sont ceux de la colombe » (1). Satisfait des yeux et de la beauté de mon âme, donnez-moi ces ornements, ces vertus et ces grâces qui me feront toujours paraître beau à vos yeux.

O très haute, très clémente, très bénigne Trinité, Père, Fils et Saint-Esprit, seul vrai Dieu, enseignez-moi, dirigez-moi, aidez-moi. Seigneur, en tout ! O Père tout puissant, par la grandeur de votre infini pouvoir, arrêtez et fixez ma mémoire en vous, gonflez-la de saintes et dévotes pensées. O Fils très

(1) Cant. I. 14.

saint, par votre éternelle sagesse, purifiez mon entendement, ornez-le de la connaissance de la souveraine vérité et de mon extrême bassesse. O Esprit Saint, Amour du Père et du Fils, par votre incompréhensible bonté, faites passer en moi toute votre volonté, incendiez-moi du grand feu de votre amour qu'aucune eau ne puisse éteindre! O Trinité Sainte, mon unique Dieu et tout mon bien ! O si je pouvais vous louer et vous aimer comme vous louent et vous aiment les anges ! O si j'avais l'amour de toutes les créatures, comme de bon cœur je vous le donnerais et le mettrais en vous, et ce ne serait point pour vous aimer comme vous le méritez. Vous seul pouvez dignement vous louer et dignement vous aimer, parce que seul vous comprenez votre incompréhensible bonté, et ainsi vous seul la pouvez aimer comme elle le mérite, de manière qu'en votre toute divine poitrine seulement se garde la justice de l'amour.

O Marie, Marie, Marie, Vierge très sainte, Mère de Dieu, Reine du ciel, Souveraine du monde, Sanctuaire de l'Esprit-Saint, lis de pureté, rose de patience, paradis de délices, miroir de chasteté, modèle d'innocence ! priez

pour ce pauvre exilé et pèlerin et donnez-lui les miettes de votre très abondante charité ! (1)

O vous, bienheureux saints et saintes, et vous bienheureux esprits qui brûlez de l'amour de votre créateur, vous autres surtout, Séraphins, qui embrasez les cieux et la terre de votre amour, n'abandonnez pas ce pauvre et misérable cœur, mais purifiez-le comme les lèvres d'Isaïe, de tous ses péchés ; embrasez-le de la flamme de votre très ardent amour afin qu'il aime uniquement le Seigneur, qu'il ne cherche que lui, qu'en lui seul il repose et demeure tous les siècles des siècles. Ainsi-soit-il (2).

(1) Ce paragraphe est cité par le P. Laurent de S. Paul, *Portentum*. Rome. 1669. p. 212, par Marchese. p. 327.

(2) Ce dernier paragraphe, avec un autre passage, se trouve reproduit dans la *Chronica* de P. Giov. di S. Bernardo. trad. du P. G. F. Olignani. Venise 1717, p. 201. — Le P. Laurent de St-Paul, *Portentum*, Venise 1669, p. 173, donne cette prière : « Venez et aidez-moi, ô vous ciel et terre, et vous anges saints, à louer le Seigneur et à le remercier de tant de faveurs dont sa bonté nous a comblés. Mes obligations dépassent mon excessive petitesse, venez donc au secours de mes faiblesses. Vous, Séraphins enflammés, qui connaissez bien la nature et la violence de l'amour, aidez-moi. Quand je me sens blessé du trait

de l'amour, quand je sais que je dois rendre l'amour, je n'ai pourtant ni soulagement, ni remède à mon tourment. Vous qui avez purifié les lèvres d'Isaïe avec un charbon ardent, enflammez mon âme de votre ardent amour. Que je n'aime que mon Seigneur, que je ne repose et ne vive qu'en lui seul dans les siècles des siècles. »

On retrouve la prière à peu près dans *la vie de S. P.A.* du Père Marchese, Lyon. 1670, p. 274.

Cette *demande spéciale* est insérée à la fin de l'édition alcantarine de Lisbonne de Jean Blavio de Cologne (vers 1558).

Cette *demande spéciale de l'amour de Dieu* ne se trouve aucunement dans le *Traité de l'oraison* de Louis de Grenade. Dans le *Mémorial de la vie chrétienne* du même, on trouve sept autres demandes analogues, mais différentes. Au contraire, elle se trouve, paraît-il, dans la première édition de la *Guide des Pécheurs* de Grenade qui n'est connue que par le t. X des Œuvres de Grenade publiées par le P. Justo Cuervo.

CHAPITRE DOUZIÈME

De quelques avis qu'on doit suivre en ce saint exercice.

Tout ce qui a été dit jusqu'ici sert à donner la matière de la considération qui est l'une des parties principales de cette affaire de l'oraison. Peu de gens, en effet, tiennent un compte suffisant de la considération ; et ainsi, faute de sujet, on perd beaucoup en ce saint exercice.

Maintenant nous dirons sommairement la manière et la méthode qu'on y pourra garder. Dans cette matière, le maître principal est l'Esprit-Saint ; toutefois l'expérience nous a montré la nécessité de certains avis appropriés, car le chemin pour aller à Dieu est ardu, il y faut un guide sans quoi beaucoup perdent bien du temps et sont égarés.

Premier avis.

Voici le premier avis : quand nous nous mettrons à considérer un des points susdits, aux temps et avec les exercices voulus, nous ne devrons pas tellement nous y attacher que nous regardions comme mal de nous élever à tel autre quand nous y puisons plus de dévotion, plus de goût ou plus de profit. La fin de nos efforts est en effet la dévotion. Ce qui nous sert le plus à cette fin, c'est ce qu'il y a de meilleur pour nous. Toutefois cela ne doit pas se faire pour des causes légères, mais pour un avantage connu.

De même, si dans un passage de son oraison ou méditation, on sent plus de goût ou de dévotion que dans un autre, qu'on s'y arrête tout le temps que dure cette affection, même si tout le temps du recueillement y passe. La fin de tout, c'est en effet la dévotion, nous l'avons dit ; ce serait donc une erreur de chercher avec un espoir douteux et ailleurs, ce que nous tenons de sûr dans les mains.

Second avis.

Deuxième avis : que l'homme s'applique à éviter en ce saint exercice les excès de spéculation de l'entendement : qu'il traite cette affaire avec l'affection et le sentiment de la volonté, plus qu'avec les discours et spéculations de l'esprit. Sans aucun doute, ils se trompent de chemin ceux qui se mettent de cette façon dans l'oraison pour méditer les mystères divins, comme s'ils les étudiaient pour prêcher ; cela sert plus à dissiper l'esprit qu'à le recueillir, plus à nous porter hors de nous qu'à nous y faire rentrer. De là vient que l'oraison achevée on est sec et sans esprit de dévotion, et aussi facile et aussi prompt à toute légèreté qu'on l'était auparavant. Positivement, ceux-là n'ont pas prié, mais parlé et étudié et c'est une affaire bien différente de l'oraison. Ceux-là doivent considérer que dans cet exercice il nous faut plus écouter que parler.

Pour réussir en cette affaire, que l'homme se présente donc avec le cœur d'une vieille petite femme ignorante et humble, et plus encore avec une volonté disposée et préparée

à sentir les choses de Dieu et à s'y affectionner, et moins avec un esprit éveillé et attentif à scruter tout ; ceci est en effet le propre de ceux qui étudient pour savoir et non de ceux qui prient et pensent à Dieu pour pleurer.

Troisième avis.

Le dernier avis nous enseigne comment nous devons apaiser l'entendement et remettre toute cette affaire à la volonté. Celui-ci fixe aussi à la volonté sa règle et sa mesure pour qu'elle ne soit ni excessive ni véhémente en son office.

Il faut savoir que la dévotion que nous voulons acquérir n'est pas une chose qu'on acquiert à force de bras (comme pensent d'aucuns). Avec des efforts excessifs et des tristesses forcées et comme fabriquées, ils arrivent à se procurer des larmes et de la compassion en pensant à la passion du Sauveur. Cela d'ordinaire dessèche davantage le cœur et le rend plus inhabile à la visite du Sauveur comme l'enseigne Cassien (1). En outre ces procédés nuisent habituellement à

(1) Collat IX. ch. 30.

la santé corporelle ; et parfois ils laissent l'esprit si effrayé du dégoût qu'il y a ressenti, qu'il redoute de recommencer ce saint exercice, sachant par expérience toute la peine qu'il y a. Que l'homme se contente donc de faire bonnement ce qui est de sa partie, c'est-à-dire être présent à ce que le Seigneur souffre, en le voyant d'une vue simple et paisible; avec un cœur tendre et compatissant et préparé à tout sentiment que le Seigneur lui voudra donner et prêt à souffrir pour lui. Il faut être disposé à recevoir l'affection que sa miséricorde donnera, plus qu'à la produire à force de bras. Et cela fait, qu'on ne s'attriste pas pour le reste quand Dieu ne donne rien.

Quatrième avis.

De tout ce qui précède nous pouvons conclure quelle est la manière d'attention que nous devons avoir dans l'oraison. Ici, il ne faut pas surtout avoir le cœur abattu ou faible, mais vivant, attentif et élevé en haut. Mais s'il est nécessaire d'être ainsi avec cette attention et ce recueillement du cœur, il faut aussi, d'autre part, que cette attention soit

tempérée et modérée afin qu'elle ne soit pas dommageable à la santé et qu'elle n'empêche pas la dévotion. Il en est en effet qui se fatiguent la tête avec les efforts excessifs qu'ils déploient pour être attentifs à leurs pensées, comme nous avons dit. Il en est d'autres qui pour fuir cet inconvénient demeurent là très flasques et relâchés, tout à fait faciles à être emportés à tout vent. Pour fuir ces extrêmes il convient de demeurer dans le milieu : ne pas se casser la tête par une attention excessive, et ne pas être si négligent et si relâché que nous puissions aller et vaguer en pensée comme bon semble.

Nous avons coutume de dire à celui qui monte une bête malicieuse de tenir la bride ferme, c'est-à-dire ni trop raide, ni trop lâche, pour que la bête ne recule pas et marche sans danger ; de même nous devons faire en sorte que notre attention soit modérée et non forcée, soigneuse et non fatigante et triste.

Tout particulièrement, il convient de vous avertir qu'au début de la méditation il ne faut point fatiguer la tête par une attention forcée ; car alors les forces ont

coutume de nous manquer pour le reste, comme elles font défaut au voyageur quand au matin de sa journée il marche trop vite.

Cinquième avis.

Entre tous ces avis le principal est que celui qui prie ne se trouble pas et qu'il n'abandonne pas cet exercice parce qu'il ne sent pas, tout de suite, cette douceur de dévotion qu'il désire. Il est nécessaire d'attendre, dans la longanimité et la persévérance, la venue du Seigneur. La gloire de sa Majesté, la bassesse de notre condition, la grandeur de l'affaire que nous traitons veut que nous attendions maintes fois et que nous montions la garde aux portes de son palais sacré.

Puis quand vous aurez attendu ainsi un peu de temps, si le Seigneur vient, rendez-lui grâces pour sa venue. S'il vous semble qu'il ne vient pas, humiliez-vous devant lui et sachez que vous ne méritez pas ce qui ne vous est pas donné. Contentez-vous d'avoir fait le sacrifice de vous-même, renoncé à votre propre volonté, crucifié votre appétit et lutté avec le démon et avec vous-même et fait au moins ce que vous pouviez. Si vous

n'avez pas adoré le Seigneur avec l'adoration sensible désirée, il suffit de l'avoir adoré en esprit et en vérité (1), comme il veut l'être. Croyez-moi, c'est certain, c'est là le pas le plus périlleux de cette navigation et le lieu où s'éprouvent les vrais dévots. Si vous vous en tirez bien, tout le reste ira à merveille.

Finalement si toutefois il vous paraît que c'est du temps perdu que de persévérer dans l'oraison et se fatiguer la tête sans profit, alors ce ne sera pas un inconvénient, après avoir fait ce qui est en vous, de prendre un livre pieux et de troquer alors l'oraison contre la lecture. Pourtant que la lecture ne soit ni courue ni hâtive, mais reposée et pleine de sentiment pour ce que vous lisez ; mêlez souvent au passage l'oraison et la lecture. Cette méthode est très profitable et facile à adopter pour tout genre de personnes, même les plus rudes et les plus novices en cette voie.

Sixième avis.

Cet avis n'est pas différent du précédent ; mais il n'est pas moins nécessaire de dire que le serviteur de Dieu n'a pas à se contenter

(1) Joan. IV, 23.

d'un petit goût qu'il peut éprouver dans l'oraison. D'aucuns, pour avoir versé une petite larme, ou senti quelque douceur de cœur, s'imaginent qu'ils ont bien accompli cet exercice. Cela ne suffit pas pour le but que nous cherchons. Il ne suffit pas, pour féconder la terre, d'une petite rosée d'eau qui ne fait qu'abattre la poussière et mouiller la superficie du sol ; il faut beaucoup d'eau pour pénétrer jusqu'au fond de la terre et y laisser une quantité capable de faire fructifier. De même il nous faut une abondance de cette rosée et eau céleste pour donner du fruit à nos bonnes œuvres. Aussi nous conseille-t-on à bon droit de prendre pour ce saint exercice le plus long temps possible. Le mieux sera un long moment plutôt que deux courts, car si l'espace est bref, tout se passera à asseoir l'imagination, à reposer le cœur, et à peine tranquilles, nous quittons l'exercice quand nous devions le commencer.

Pour descendre en particulier à limiter ce temps, il me paraît que tout ce qui est moins long qu'une heure et demie ou deux heures, c'est un délai court de l'oraison. Souvent on passe une demi-heure à accorder la guitare et à reposer (comme on dit) l'imagination, et

tout le reste du temps, il faut l'avoir pour goûter du fruit de l'oraison. La vérité est que lorsque cet exercice se fait après d'autres exercices, comme après matines, ou après avoir entendu ou dit la messe, ou après quelque lecture dévote ou oraison vocale, le cœur est mieux disposé à cette affaire et, comme dans du bois sec, le feu céleste s'allume beaucoup plus vite. Aussi le temps du matin peut être plus court, car on est alors mieux disposé à cet office.

Mais que celui qui est pauvre de temps à cause de ses multiples occupations, ne cesse pas d'offrir son denier, comme la pauvre veuve dans le temple (1) : s'il n'y a pas de sa négligence, Celui qui pourvoit toutes les créatures conformément à leurs nécessités et à leurs natures, pourvoira également aux vôtres (2).

Septième avis.

Dans le même esprit, voici un autre avis semblable : quand l'âme a été visitée dans l'oraison, ou hors de l'oraison, d'une visite particulière du Seigneur, qu'elle ne la laisse

(1) Luc. XXI, 2.

(2) Cf. *Exercitia* 1548. Adnotation 19.

pas passer en vain, mais qu'elle profite de cette occasion qui s'offre, car certainement avec ce vent l'homme naviguera plus en une heure que sans lui pendant de longs jours (1).

On dit que saint François agissait ainsi. Saint Bonaventure rapporte que son soin était tel sur ce point, que si notre Seigneur visitait le saint d'une visite particulière quand il cheminait, il faisait marcher devant ses compagnons et il s'arrêtait jusqu'à ce qu'il eût ruminé et digéré cette nourriture qui lui venait du ciel (2).

Ceux qui n'agissent point ainsi sont communément punis de cette peine : ils ne trouvent pas Dieu quand ils le cherchent, car lorsqu'il les cherchait il ne les a point trouvés.

Huitième avis.

Le dernier et principal avis est qu'on doit tâcher en ce saint exercice de mêler en un la méditation et la contemplation. Il faut

(1) Cette idée de la perfection comparée à la navigation se trouve dans le *Troisième abécédaire* d'Ossuna.

(2) S. Bonav. *Leg. S. Francisci*, ch. X. Voir mon édition des *Opuscules*, 1905, p. 121.

faire de l'une l'échelon pour monter à l'autre. Pour cela on doit savoir que l'office de la méditation est de considérer avec étude et attention les choses divines, discourant des unes aux autres, pour exciter en notre cœur quelque affection ou sentiment de ces choses. C'est comme frapper le briquet pour en tirer une étincelle. La contemplation a déjà tiré cette étincelle, c'est-à-dire, elle a déjà cette affection et ce sentiment qu'on cherchait, on s'y repose, on en jouit en silence, il n'y a plus beaucoup de discours et de spéculations de l'entendement ; c'est une simple vue de la vérité. Ce qui fait dire à un saint docteur (1) que la méditation discourt avec travail et avec fruit ; mais la contemplation sans travail et avec fruit ; l'une cherche, l'autre trouve ; l'une rumine l'aliment, l'autre le goûte ; l'une discourt et fait des considérations, l'autre se contente d'une simple vue des choses car elle en possède déjà l'amour et le goûte ; enfin l'une est le moyen et l'autre la fin ; l'une est le chemin et le mouvement,

(1) L'auteur de la *Scala Claustralium*, attribuée alors à saint Bernard. J'en ai déjà publié des extraits dans *la Vie Spirituelle*, juillet 1921, p. 303-304.

et l'autre le terme de ce chemin et de ce mouvement.

D'où s'infère une chose très commune, enseignée par tous les maîtres de la vie spirituelle, et cependant peu entendue de ceux qui la lisent. C'est à savoir : la fin acquise, on n'a plus besoin des moyens ; une fois au port, la navigation cesse. De même, quand l'homme par le travail de la méditation arrive au repos et au goût de la contemplation, il doit alors cesser sa recherche pieuse et laborieuse. Content d'une simple visite et du souvenir de Dieu comme s'il le voyait présent, il doit jouir de cette affection donnée, d'amour, ou d'admiration, ou de joie ou autre sentiment semblable. La raison de ce conseil, c'est que la fin de cette affaire consiste dans l'amour et l'affection de la volonté plus que dans la spéculation de l'entendement ; quand la volonté a été prise et saisie de cette affection, nous devons laisser tous les discours et les spéculations de l'entendement, autant qu'il nous est possible, pour que notre âme s'attache de toutes ses forces à ce sentiment sans en être dérangée par les actes des autres puissances. De là le conseil d'un docteur :

quand l'homme se sent enflammé de l'amour de Dieu, il doit aussitôt laisser tous ces discours et ces pensées, quelque sublimes qu'ils paraissent ; non qu'ils soient mauvais, mais parce qu'alors ils sont un obstacle à un bien supérieur, et cela n'est pas autre chose que cesser le mouvement une fois arrivé au terme, et abandonner la méditation par amour de la contemplation.

Cela peut se faire spécialement à la fin de tout l'exercice, après la demande de l'amour de Dieu, comme nous l'avons enseigné plus haut. D'un côté, en effet, on peut supposer qu'alors le travail de l'oraison finie aura engendré quelque affection ou sentiment de Dieu. Le Sage ne dit-il pas : « Mieux vaut la fin de l'oraison que le commencement » (1). D'autre part, après le travail de la méditation et de l'oraison, il est raisonnable que l'homme donne un peu de détente à l'esprit et le laisse reposer dans les bras de la contemplation.

Que l'homme donc abandonne alors les imaginations qui s'offrent, qu'il repose l'entendement, apaise la mémoire et la fixe en Notre Seigneur. Qu'il se considère en sa présence. Qu'il ne spécule plus alors sur les

(1) Eccles. VII, 7.

choses particulières de Dieu. Qu'il se contente de la connaissance qu'il a de lui par la foi ; qu'il y applique la volonté et l'amour puisque l'amour seul l'embrase et possède le fruit de toute la méditation ; l'entendement n'est quasi rien pour connaître Dieu, et la volonté peut beaucoup aimer. Que l'homme s'enferme donc au dedans de soi-même, au centre de son âme où réside l'image de Dieu : qu'il soit attentif à lui comme s'il écoutait quelqu'un parler d'une haute tour, ou comme si dans toute la création, il n'y avait que deux choses : lui et son âme. Qu'il s'oublie soi-même et ce qu'il a fait, car dit un saint Père : « La parfaite oraison est celle dans laquelle on prie sans se souvenir qu'on prie » (1).

Et non seulement à la fin de l'exercice, mais aussi au milieu et en quelque endroit que nous saisisse ce sommeil spirituel, quand l'entendement sera comme endormi par la volonté, nous devons faire cette pause, jouir de ce bienfait et ne retourner à notre travail qu'après avoir digéré et goûté la nourriture. Ainsi fait le jardinier quand il arrose un carré ; après l'avoir empli d'eau, il arrête le

(1) Cassien, *Collat.* IX, 3.

fil du courant, il laisse toute l'eau reçue s'imbiber et pénétrer les entrailles de la terre sèche et ceci fait, il rouvre le robinet de la fontaine afin que la terre en reçoive de plus en plus et soit mieux arrosée.

Mais ce qu'alors l'âme éprouve, la jouissance de la lumière, le rassasiement, la charité et la paix qu'elle reçoit, cela ne peut s'expliquer en paroles ; c'est là la paix qui passe tout sentiment (1) et la félicité que l'on peut acquérir en cette vie.

Il y a (2) des personnes si éprises de l'amour de Dieu qu'à peine ont-elles commencé de penser à lui, qu'aussitôt la mémoire de son doux nom leur fait fondre les entrailles. Ces personnes ont peu besoin de discours et de considérations pour l'aimer, comme une mère ou une épouse qui se réjouit de la mémoire de son fils ou de son époux quand on lui parle d'eux.

Il y en a d'autres qui non seulement dans l'exercice de l'oraison, mais en dehors de lui, marchent si absorbés et si enveloppés en

(1) Philip. IV. 7.

(2) Ce paragraphe et le suivant sont cités par le P. Laurent de S. Paul. *Portentum*. Venise, 1669. p. 171.

Dieu, qu'elles oublient toutes choses et soi-même pour lui. Si souvent un amour furieux et pervers peut cela, combien plus le pourra l'amour de cette infinie beauté ! La grâce est-elle moins puissante que la nature et que la faute ?

Quand donc l'âme éprouvera ce sentiment, en quelque partie de l'oraison que ce soit, qu'elle ne le rejette en aucune manière, même si tout le temps de l'oraison y passait. Qu'elle ne fasse pas les autres prières ou méditations fixées, à moins qu'elles ne soient d'obligation, car, dit saint Augustin : « On doit abandonner la prière vocale quand elle est un obstacle à la dévotion ; de même on doit laisser la méditation quand elle est un empêchement à la contemplation » (1).

Autre observation très importante : s'il nous convient de laisser la méditation pour l'affection pour monter du moins au plus, de même, par contraste, parfois, il conviendra de laisser l'affection pour la méditation lorsque l'affection serait si véhémente qu'elle ferait craindre pour la santé si l'on y persévérait ; souventes fois cela arrive à ceux qui,

(1) Je n'ai pas pu vérifier cette citation

ne connaissant pas cet avis, se livrent à ces exercices et les font sans discrétion, attirés par la force de la suavité divine. En pareil cas, dit un docteur, un bon remède est de se porter à quelque affection de compassion, en méditant un peu la passion du Christ, ou les péchés et les misères du monde, pour alléger et soulager le cœur (1).

(1) Saint Jean de la Croix et sainte Chantal indiquent les raisons de passer de la méditation à la contemplation. Jean Tauler écrit de son côté : « Il y a trois marques qui nous font connaître quand il faut raisonnablement rejeter ces images (dans la contemplation) afin que nous ne les chassions pas à contretemps et que nous ne les retenions pas plus qu'il ne faut : 1° lorsque nous avons du dégoût pour tout ce que nous concevons et tout ce que nous entendons dire ; 2° lorsque rien de ce qui entre en notre pensée, qui frappe notre ouïe ne nous cause aucun plaisir ; 3° lorsque nous sentons en nous une soif et un désir ardent pour le Souverain bien où nous ne saurions nécessairement atteindre » *Institutions* de Thaulère. Paris, 1855. ch. XXXV. p. 329. D'après Harphius, la vraie contemplation doit être précédée d'un mépris de soi-même et des créatures, d'un repos assuré du cœur et de la conscience et d'un éloignement de toute pensée étrangère. *Theol. myst.*, Brixiae, 1601. Livre I, part. II, ch. XLV, p. 225.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

DEUXIÈME PARTIE

SECONDE PARTIE DE CE TRAITÉ QUI PARLE DE LA DÉVOTION

CHAPITRE PREMIER

De la nature de la dévotion.

La plus grande peine que souffrent les personnes qui s'adonnent à l'oraison, c'est le manque de dévotion que maintes fois elles y ressentent ; car lorsqu'elle ne manque pas, il n'y a rien de plus doux et de plus facile que de prier. C'est pourquoi, après avoir traité de la matière de l'oraison et de la méthode qu'il y faut avoir, il sera bon de traiter ensuite des choses qui aident à la dévotion, et de celles qui l'empêchent, des tentations plus communes aux personnes dévotes et de quelques avis nécessaires à cet exercice.

Mais premièrement, c'est tout à fait le lieu de déclarer ce qu'est la dévotion pour que nous sachions d'abord quel est le bijou pour lequel nous luttons.

« La dévotion, dit saint Thomas, est une vertu qui rend l'homme prompt et disposé à toute vertu, l'excite et lui rend le bien facile » (1).

Cette définition montre clairement la nécessité et la grande utilité de cette vertu ; en elle il y a enfermées beaucoup plus de choses qu'aucuns ne pensent.

Il faut savoir, en effet, que le plus grand empêchement que nous avons à bien vivre, c'est la corruption de notre nature qui nous vient du péché ; de là la grande inclination que nous avons vers le mal et la réelle difficulté et lourdeur pour le bien. Ces deux obstacles nous rendent très difficultueux le chemin de la vertu. D'elle-même elle est la chose la plus douce, la plus belle, la plus aimable, la plus honorable du monde. Contre cette difficulté et lourdeur la divine Sagesse a trouvé ce remède très approprié de la vertu et du secours de la dévotion. De même que le vent du sud chasse les nuages et laisse le ciel serein et découvert, de même la vraie dévotion époussette de notre âme cette pesanteur et

(1) 2a 2ae p. 82, art. I. S. Pierre d'Alcantara a déjà cité ce texte dans sa première partie, ch. I.

difficulté et la laisse alors habile et débarrassée, prête à tout bien. Car cette vertu est une vertu d'un tel genre qu'elle est aussi un don spécial du Saint-Esprit, une rosée du ciel, un secours et une visite de Dieu obtenus par l'oraison, et sa nature est de combattre cette difficulté et cette lourdeur, de bannir cette tiédeur, de donner cette promptitude, de remplir l'âme de bons désirs, d'éclairer l'intelligence, de fortifier la volonté, d'incendier de l'amour divin, d'éteindre les flammes des mauvais désirs, de donner le dégoût du monde et l'horreur du péché et de mettre dans l'homme une nouvelle ferveur, un nouvel esprit, une autre force, une nouvelle ardeur pour bien faire. Quand Samson avait ses cheveux, il possédait des forces supérieures à celles de tous les autres hommes du monde ; et quand il les perdit, il resta aussi faible que les autres ; de même l'âme du chrétien quand elle possède la dévotion. Elle est faible quand elle ne l'a plus.

Voilà ce que saint Thomas (1) a voulu nous signifier dans sa définition. Et c'est là

(1) Dans la 2a 2ae Sent. S. Thomas consacre toute la question 81 à la vertu de religion, la q. 82, à celle de la dévotion et la q. 83 à celle de l'oraison.

la plus grande louange qu'on peut faire de cette vertu. A elle toute seule, elle est un stimulant et un aiguillon de toutes les vertus. Ainsi celui qui vraiment veut marcher dans le chemin des vertus, qu'il n'aille pas sans ces éperons, car on ne pourra jamais tirer sa mauvaise bête des difficultés, sans cela.

D'où paraît claire la nature de la dévotion vraie et essentielle. N'est point dévotion cette tendresse de cœur ou consolation qu'éprouvent quelquefois ceux qui prient, s'il n'y a aussi promptitude et ardeur à bien agir. Souvent il arrive qu'on a l'un sans l'autre, quand le Seigneur veut éprouver les siens. La vérité est que souvent de cette dévotion et promptitude naît cette consolation ; et, au contraire, cette même consolation et goût spirituel accroît la dévotion essentielle qui consiste dans la promptitude et l'ardeur au bien. Pour cette cause les serviteurs de Dieu peuvent très justement désirer et demander ces joies et consolations, non pour le goût qu'elles y trouvent, mais parce qu'il y a là une cause d'accroissement de cette dévotion qui nous facilite le bien, comme l'indique le prophète en disant : « J'ai couru dans la

voie de vos commandements quand vous avez dilaté mon cœur » (1), c'est à dire : avec la joie de votre consolation qui fut cause de mon agilité (2).

Enfin nous allons maintenant essayer de traiter des moyens pour acquérir cette dévotion. Comme cette vertu est unie à toutes celles qui ont une familiarité spéciale avec Dieu, en conséquence, nous traiterons par là même des moyens d'acquérir l'oraison parfaite et la contemplation, les consolations de l'Esprit-Saint, l'amour de Dieu et la sagesse du ciel, et cette union de notre esprit avec Dieu qui est la fin de toute vie spirituelle. Finalement, nous traiterons des moyens de posséder ce même Dieu en cette vie, en quoi consiste ce trésor de l'Evangile, et cette perle précieuse pour la possession de laquelle le sage marchand vendit joyeusement tous ses biens (3).

D'où il paraît que c'est là une très haute

(1) Psalm. CXVIII. 32.

(2) S. Thomas, 2a 2ae Sent. q. 84, art. 4 : *Devotio per se et principaliter spiritualeum laetitiam mentis causat ; ex consequenti autem et per accidens causat tristitiam.*

(3) Matth. VIII. 44-46.

théologie, puisque là s'enseigne le chemin pour le souverain bien et pas à pas se dresse l'échelle pour gagner le fruit de la félicité, autant qu'en cette vie on le peut acquérir.

CHAPITRE DEUXIEME

Des neuf choses qui aident à acquérir la dévotion.

Les choses qui aident à la dévotion sont multiples.

Premièrement, il est très important de faire ces saints exercices pour de bon et avec courage, avec un cœur très résolu s'offrant à tout ce qui sera nécessaire pour acquérir cette perle précieuse, tout ardu et difficile que ce soit ; il est certain qu'il n'y a point de grande chose qui ne soit pas difficile ; il en est de même de celle-ci, au moins pour les débutants (1).

Ayez aussi la garde du cœur, loin de tout genre de pensées oiseuses et vaines, de tous sentiments et amour étranger, de tout trouble et mouvement passionné, car, c'est clair, chacune de ces choses empêche la dévotion,

(1) Cf. *Imitation*, l. I. ch. III. De la ferveur avec laquelle on doit travailler à l'amendement de sa vie.

et il faut tenir le cœur réglé, pour prier et méditer autant que la vielle pour jouer (1).

Ayez encore la garde des sens, spécialement des yeux, des oreilles et de la langue, car par la langue s'éparpille le cœur, et par les yeux et les oreilles il s'emplit de diverses imaginations et de choses qui troublent la paix et le repos de l'âme. C'est pourquoi l'on dit avec raison que le contemplatif doit être sourd, aveugle et muet : moins il se dissipera au dehors, plus il sera recueilli en lui-même.

Favorisez par là même la solitude. Non seulement elle fait quitter les occasions de distractions aux sens, et au cœur les occasions de péché, mais aussi elle convie l'homme à vivre plus en soi-même pour y traiter avec Dieu et avec soi-même, car on y est poussé par l'opportunité de ce lieu où l'on n'admet pas d'autre compagnie que celle-là (2).

Faites, en outre, la lecture de livres spirituels et dévôts ; ils donnent matière à consi-

(1) Cf. *Imitation*, l. II. ch. IV. De la pureté du cœur et de la simplicité d'intention ; — etc., l. III, ch. IX. Examiner et modérer les désirs de son cœur.

(2) Cf. *Imitation*, l. II, ch. XX. De l'amour de la retraite et du silence.

dération, ils recueillent le cœur, donnent de la dévotion, et font que l'homme de bonne volonté pense à ce qu'il a goûté avec douceur. Car toujours se présente d'abord à la mémoire ce qui abonde dans le cœur.

Conservez la mémoire continuelle de Dieu (1), marchez toujours en sa présence, usez de ces brèves oraisons que saint Augustin appelle jaculatoires (2). Elles gardent la maison du cœur, elles conservent la chaleur de la dévotion comme il a été dit plus haut. Ainsi l'homme se trouve prêt à toute heure à

(1) Saint Pierre d'Alcantara recommandait ainsi à ses disciples le souvenir de Dieu : « Mes fils, imitez les poissons dans la mer ; au milieu des tempêtes et des troubles des eaux, ils ne cherchent pas à fuir hors de l'eau, ils s'y enfoncent davantage. De même vous, au milieu des bruits et des rumeurs du monde, plongez-vous dans la contemplation divine. Si par la ruse diabolique vous vous sentez parfois portés hors de vous-mêmes, recourez aux très saintes plaies de notre Sauveur ouvertes comme des ports assurés ; nous pourrons nous y tenir à l'abri de toute tempête que Satan pourra exciter contre nous par la conversation des séculiers, et vos esprits tranquilles jouiront vite du repos». Laurent de S. Paul, *Portentum*, Rome, 1669, p. 151.

(2) In epist. ad Prob. ch. 10, et Epist. 121.

se mettre en oraison. C'est là un des principaux points de la vie spirituelle et l'un des meilleurs remèdes pour ceux qui n'ont ni temps ni endroit pour s'adonner à l'oraison. Celui qui prendra toujours ce soin [de l'oraison jaculatoire], en peu de temps profitera beaucoup.

Ajoutez à cela la continuité et la persévérance en ces bons exercices, aux temps et lieux fixés, surtout la nuit et le matin, temps plus convenables à l'oraison comme toute l'Ecriture nous l'enseigne (1).

Faites des mortifications et des abstinences corporelles ; la table pauvre, le lit dur, le cilice et la discipline et autres choses semblables. Toutes ces choses naissent de la dévotion, elles l'engendrent aussi, elles conservent et accroissent la racine d'où elles sortent (2).

Finalement ayez recours aux œuvres de miséricorde ; elles nous mettent en confiance pour souffrir devant Dieu ; elles rendent service à nos oraisons qui ne peuvent plus

(1) Cf. Psalm. CXVIII, 55. — Ps. CXXXVIII. 11, etc.

(2) *Exercices* de saint Ignace, add. 10 ad exercitia, et les règles pour la nourriture.

s'appeler du tout des demandes sèches ; elles méritent que soit reçue miséricordieusement notre oraison qui procède d'un cœur miséricordieux.

CHAPITRE TROISIÈME

Des dix choses qui empêchent la dévotion.

Il y a des choses qui favorisent la dévotion. Il y en a aussi qui l'empêchent.

Parmi ces dernières, il y a premièrement les péchés. Non seulement les péchés mortels, mais aussi les véniels ; sans doute ces derniers ne nous privent pas de la charité, mais ils nous ôtent la ferveur de la charité qui est quasi la même chose que la dévotion. Aussi faut-il les éviter très soigneusement, non tant pour le mal qu'ils nous font que pour le grand bien dont ils nous privent.

Un autre empêchement, c'est le remords de la conscience qui procède de ces péchés, quand il est excessif, car alors il rend l'âme inquiète, abattue, effrayée et faible pour tout bon exercice.

Empêchements aussi les scrupules, pour la même cause ; ce sont comme des épines, ils

ne laissent pas l'âme reposer ni dormir en Dieu ni jouir de la vraie paix (1).

Empêchements aussi toute amertume et dégoût du cœur, tristesse désordonnée, car alors on ne peut guère jouir du goût et de la suavité de la bonne conscience et de la joie spirituelle.

Empêchements, aussi, les soucis excessifs ; ce sont là les moucherons d'Egypte (2) qui inquiètent l'âme et ne lui laissent pas dormir ce sommeil spirituel qui se goûte en l'oraison ; c'est là même plus qu'ailleurs qu'ils l'inquiètent et la détournent de son exercice.

Empêchements, les occupations excessives; elles occupent le temps, elles étouffent l'esprit, elles laissent l'homme sans liberté et sans cœur pour vaquer à Dieu (3).

Empêchements, les délices et consolations sensuelles quand l'homme s'y livre avec excès. « Celui qui s'adonne beaucoup aux

(1) Voir dans les *Exercices* de S. Ignace les avis relatifs aux scrupules, — et la *Theol. mystica* d'Harphius. l. II, p. 1, ch. X.

(2) Exod. VII, 6.

(3) Cf. *Imitation*. l. III. ch. XXXIV. Il ne faut point s'embarrasser dans les affaires extérieures.

consolations du monde ne mérite pas celles du Saint-Esprit », dit saint Bernard (1).

Empêchement, l'abondance dans le boire et le manger à l'excès, surtout les longs repas ; c'est là un très mauvais lit pour les exercices spirituels et les saintes veilles ; avec un corps appesanti et chargé de nourriture, l'esprit est très mal préparé à voler en haut.

Empêchement le vice de la curiosité des sens et de l'entendement; chercher à entendre et à voir toutes sortes de choses, désirer des choses jolies, curieuses et bien travaillées ; tout cela occupe le temps, embarrasse les sens, inquiète l'âme, la répand de divers côtés et ainsi empêche la dévotion.

Empêchement, enfin, l'interruption de ces saints exercices, à moins d'une nécessité pieuse ou juste. Car, dit un docteur, l'esprit de dévotion est très délicat ; une fois parti ou il ne revient plus, ou c'est avec beaucoup de difficulté. De même que les arbres ont besoin d'eau, et le corps humain de sa nourriture ordinaire, et s'ils viennent à en manquer, faiblissent et périssent, de même fait la

(1) Sermo 5 in Nat. Domini — Cf. *Imitation*. l. III, ch. XL. La grâce de Dieu ne s'accorde point à ceux qui n'ont de goût que pour la terre.

dévotion quand lui manquent l'eau et la nourriture de la considération (1).

Tout ceci a été dit sommairement afin de pouvoir mieux être conservé dans la mémoire. La vérité en apparaîtra à celui qui voudra faire de ces exercices une large expérience (2).

(1) D'après les *Méditations de la vie du Christ* attribuées à S. Bonaventure, au ch. LVI, on indique quatre obstacles à la contemplation : la souffrance des sens, l'aiguillon des soins et des occupations, le remords d'une faute, les fantômes des images corporelles. Enfin la curiosité empressée. — Même doctrine dans Harphius, *Theol. mystica*, l. II, p. III, ch. XXVII, d'après S. Bernand, *Super cantica*.

(2) L'édition de Lisbonne de J. Blavio a ici un renvoi formel au traité que saint Pierre d'Alcantara résume : « Tout cela a été dit sommairement pour qu'on pût le garder en la mémoire plus aisément. On en pourra voir le développement dans la première et la seconde partie du livre de l'oraison et de la méditation auquel nous renvoyons le lecteur chrétien » (Cuervo, p. 244).

CHAPITRE QUATRIÈME

Des tentations plus communes qui fatiguent d'ordinaire ceux qui s'adonnent à l'oraison et de leurs remèdes.

Il sera bien de traiter maintenant des tentations ordinaires des personnes qui s'adonnent à l'oraison et de leurs remèdes.

Ces tentations sont souvent les suivantes : Le défaut de consolations spirituelles. — La guerre des pensées importunes. — Les pensées de blasphème et d'infidélité. — La crainte désordonnée. — Le sommeil excessif. — La défiance de l'avancement. — La présomption d'être déjà très avancé. — Le désir excessif de savoir. — Le zèle indiscret de la perfection (d'autrui).

Voilà les tentations plus communes en cette voie. Les remèdes sont les suivants :

Premier avis.

Premièrement pour celui à qui manquent les consolations spirituelles, le remède est le suivant : ne laissez pas pour cela l'exercice de l'oraison accoutumée, même si elle vous paraît insipide et de peu de fruit ; mais jetez-vous en la présence de Dieu comme un coupable et un criminel ; examinez votre conscience, voyez si par hasard ce n'est pas de votre faute que vous avez perdu cette grâce ; suppliez le Seigneur avec une entière confiance de vous pardonner ; redites-lui les richesses inestimables de sa patience et de sa miséricorde à souffrir et à pardonner à qui ne sait que l'offenser. De cette manière l'homme tirera profit de sa sécheresse en prenant occasion pour s'humilier davantage en voyant tous ses péchés, et pour aimer Dieu davantage en voyant l'immensité du pardon. Quoiqu'il ne trouve pas de goût dans ces exercices, qu'il ne les quitte pas, parce que ce qui est profitable n'est pas toujours nécessairement agréable Au moins le constate-t-on par expérience, toutes les fois que l'homme persévère dans l'oraison avec un peu d'attention et de soin en faisant bonne-

ment son possible, à la fin il en sort consolé et joyeux voyant qu'il a fait un peu de ce qu'il pouvait. Celui-là fait beaucoup aux yeux de Dieu qui fait tout ce qu'il peut, quand même ce serait peu. Notre Seigneur ne regarde pas tant aux richesses de l'homme qu'à son pouvoir et à sa volonté. Beaucoup donne celui qui désire donner beaucoup, qui donne tout ce qu'il possède, qui ne garde rien pour soi. Ce n'est pas beaucoup rester en oraison quand c'est avec bien de la consolation. Ce qui est beaucoup, c'est quand la dévotion est petite et l'oraison longue, avec plus d'humilité, de patience et de persévérance dans les bonnes œuvres (1).

Il est aussi nécessaire alors d'être rempli d'une plus grande sollicitude et d'un plus grand soin qu'en autres temps, veillant sur la garde de soi-même, examinant avec beaucoup d'attention ses pensées, ses paroles, ses actions; car alors, nous manquant l'allégresse spirituelle qui est la rame principale de notre barque, il faut suppléer par le soin et la diligence à ce qui nous manque de la grâce. « Quand vous vous verrez ainsi, observez

(1) Cf. Cassien. *Collat.* XIX, ch. 4.

bien, comme dit saint Bernard, que les sentinelles qui vous gardaient se sont endormies, et que sont tombés les murs qui vous défendaient. Aussi toute l'espérance de votre salut est dans vos armes ; ce n'est plus la muraille qui vous défend, c'est votre épée et votre habileté à combattre. Oh ! quelle est la gloire de l'âme qui bataille de cette manière, qui se défend sans bouclier, combat sans armes, forte sans force, seule à la bataille et n'a pour compagnie que son audace et son courage ! » (1)

Il n'y a pas de plus grande gloire en ce monde que d'imiter les vertus du Sauveur. Une de ces principales vertus, c'est d'avoir souffert ce qu'il a souffert, sans admettre en son âme aucun genre de consolation. Celui donc qui souffre et combat de même, sera un plus grand imitateur du Christ quand il manquera de tout genre de consolation. C'est là boire le calice de l'obéissance, pur, sans mélange d'autre liqueur. C'est là la pierre de touche sur laquelle s'éprouve la délicatesse des amis, pour savoir si ce sont de vrais amis ou non (2).

(1) Ad Fratres de Monte Dei.

(2) Cf. *Imitation*, l. II, ch. IX. De la privation de

Deuxième avis.

Contre la tentation des pensées importunes qui, d'ordinaire, nous combattent dans l'oraison, le remède est de les combattre virilement et avec persévérance ; toutefois cette résistance ne doit pas se faire avec une fatigue exagérée et angoisse d'esprit, car c'est moins là affaire d'énergie que de grâce et d'humilité. C'est pourquoi, quand l'homme se trouve en cet état, il doit se retourner vers Dieu sans scrupule et sans angoisse ; il n'y a là rien de sa faute, ou très peu. Avec une entière humilité et dévotion, dites : « Vous voyez ici, mon Seigneur, qui je suis ; que pourrait-on attendre de ce fumier, sinon des odeurs semblables ? Qu'attendre de cette terre que vous avez maudite, sinon des ronces et des épines ? Voilà le fruit qu'elle peut donner si vous, Seigneur, ne la purifiez pas. » Ceci dit, qu'on reprenne le fil de l'oraison comme auparavant, qu'on espère avec patience la visite du Seigneur qui ne manque jamais aux humbles. Si toutefois

toute consolation.— l. III, ch. XXXVIII. Comment un homme désolé doit se remettre entre les mains de Dieu ; — *Exercitia.* 1548. Annotation 13.

les pensées vous inquiètent encore, et si vous y résistez avec persévérance et faites votre possible, vous devez tenir pour certain que vous gagnez beaucoup plus de terrain en cette résistance qu'en vous tenant dans la jouissance de Dieu, au milieu des délices.

Troisième avis.

Le remède aux tentations de blasphème, c'est de savoir qu'aucune espèce de tentation n'est plus pénible que celle-là, mais aucune moins dangereuse. Le remède est de ne point faire cas de ces tentations : le péché n'est pas dans le sentiment, il est dans le consentement et dans le plaisir, et ici rien de cela, tout au contraire. C'est donc là plutôt une peine qu'une faute ; l'homme est bien éloigné de recevoir du plaisir de ces tentations, et d'y commettre un péché. C'est pourquoi le remède, comme j'ai dit, c'est de mépriser ces tentations et de ne les pas craindre ; quand on les craint à l'excès, cette crainte les réveille et les soulève.

Quatrième avis.

Contre les tentations d'infidélité, voici le remède. Que l'homme se souvienne d'un

côté de la petitesse humaine et de l'autre de la grandeur divine, et qu'il pense à ce que Dieu lui ordonne, qu'il ne soit pas curieux de scruter les œuvres divines puisque nous voyons que beaucoup excèdent notre savoir. Quant à celui qui veut entrer dans le sanctuaire de ces œuvres divines, qu'il y entre avec beaucoup d'humilité et de respect ; qu'il lève des yeux de colombe candide et non de serpent malicieux (1), qu'il ait un cœur de disciple et non de juge téméraire. Qu'il se fasse petit enfant, car à ceux-là Dieu enseigne ses secrets (2). Qu'il ne cherche point à savoir le pourquoi des œuvres divines, qu'il ferme l'œil de la raison et ouvre celui de la foi, car c'est là l'instrument avec lequel on peut examiner les œuvres de Dieu. Pour voir les œuvres humaines, il est excellent, l'œil de la raison humaine ; mais pour voir les œuvres divines, il n'y a pas de plus disproportionné que lui.

Mais comme d'ordinaire cette tentation (d'infidélité) est très pénible à l'homme, le remède est le même que pour la précédente : n'en point faire de cas ; c'est plutôt une

(1) Cf. Matth. X. 16.
(2) Cf. Matth. XIX. 14 et Marc. X. 14.

peine qu'une faute ; il ne peut pas y avoir faute en une chose contraire à la volonté, comme on l'a déclaré.

Cinquième avis.

Il y a des personnes qui sont combattues de grandes craintes et imaginations quand elles se mettent seules la nuit à prier. Le remède à cette tentation, c'est de se faire violence et de persévérer en cet exercice. La crainte s'accroît en fuyant et l'audace en combattant. Il est utile aussi de considérer que ni le démon ni aucune puissance ne peuvent rien pour notre damnation, sans la permission de Notre-Seigneur. Il est encore utile de considérer que nous avons notre Ange Gardien à notre côté, et en l'oraison plus qu'ailleurs, car il est là pour nous aider et porter nos oraisons au ciel et nous défendre de l'ennemi qui ne peut pas nous faire du mal.

Sixième avis.

Contre le sommeil excessif, le remède est de considérer que le sommeil vient des fois de la nécessité, et alors le remède est de ne

point refuser au corps ce qu'il lui faut pour qu'il ne nous empêche pas ce qu'il faut à l'âme. D'autres fois, il vient de la maladie, et alors l'homme ne doit pas s'en inquiéter puisqu'il n'y a pas de faute, ni non plus se laisser entièrement vaincre, sans faire bonnement ce que l'on peut, afin de ne pas perdre entièrement l'oraison sans laquelle nous n'avons ni sécurité ni véritable joie en cette vie.

D'autres fois enfin le sommeil vient de la paresse ou du démon qui nous y pousse. Alors le remède est le jeûne, ne pas boire de vin, boire peu d'eau, se tenir à genoux, ou debout ou les bras en croix, sans appui, prendre la discipline ou faire une autre pénitence qui secoue et pique la chair (1)

Septième avis.

Contre les tentations de défiance et de présomption, vices contraires, il faut forcément divers remèdes.

Pour la défiance, le remède est de considérer que cette affaire ne réussit pas avec vos seules forces, mais avec la grâce divine,

(1) Cf. *Exercices* de S. Ignace. Add. 10 aux Exercices.

laquelle s'obtient d'autant plus vite, que l'homme se défie de sa propre vertu et se confie en la seule bonté de Dieu à qui tout est possible (1).

Pour la présomption, le remède est de considérer qu'il n'y a pas pour l'homme d'indice plus clair d'être éloigné (du but) que de croire qu'on en est proche ; car en ce chemin ceux qui découvrent le plus de terre, ceux-là se hâtent davantage pour en voir le plus possible de ce qui leur manque ; aussi ne tiennent-ils pas cas de ce qu'ils ont en comparaison de ce qu'ils désirent. Considérez-vous donc, comme dans un miroir, dans la vie des Saints et des autres personnes insignes qui vivent encore ici-bas, et vous verrez que vous êtes devant elles comme un nain en présence d'un géant, et alors vous ne serez pas présomptueux.

Huitième avis.

Contre la tentation du désir immodéré de savoir et d'étudier, le premier remède est de considérer combien la vertu est plus excellente

(1) Cf. *Imitation,* l. III, ch. XLIII. Ne point trop s'abattre quand on tombe dans quelque faute.

que la science, et combien plus la sagesse divine que l'humaine. Par là l'homme voit bien comment il doit se mettre en exercice pour acquérir l'une plutôt que l'autre. Prenez la gloire de la sagesse du monde, les grandeurs qu'elle veut ; à la fin cette gloire s'évanouit avec la vie. Qu'y a-t-il de plus misérable que d'acquérir par tant de travail ce dont on peut si peu jouir ? Tout ce que tu peux savoir n'est rien. Si tu t'exerces au contraire dans l'amour de Dieu, vite tu iras le voir et en lui tu verras tout. « Au jour du jugement, on ne nous demandera pas ce que nous avons lu, mais ce que nous avons fait ; ce que nous avons dit ou prêché, mais ce que nous avons réalisé » (1).

Neuvième avis.

Contre la tentation du zèle indiscret de l'apostolat, le principal remède est de nous appliquer à l'avancement du prochain de telle façon que ce ne soit pas à notre préjudice. Il faut nous appliquer de telle manière

(1) Cf. *Imitation*, l. 1. ch. 3. De l'étude de la vérité, et l. III. ch. XXXIII. Contre la vaine science du siècle.

aux affaires de conscience d'autrui que nous gardions du temps pour les nôtres. Ce temps doit être tel qu'on puisse tenir toujours le cœur en dévotion et recueillement, parce que c'est là marcher en esprit, comme dit l'apôtre (1) que de marcher plus en Dieu qu'en soi-même. Et puisque c'est là la racine et le principe de tout notre bien, tout notre travail doit être de posséder une large et si profonde oraison qu'elle suffise toujours à tenir notre cœur recueilli et dévot : et à cela ne suffit pas n'importe quelle manière de recueillement et d'oraison, mais il y faut celle qui est la plus vaste et la plus profonde (2).

(1) Galat. V. 16.

(2) Il y a d'après les *Médit. de la vie du Christ*, ch. LVIII, plusieurs motifs d'interrompre la contemplation : le bien des âmes, un devoir pressant, la cessation des consolations ordinaires. —Cf. *Imitation*, l. III, ch. XVIII. Qu'il faut éviter une curieuse recherche de la conduite d'autrui.

CHAPITRE CINQUIÈME

De quelques avis nécessaires à ceux qui s'adonnent à l'oraison.

Une des choses les plus ardues et les plus difficiles en cette vie, c'est de savoir aller à Dieu et traiter familièrement avec lui (1). Aussi on ne peut aller dans ce chemin sans un bon guide et sans quelques avis pour ne pas s'y perdre. Il sera donc nécessaire d'en indiquer ici quelques-uns avec notre briéveté accoutumée.

Premier avis.

Parmi ces avis, le premier regarde la fin qu'il faut nous proposer en ces exercices.

Il faut bien savoir que, cette communication avec Dieu étant chose si agréable et délicieuse, comme dit le sage (2), il arrive que beaucoup de personnes attirées par la force de cette suavité qui surpasse tout ce

(1) Cf. *Imitation*. l. II, ch. VIII. De l'amitié familière avec Jésus.

(2) Cf. Ps. XXX, 20.

qu'on peut dire, s'attachent à Dieu et se livrent à tous les exercices spirituels, lectures, oraisons, usages des sacrements, à cause de ce grand goût qu'elles y trouvent, de telle manière que la fin principale qui les y mène c'est le désir de cette merveilleuse suavité. C'est là une erreur très grande et très universelle et beaucoup y tombent. La fin principale de toutes nos œuvres doit être d'aimer Dieu et de chercher Dieu, et c'est là bien plus s'aimer soi-même et se rechercher soi-même, c'est-à-dire son propre goût et contentement qui est la fin que les philosophes se proposent en leur contemplation. Ceci, dit un docteur, « est une espèce d'avarice, de luxure et de gourmandise spirituelle, et elle n'est pas moins périlleuse que la sensuelle » (1).

Ce qu'il y a de pire, c'est que de cette erreur en sort une autre non moindre qui est de se juger soi et les autres d'après ces goûts et ces sentiments, croyant qu'on a chacun plus ou moins de perfection suivant qu'on a plus ou moins de goût de Dieu, ce qui est une erreur profonde. Contre ces deux erreurs

(1) S. Jean de la Croix parlera de ces défauts dans sa *Nuit obscure*. Cf. *Theologia Mystica*, de H. Harphius, l. II. p. III, ch. XLIX et l. III. p. IV. ch. XXVI.

voici un avis et une règle générale : que chacun le comprenne bien, la fin de tous ces exercices et de toute la vie spirituelle, c'est l'obéissance aux commandements de Dieu et l'accomplissement de la volonté divine, à quoi est nécessaire la mort de la volonté propre pour qu'ainsi vive et règne la divine qui lui est opposée.

Et comme une si grande victoire ne peut se gagner sans très grandes faveurs et bontés de Dieu, à cause de cela surtout il faut se livrer à l'exercice de l'oraison afin d'obtenir par elle ces faveurs et ressentir ces bontés pour réussir en cette entreprise. De cette manière et pour cette fin on peut demander et obtenir les délices de l'oraison, comme nous l'avons dit plus haut. David les demandait en disant : « Rendez-moi la joie de votre salut, et confirmez-moi de votre esprit le plus doux » (1). Conformément à cela, l'homme comprendra la fin qu'il faut avoir en ces exercices, il comprendra par où il doit juger et mesurer son avancement et celui d'autrui, c'est-à-dire non sur les goûts qu'il aura reçus de Dieu, mais sur ce qu'il aura

(1) Psalm. L. 14.

souffert pour lui, en faisant la volonté divine comme en méprisant la sienne.

Que ce doive être la fin de toutes nos lectures et oraisons, il n'y a pas besoin d'autres preuves que cette divine oraison ou psaume *Beati immaculati in via* (Ps. CXVIII). Ce psaume a cent soixante seize versets, il est le plus long du psautier, et il n'y a pas un verset qui ne fasse mention de la volonté de Dieu et de la garde de ses commandements. Le Saint-Esprit a voulu qu'il en fût ainsi pour que les hommes vissent par là que toutes leurs oraisons et méditations doivent être ordonnées en tout et en partie à cette fin : l'obéissance, la garde de la loi de Dieu ; tout ce qui est en dehors de là est un des artifices les plus subtils et les plus colorés de l'ennemi avec lequel il fait croire aux hommes qu'ils sont quelque chose, alors qu'ils ne sont rien. Aussi les Saints disent-ils très bien que la véritable touche de l'homme, ce n'est pas le goût de l'oraison, mais la patience dans la tribulation, l'abnégation de soi-même et l'accomplissement de la volonté divine (1), bien que

(1) Cf. Matth. XVI, 24 et Luc IX, 23.

pour tout cela soient d'un grand profit aussi bien l'oraison que les goûts et consolations qu'on y trouve.

Conformément à ce principe, celui qui veut voir combien il a avancé en ce chemin de Dieu, qu'il regarde combien il a cru chaque jour en humilité extérieure et intérieure. Comment souffre-t-il les injures qu'on lui fait ? Comment pardonne-t-il les faiblesses des autres? Comment secourt-il les nécessités du prochain ? Comment compâtit-il sans s'indigner contre les défauts d'autrui ? Comment sait-il espérer en Dieu au temps de la tribulation ? Comment gouverne-t-il sa langue ? Comment garde-t-il son cœur ? Comment tient-il sa chair domptée, avec tous ses appétits et ses sens ? Comment sait-il profiter de la prospérité et de l'adversité ? Comment se redresse-t-il et se comporte-t-il en toutes choses, avec gravité et discrétion ? Surtout voyez s'il est mort à l'amour de l'honneur et du plaisir et du monde (1). Et suivant qu'il a avancé ou perdu en cela, qu'il se juge, et non suivant ce qu'il sent ou ne sent pas de Dieu. Aussi faut-il avoir toujours

(1) Cf. I. Joan. II, 13.

un œil ouvert, et le principal, sur la mortification, et l'autre sur l'oraison, car cette même mortification ne se peut parfaitement acquérir sans le secours de l'oraison (1).

Second avis.

Si nous ne devons pas désirer les consolations et délices spirituelles uniquement pour nous y arrêter, mais bien pour le profit qu'elles nous causent, beaucoup moins doit-on désirer les visions, révélations, ravissements et choses semblables qui peuvent être très dangereuses à ceux qui ne sont pas fondés en humilité. Que l'homme n'ait pas crainte de désobéir en cela à Dieu : quand il veut révéler quelque chose, il sait découvrir de telles façons que plus l'homme se cache, plus Dieu lui certifie sa parole, si bien qu'on ne peut douter quand même on le voudrait (2).

(1) Ce dernier paragraphe est cité en entier par le P. Laurent de St-Paul dans son *Portentum*. Rome. 1669. p. 204-205 — Cf. *Imitation*. l. III, ch. VIII. Rapporter toutes choses à Dieu comme à leur dernière fin. Harphius dans sa *Théologie mystique* parle à plusieurs reprises du « goût spirituel ».

(2) Voir l'histoire da Samuel, I. Reg. III.

Troisième avis.

De même il faut être avisé de cacher les faveurs et dons que Notre Seigneur nous fait, sauf à notre seul maître spirituel. C'est ce qui fait dire à saint Bernard que l'homme dévot doit avoir ces mots écrits en cellule : « Mon secret est à moi, mon secret est à moi » (1).

Quatrième avis.

L'homme doit aussi être avisé de traiter avec Dieu avec la plus grande humilité et le plus grand respect possible. L'âme, si gratifiée et favorisée de Dieu qu'elle soit, ne doit jamais cesser de tourner les yeux vers soi et

(1) Sermo 23. sup. Cant. Isaïe XXIV. 16. Cf. *Imitation*, l. III. ch. VII. Du soin de cacher la grâce sous la garde de l'humilité. — « Le contemplatif ne doit pas révéler le secret de son Seigneur. Nous lisons de saint François qu'il ne publiait ses révélations intérieures qu'autant que le zèle du salut de ses frères l'en prenait ou que l'instinct de la révélation intérieure le lui dictait » (*Médit. vie du Christ*. ch. LXXIII). — Cet avis, le douzième dans le chapitre correspondant de Louis de Grenade (éd. Girard, et la troisième éd. 1559), y est fort développé et contient l'unique trait de la vie de saint Dominique cité par l'auteur dominicain.

de considérer son indignité, de replier ses ailes et de s'humilier devant une si grande Majesté, comme le faisait saint Augustin dont on dit : « Il avait appris à se réjouir en la présence de Dieu avec crainte ».

Cinquième avis.

Nous l'avons dit plus haut, le serviteur de Dieu doit s'arranger à prendre son temps fixe pour vaquer à Dieu. En dehors de cet exercice ordinaire journalier, il faut se libérer parfois de tout genre d'occupations, soient-elles saintes, pour faire entièrement des exercices spirituels et donner à son âme une abondante nourriture, à l'aide de laquelle on répare ce que les défauts quotidiens font perdre, et l'on acquiert de nouvelles forces pour aller plus loin. Et bien que ceci se doive faire en d'autres temps, plus spécialement doit-on le faire aux fêtes principales de l'année et aux jours de tribulation et de trouble, après de longs voyages ou certaines affaires qui nous ont causé de la distraction et dissipation de cœur, afin de le ramener au recueillement.

Sixième avis.

Il y a aussi des personnes qui ont peu de tempérament et de discrétion dans leurs exercices quand elles vont bien avec Dieu. Pour celles-là la prospérité elle-même se change en occasion de danger. Il semble à beaucoup qu'on leur donne cette grâce à pleines mains et elles trouvent si suave la communication du Seigneur, elles s'y abandonnent si pleinement, elles augmentent leur temps d'oraison, leurs veilles, et leurs mortifications corporelles que la nature ne peut suffire à la continuité de cette charge, et elles tombent ensemble par terre.

D'où vient que beaucoup en arrivent à se charger l'estomac et la tête et ils se rendent ainsi inhabiles non seulement à tout autre travail corporel, mais aussi à ces mêmes exercices de l'oraison.

Aussi faut-il avoir beaucoup de tact en cela, surtout au début où les ferveurs et consolations sont plus grandes, et l'expérience et la discrétion moindres, afin d'arriver à

marcher de telle façon que nous ne défaillons pas à mi-route (1).

Un autre extrême opposé, c'est celui des délicats qui sous couleur de discrétion, évitent au corps le travail. Cela est dangereux pour toute espèce de personne, mais beaucoup plus pour celles qui commencent. De là la parole de saint Bernard : « Il est impossible que persévère en la vie religieuse celui qui, étant novice, est déjà rempli de discrétion » (2), celui qui débutant veut être sage, et étant nouveau et garçon commence déjà de se traiter et de se soigner comme un vieillard.

Il n'est pas facile de juger lequel de ces deux extrêmes est le plus périlleux, sinon que l'indiscrétion (Gerson le dit très bien) est très incurable : tant que le corps est sain, il y a espoir qu'on pourra avoir un remède ; mais quand il est ruiné par l'indiscrétion, on peut mal y remédier.

(1) Ces trois paragraphes de ce sixième avis sont cités par le P. Laurent de St-Paul. *Portentum*. Venise, 1669. p. 169.

(2) Ad Fratres de Monte.

Septième avis.

Il y a encore un autre péril sur ce chemin (de l'oraison) et peut-être plus grand que tous les précédents. Beaucoup de personnes, après avoir parfois expérimenté la vertu inestimable de l'oraison, et vu par expérience comment tout le concert de la vie spirituelle dépend d'elle, s'imaginent qu'elle seule est tout et qu'elle seule suffit pour les sauver, et ainsi elles en arrivent à oublier les autres vertus et à se relâcher en tout le reste. D'où il arrive que comme toutes les autres vertus aident à l'oraison, manquant la base, l'édifice croule aussi : de même plus l'homme travaille à cette vertu, moins il y peut réussir.

Pour ce motif, le serviteur de Dieu ne doit pas jeter ses yeux sur une vertu seule, mais sur toutes les vertus. Dans la vielle une seule corde ne fait pas l'harmonie si les autres ne jouent aussi. De même, une vertu seule ne suffit pas à cette consonance spirituelle si toutes les autres ne lui répondent. Une horloge qui se détraque sur un point, l'est sur tout : de même l'horloge de la vie spirituelle, si manque une seule vertu.

Huitième avis.

Ici il faut avertir que tout ce que l'on a dit jusqu'à présent pour aider à la dévotion, c'est comme une préparation de l'homme pour se disposer à la grâce divine. Il faut les accomplir diligemment, mais mettre sa confiance non pas en elles, mais en Dieu seul.

Je dis cela parce qu'il y a des personnes qui font comme un art de toutes ces règles et avis. Il leur semble que celui qui apprend un métier, en gardant bien les règles appropriées, en vertu de ces règles seront vite formées, de même en gardant bien ces prescriptions, par elles on arrive vite à posséder ce que l'on désire. On ne voit pas que c'est là faire un art de la grâce, et attribuer à des règles et à des artifices humains ce qui est pur don et miséricorde du Seigneur.

Aussi convient-il de ne pas traiter cette affaire comme une œuvre d'art, mais comme une œuvre de grâce. En la prenant de cette manière, l'homme saura que le principal moyen pour cette fin c'est une profonde humilité et une connaissance de sa propre

misère, une très grande confiance en la divine miséricorde. De cette double source procèdent toujours des larmes sans fin et des oraisons. Avec elles, entrant par la porte de l'humilité, l'homme obtient par humilité ce qu'il désire, il le conserve avec humilité et en jouit avec humilité, sans mettre aucune pointe de confiance ni en sa méthode d'exercices, ni en rien qui soit de lui-même.

FIN DU LIVRE DE L'ORAISON.

S'ensuit

UNE BRÈVE INSTRUCTION

pour ceux qui commencent à servir Notre-Seigneur (1).

Tous les arts humains ont leurs principes et leurs éléments qui sont comme l'A B C par où ils commencent. De même le chemin de Dieu qui est l'art des arts et la fin de toute notre vie. Il sera bon de signaler ici ces principes brièvement pour ceux qui veulent y entrer. Et comme les commencements des choses sont toujours ce qu'il y a de plus facile, il sera juste de commencer par indiquer les exercices spirituels qui sont les plus faciles à accomplir et comme le lait de cette nourriture spirituelle. Car ainsi que le pois-

(1) Cette « Brève instruction » et les « Trois choses » qui suivent se trouvent dans l'édition de Lisbonne de Jean Blavio (vers 1558) fol. 153-167. On n'en trouve l'équivalent qu'en tête de la *Recopilatio del Libro de la Oracion* de Louis de Grenade. Salamanque, 1574. (Cuervo, *Biografia*, p. 209-210.)

son se conserve dans l'eau, ainsi la vie spirituelle dans les exercices spirituels.

Le premier est que l'homme doit se déterminer à servir Dieu et à laisser le monde, et par suite faire immédiatement une confession générale de toutes les fautes de la vie passée. Dans ce but, l'homme doit se réserver d'abord quelques journées pour parcourir toutes les époques de sa vie passée et tous les commandements de la loi divine, examiner avec douleur et amertume du cœur tout ce qu'il a dit, fait ou pensé contre Dieu, contre le prochain et contre soi-même, et se confesser à son propre confesseur, se servant de la plume pour mieux venir en aide à la faiblesse de sa mémoire.

Et ici un bon maître spirituel doit enseigner à son disciple la manière de s'examiner et de se préparer la confession et de la faire, cette confession générale comme les ordinaires qui doivent être plus détaillées, car il est difficile de savoir se connaître et se confesser fructueusement sans les avis et enseignements à ce sujet.

Le second exercice est de s'appliquer ensuite aux méditations exposées plus haut, spécialement à celles de la première semaine,

plus propres à ce temps ; pour elles il faut incliner son cœur à la douleur et à l'horreur du péché, à la crainte de Dieu et au mépris du monde. Ici c'est le moment opportun pour le maître d'expliquer l'exercice de l'oraison et de la méditation, et de développer tous les avis indiqués plus haut ; et il y faut être très ferme pour les donner en nourriture et savoir bien les enseigner, en sorte que des mains de son maître excellent le disciple sorte bien instruit.

Le troisième exercice, c'est d'enseigner avec quel respect et avec quelle dévotion on doit se préparer un jour ou deux avant la Sainte Communion, avec quelle crainte et tremblement il faut s'en approcher, avec quelle dévotion il faut ensuite se recueillir pour embrasser le Seigneur qu'on a reçu, se jeter à ses pieds et lui rendre grâce pour une telle visite et un tel bienfait. Il faut savoir aussi combien on doit être recueilli et calme ce jour-là et le jour précédent, et en quel genre de lectures, méditations et oraisons il faut s'occuper pour mieux se préparer à ce mystère et en profiter (1).

(1) Cf. *Imitation*, tout le livre quatrième.

Quatrièmement dites à l'homme la manière de se comporter en tout lieu et en tout temps, et en toutes ses œuvres extérieures : avec quelle tempérance et honnêteté il faut prendre la réfection de la table ; avec quelle dévotion et respect il faut assister à la messe et quand on voudra communier ; avec quelle attention et dévotion il faut assister aux offices divins en s'y préparant d'abord par la prière et le recueillement de cœur, et en combattant avec force toutes les imaginations importunes, l'ennemi qui nous combat là plus qu'ailleurs.

Enseignez encore au converti comme il doit être composé en tous ses mouvements, modeste dans ses yeux, mesuré dans ses paroles, tempérant dans son rire, humble devant ses supérieurs, bon devant les petits, courtois envers ses égaux, humain pour les pauvres, bon aux malades, précipité et inconsidéré en aucune chose.

Enseignez aussi comme il faut marcher dans la présence de Dieu, l'ayant toujours devant les yeux comme un juge et un témoin de sa vie et faisant tout dans le même temps et avec la même religion que vous le feriez si vous aviez réellement Dieu devant vous.

De même enseignez à vivre enfermé et caché dans son cœur, et comment il faut en tout lieu, en tout temps, en toute affaire, dérober son cœur et l'élever à Dieu par une courte oraison, se servant pour cela de tout ce que vous voyez ou entendez, comme font les abeilles, qui sur toutes les fleurs prennent quelque chose pour faire leur miel. Particulièrement c'est un très louable conseil, à l'imitation de saint Barthélémy, de se mettre souvent, le jour et la nuit, à genoux ou debout ou comme on peut, et de prier Dieu, de joindre les mains et de s'offrir soi-même avec tous ses désirs à Notre Seigneur, en lui demandant son amour et sa grâce quand ce ne serait que le temps d'un Credo ou deux. De cette dévotion souvent naît un profit supérieur à ce que l'on peut penser. Cela sert à entretenir le feu sur l'autel de notre cœur; on l'attise avec toutes ces considérations et paroles dévotes qui sont comme la nourriture de la dévotion et de l'amour de Dieu. Si parfois la pensée s'égare, il faut la recueillir et la ramener à l'intérieur, sans peine ni trouble (comme on a l'habitude de le faire), mais avec amour et dévotement car au feu de l'amour divin se dissipent et se consument

toutes ces négligences, comme disent les Saints. On pourra alors, tourné vers soi-même, se reprendre doucement et dire : « Où ai-je été, ô bon Jésus ? Pourquoi vous êtes-vous éloigné de moi ? Où t'es-tu envolée, ô mon âme ? Qu'en as-tu tiré, sinon distraction et tiédeur ? Ne sais-tu pas que le Seigneur est avec ceux qui se recueillent, et qu'il s'éloigne de ceux qui s'éloignent de leur cœur ? » (1)

En tous temps, certes, l'homme doit se recueillir avec soin le plus possible ; mais surtout le matin au réveil il doit travailler à fermer la porte à tout genre de pensées terrestres ; il doit occuper son logis avec le souvenir de Notre Seigneur, lui offrant aussitôt les premices du jour. Alors on pourra faire trois choses : *la première,* rendre grâces du don de cette nuit tranquille et d'avoir été délivré des fantômes et embûches de l'ennemi, et de tous les autres bienfaits comme la création, conservation, vocation, rédemption, etc. *La seconde* : offrir cette journée, avec toutes ses actions, souffrances et travaux, toutes ses démarches, tous les

(1) Cf. *Imitation.* l. II. ch. I. De la conversation intérieure.

exercices qu'on fera, et s'offrir enfin soi-même pour que tout soi à la gloire divine et que Dieu en dispose suivant sa sainte volonté comme de son bien. *La troisième :* demander la grâce de ne rien faire en ce jour qui soit contre la Majesté divine ; principalement lui demander cette faveur contre tous ces vices qui nous tentent davantage, et s'armer contre eux d'une forte détermination et circonspection, et réciter le *Pater Noster* et l'*Ave Maria,* lentement, dévotement.

Le soir, avant de vous mettre au lit, entrez en vous-même en jugement ; rendez-vous compte de ce qu'aujourd'hui vous avez fait, ou dit, ou pensé contre la loi de Dieu, de vos négligences et tiédeur en son service, et de l'oubli de lui. Faites avec dévotion la confession générale, dites un *Pater Noster* et un *Ave Maria,* demandez pardon du mal accompli et la grâce de vous en corriger.

Une fois au repos, mettez-vous dans le lit comme vous serez dans votre sépulture, considérez un peu la position que devra avoir votre corps et récitez sur vous un répons ou un *Pater* et un *Ave* comme sur un défunt.

Toutes les fois que vous vous réveillerez durant la nuit dites un *Gloria Patri,* ou

Jesu nostra redemptio ou autre prière semblable. Toutes les fois que l'horloge sonnera l'heure, dites : « Bénie soit l'heure à laquelle mon Seigneur Jésus-Christ est né et a souffert pour moi. Seigneur, à l'heure de ma mort souvenez-vous de moi. » Pensez alors que vous avez une heure de moins dans la vie, et que peu à peu on finira ce voyage.

Quand vous serez à la table, pensez que Dieu est celui qui vous donne à manger et qu'il a créé toutes choses pour son service ; rendez-lui grâces pour la nourriture qu'il vous donne ; voyez à combien manque ce dont vous abondez, avec quelle facilité il vous présente ce que d'autres gagnent au prix de tant de travail et de péril.

Quand vous êtes tenté de l'ennemi, le meilleur remède est de courir avec une grande rapidité à la Croix et d'y voir le Christ couvert de plaies, tout défait et défiguré, répandant des ruisseaux de sang ; il faut se rappeler que la raison principale pour laquelle il s'est placé là, c'est pour détruire le péché, il faut le supplier de toute sa dévotion qu'il ne permette pas que règne en nos cœurs une chose si abominable et qu'il a cherché avec tant de peine à détruire.

Dites-lui donc de tout votre cœur : « Seigneur, vous vous êtes mis là pour que je ne pêche pas, et cela ne suffit pas pour m'éloigner du péché. Ne le permettez pas, Seigneur, au nom de ces plaies sacrées. Ne m'abandonnez pas, mon Dieu ! Je viens à vous, je ne vois pas de meilleur port où je puisse me réfugier et guérir. Si vous m'abandonnez, qu'adviendra-t-il de moi ? Où irai-je ? Qui me défendra ? Aidez-moi, Seigneur mon Dieu, défendez-moi de ce dragon, je ne puis rien sans vous ».

Il sera excellent de faire à plusieurs reprises le signe de la croix sur le cœur, si vous pouvez le faire sans être remarqué de personne. De cette manière les tentations vous seront occasion d'une plus grande couronne et d'élever plus souvent pendant le jour votre cœur vers Dieu ; et ainsi le démon qui vient comme on dit, pour la laine, s'en retournera tondu (1).

Voilà, lecteur chrétien, le lait de ceux qui commencent. Voici maintenant, au chapitre suivant, la somme de toute cette doctrine spirituelle.

(1) Cf. *Imitation,* l. I, ch. XIII. De la résistance aux tentations.

DES TROIS CHOSES
que doit faire celui qui veut profiter beaucoup en peu de temps (1).

Celui qui veut en peu de temps profiter beaucoup, avec la grâce de Notre Seigneur, doit avoir trois préoccupations.

Premièrement : Mortification et dureté de sa chair ; humilité, mortification et tempérance dans le boire et le manger, dans la nourriture, le lit et autres usages ; se tenir à genoux, ou debout, ou les bras en croix ou prosterné pendant l'oraison ; prendre la discipline, porter un cilice ; jeûner, et surtout veiller saintement dans l'oraison. S'appliquer à affliger en tout sa chair, à ne pas se remplir de soi-même, et à ne pas nuire à la

(1) Louis de Grenade *Recopilatio*, 1574, indique cinq choses. De fait, il y en a cinq ici : la mortification extérieure, la mortification intérieure, l'oraison, la garde des sens et la garde du cœur. — Cf. *l'Aiguillon d'amour* (mon édition) ch. XXIV : L'homme en peu de temps peut être parfait.

santé corporelle. Pour cela il faut prendre conseil de son maître spirituel, s'il est là et dans le cas contraire, d'une autre personne très spirituelle et très pénitente et exemplaire. Et comme très peu comprennent la perfection sinon comme ils la pratiquent, si même ce secours vous manque, aidez-vous de votre meilleure discrétion, appuyé sur Notre Seigneur, et non sur la science de la chair. La faveur a besoin d'être discrète (1), elle s'en va expérimentant les choses ; et l'expérience et l'oraison et l'intention pure finissent par jeter la lumière sur ce qu'on a à faire.

Secondement, et c'est plus important, il faut s'appliquer beaucoup à la mortification intérieure de soi-même et de ses appétits et de ses inclinations sensuelles, à l'abnégation de sa volonté propre pour accomplir la volonté divine et celle de ses supérieurs à qui on doit obéissance et de son maître spirituel si l'on en a un. Il faut s'appliquer à l'exercice des vertus intérieures et extérieures, suivant la nécessité, ou comme nous y oblige la charité envers le prochain ou envers nous-mêmes, ou comme Notre-Seigneur

(1) Cf. Tob. XII, 7.

nous y invite intérieurement, même sans nous y obliger par précepte.

Troisièmement. Il faut s'appliquer à l'oraison continuelle. Il nous est en effet impossible de crucifier notre chair, et beaucoup plus nous est impossible la mortification intérieure et le renoncement à nous-mêmes et l'exercice des vertus (qui dépasse notre nature) sans le moyen de la grâce de Notre Seigneur. A lui il est très facile de travailler en nous-mêmes sur notre nature entière et il le fera instantanément si nous le lui demandons. Nous sommes pauvres, nous n'avons pas la force de travailler. Si nous voulons être riches des dons célestes, il nous faut nécessairement les mendier à celui qui jamais ne cessera de nous les donner, si nous autres ne cessons jamais de les lui demander. Celui qui veut s'enrichir de ces dons et surtout posséder Dieu par grâce singulière, doit avoir ses moments réservés à la prière et les élargir parfois (comme il a été dit), et marcher toujours en la présence du Seigneur, comme nous l'avons expliqué.

Ces trois points sont les principaux que doit viser le serviteur de Dieu s'il veut que son holocauste soit très pur et très parfait.

Avec la garde de ces trois points, en effet, l'homme est entièrement réformé dans toutes ses parties : l'esprit, l'âme et la chair. Avec les jeûnes et les mortifications corporelles on sanctifie la chair ; avec la mortification et l'abnégation de tous les appétits on purifie l'âme ; et avec la prière et la contemplation on perfectionne l'esprit, lequel en s'unissant à Dieu, se fait une seule chose avec lui, ce qui est sa sublime perfection.

Mais ici il faut noter que pour la perfection de cet holocauste il manque deux choses, car le corps a des sens, et l'âme une imagination et des pensées. Aux trois points susdits, il faut donc en ajouter deux : la garde des sens, à savoir des yeux et des oreilles, et beaucoup plus de la langue qui est la clef de tout, — et la garde du cœur ou de l'imagination pour qu'elle n'aille pas courir libre à bride abattue comme elle veut, mais demeure toujours en de saintes pensées et considérations. Comme dit saint Bernard (1), « il ne suffit pas à l'homme dévot de réfréner ses affections, il faut aussi refréner et recueillir son imagination ».

(1) De Deo orando.

Pour réduire tout cela en ordre, qu'il soit bien entendu que le cœur de l'homme éloigné du péché a besoin d'aide pour bien travailler comme la terre pour fructifier. Il faut à la terre deux choses : l'eau et la rosée du ciel, puis le travail et la culture de l'homme. Sans ces choses la terre de soi ne produira que ronces et épines. Ainsi il faut comprendre que notre cœur, après le péché, ne produit de soi-même que ces épines dont parle l'Apôtre : « Les œuvres de la chair sont connues : « fornications, impuretés, deshonnêtetés, « colères » etc (1). Mais si vous voulez obtenir le fruit de la vie éternelle, il faut travailler et suer de votre front, et aussi recevoir l'eau et la rosée du ciel. Pour le premier nous sont utiles la mortification de la chair, la garde des sens, l'abnégation de nos appétits et le recueillement de notre imagination : c'est là comme la culture et le combat spirituel. Mais pour le second nous servent les sacrements et l'oraison, car les sacrements ont cette vertu de nous donner cette eau du ciel qui est la grâce, et l'oraison a pour office de la demander et par suite de l'obtenir en récompense.

(1) Galat. V. 19.

De cette manière, par l'intervention de la grâce de Dieu et du travail de l'homme, cette terre de malédiction donne un fruit de bénédiction, étant donné que notre travail ne manque pas lui-même de la grâce, puisque tout bien vient de Dieu.

Par conséquent, la vie du vrai et parfait chrétien, (si on veut la résumer), c'est la prière et le travail continuels. Deux pieds nous sont donc nécessaires pour faire ce chemin : celui du travail et celui de l'oraison. L'homme se confie à Dieu et travaille avec constance pour son amour de telle manière que ni par sa folle confiance en Dieu il ne se laisse aller à dormir, ni par son excessive confiance en ses travaux il ne méprise le secours de la divine grâce (comme l'ont fait les pélagiens), mais bien suivant le proverbe il s'aide et Dieu l'aide.

On peut donc aussi comprendre que la vie chrétienne n'est pas autre chose qu'une croix perpétuelle et qu'une oraison perpétuelle. Quand je dis croix, entendez cela de tout l'homme, de chacune de ses parties puisque toutes ont été estropiées par le péché, et toutes ont besoin du glaive de la réforme. Ainsi faut-il une croix pour le corps, une

pour les yeux, une pour les oreilles, une pour la langue, une autre pour les affections et les appétits et une autre pour l'imagination. Toutes ces croix sont nécessaires. C'est là le supplice et la mort que doit choisir et embrasser notre âme pour que morte à la vie du premier Adam, elle vive la vie du second. Sans cette croix, toutes nos oraisons ne valent rien, sinon à vivre davantage dans l'erreur, car le travail ne nous est pas profitable sans l'oraison puisqu'il n'est pas durable, et l'oraison ne vaut rien sans le travail puisqu'elle n'est pas fructueuse.

Avec ces deux vertus nous serons ce temple vivant de Dieu qui a deux sanctuaires, celui du sacrifice (1), et celui de l'oraison (2). Avec elles nous irons à la montagne de la myrrhe et à la colline de l'encens (3) en gravissant la colline de la montagne, c'est-à-dire au moyen de la douceur de l'oraison et de l'amertume de la mortification.

(1) II Paral. VII, 12.
(2) Marc. XI, 27.
(3) Cant. IV. 6.

FIN

APPENDICES

I. A ses jeunes frères qui l'interrogeaient et voulaient avoir de lui une doctrine, saint Pierre d'Alcantara répondait : « Ne cherchez pas, mes fils, les révélations, les merveilles, les choses extraordinaires, mais bien celles que le Seigneur dit et enseigne en son saint Evangile, et que vous déclare la sainte Eglise romaine. Souvent en ces étrangetés le démon se transforme en ange de lumière. Aimez la cellule et le recueillement. Parlez là intérieurement avec Dieu. Présentez vos cœurs nus devant son respect, et mettez-les tout en ses mains. Adonnez-vous à l'oraison et aux soucis du ciel, suivant l'obéissance. Tant que vous marcherez avec elle, vous suivrez une voie sûre et Dieu vous aidera. Voyez, mes fils, l'oraison est une vertu propre aux religieux ; c'est un exercice très important pour la vie spirituelle et vertueuse. A la mesure de l'oraison se tiennent ordinairement jointes la vertu et la bonté. Plus on est une âme d'oraison, moins on a tendance

d'offenser Dieu. L'oraison est le garant qui assure la garde des commandements et de notre règle. Aussi voulez-vous vous éloigner du péché ? le remède est de prier. Ce n'est pas que l'oraison soit toutes les vertus. Elle ne suffit pas, sans les autres, pour justifier une âme ; mais elle est, comme dit un saint (1), cause de toute vertu et justice, elle est l'instrument pour l'obtenir de Dieu, pour obtenir la lumière. Elle suscite toutes les vertus, elle anoblit l'âme, elle éclaire l'entendement. Rien de ce qui peut être utile pour la sainteté, ne vient à l'âme que par l'oraison. Plus on est saint et ami de Dieu, et plus on se donne à l'oraison, plus on y persévère »

(Chronica de la prov. de San Ioseph du P. Jean de S. Marie. 1re Part. Madrid, 1615. p. 134 et 135). Marchese, p. 128, en cite un passage.

II. A l'heure de sa mort, après avoir recommandé la pauvreté, Saint Pierre d'Alcantara prônait à ses fils l'oraison : « Que l'oraison soit votre exercice quotidien, je vous en fais un commandement, elle est le fondement

(1) S. J. Chrysost. de orat. Dei, t. 5. lib. 2.

des autres vertus que vous êtes tenus d'exercer. Jetez en elle tous vos soucis ; servez-la fidèlement et elle vous nourrira. Je vous parle par expérience : mes espoirs n'ont jamais été placés en vain quand je les ai placés dans le Seigneur. Que l'âpreté de la vie choisie par vous ne vous effraie pas. Le chemin de la croix que vous suivez n'est pas difficile. Encouragez-vous à supporter les difficultés pour Dieu. Il vous aidera. Accoutumez-vous à la pénitence. Que la Règle séraphique soit le miroir de vos actions. Dans toute tribulation, soyez consolé par les paroles de N. S. P. S. François exhortant ses fils : « Nous avons promis de grandes choses ; de plus grandes encore nous sont promises ». Laurent de St-Paul. *Portentum*. Venise. 1669. p. 248. 249

III. Dès 1606, le *Traité* alcantarin fut traduit en français. Le traducteur se cachait sous les initiales de R. G. A. G. Son œuvre parut à Paris, 1606, in-12, chez la veuve Guillaume de la Noue. L'approbation des docteurs et le privilège du roi sont de 1601. Le même texte français, sauf les premières pages, reparut à Paris, en 1613, chez Denis Langlois.

Cette même année 1606, saint François de Sales écrivait à la présidente Brulart ces paroles que nous voudrions mettre ici en lettres d'or et qui font le pendant de celles de sainte Térèse :

ALCANTARA EST FORT BON
POUR L'ORAISON (1).

IV. A l'*iconographie* indiquée plus haut p. XXXI et XXXII, il faut ajouter les deux gravures suivantes :

La gravure française de F. Iollain, in-fol.

La gravure espagnole de Andreas de Ancona grand in fol. ; toutes les deux sont au cabinet des Estampes de Paris. Les autres mentionnées précédemment sont à la bibliothèque franciscaine provinciale à Bry-sur-Marne.

(1) Cf. *Annales Franciscaines*, juillet 1923. — Louis de Grenade, *Traité de l'oraison*, était traduit en français par François de Belleforest dès 1572.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. IMPRIMÉS

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION

L'auteur VII
Le livre XV
Valeur du livre. Sa place dans la spiritualité XXIV
Usage de ce livre XXIX
Notre traduction XXXI
Bibliographie XXXI
Iconographie . . . . . XXXI et 212

Dédicace 3

PREMIÈRE PARTIE

Ch. I. — **Du fruit que l'on retire de l'oraison et de la méditation.** 9
Ch. II. — **De la matière de la méditation.** 15
Lundi. — Les péchés et la connaissance de soi-même 18
Mardi. — Les misères de cette vie . . 25
Mercredi. — La mort 31
Jeudi. — Le jugement dernier 37
Vendredi. — Les peines de l'enfer . . 42
Samedi. — Le ciel 46
Dimanche. — Les bienfaits de Dieu . . 52
Ch. III. — **Du temps et du fruit de ces méditations** 57

CH. IV. — **Des sept méditations de la vie du Christ et de la manière de les méditer** 59
Lundi. — Le lavement des pieds et l'institution du Saint-Sacrement . . . 63
Mardi. — L'oraison du jardin, la prise du Sauveur, son entrée dans la maison d'Anne 69
Mercredi. — Chez Caïphe, le reniement de saint Pierre et la flagellation . . . 74
Jeudi. — Le couronnement d'épines, l'Ecce Homo et le portement de croix . . 79
Vendredi. — Le crucifiement et les sept paroles 86
Samedi. — Le percement de la lance, la descente de croix, les douleurs de Marie et la sépulture. 92
Dimanche. — La descente du Sauveur aux limbes, les apparitions de Notre Seigneur et l'Ascension 97
CH. V. — **Des six parties qui peuvent entrer dans l'exercice de l'oraison** . 104
CH. VI. — **De la préparation requise avant l'oraison** 107
CH. VII. — **De la lecture** 111
CH. VIII. — **De la méditation** . . . 113
CH. IX. — **De l'action de grâces** . . 115
CH. X. — **De l'offrande** 118
CH. XI. — **De la demande** 121
CH. XII. — **De quelques avis qu'on doit suivre en ce saint exercice** . . . 133
Premier avis. — Liberté qu'on doit garder dans l'oraison. A quels sujets on doit s'attacher 134

Deuxième avis. — Le cœur doit agir plus que l'esprit 135
Troisième avis. — Dans quelle mesure le cœur doit agir. 136
Quatrième avis. — Du genre d'attention qu'on doit apporter en l'oraison . . 137
Cinquième avis. — Persévérance dans l'oraison. De la conduite dans les sécheresses 139
Sixième avis. — Du temps à consacrer à l'oraison, suivant les états et les personnes 140
Septième avis. — Comment on doit recevoir les visites de Notre Seigneur dans l'oraison ou hors de l'oraison 142
Huitième avis. — Il faut unir la méditation et la contemplation 143

DEUXIÈME PARTIE

CH. I. — **De la nature de la dévotion** . 153
CH. II. — **Des neuf choses qui aident à acquérir la dévotion** 159
CH. III. — **Des dix choses qui empêchent la dévotion** 164
CH. IV. — **Des tentations plus communes qui fatiguent d'ordinaire ceux qui s'adonnent à l'oraison et de leurs remèdes** 168
Premier avis : Remède contre les sécheresses : persévérance dans l'oraison . 169
Deuxième avis : Remède contre les pensées importunes : constance à les combattre et humilité 172
Troisième avis : Tentation et blasphème . 173

Quatrième avis : Tentation d'infidélité . 173
Cinquième avis : Crainte et imagination désordonnées 175
Sixième avis : Contre le sommeil . . 175
Septième avis : Contre la défiance et la présomption. 176
Huitième avis : contre le désir immodéré de savoir. 177
Neuvième avis : contre le zèle indiscret de l'apostalat 178
Ch. V. — De quelques avis nécessaires à ceux qui s'adonnent à l'oraison . 180
Premier avis : la fin des exercices spirituels. 180
Deuxième avis : les visions, révélations et autres faveurs semblables . . . 185
Troisième avis : cacher les dons du Seigneur 186
Quatrième avis : traiter avec Dieu avec humilité et respect. 186
Cinquième avis : faire parfois une retraite. 187
Sixième avis : mettre de la discrétion et du zèle. 188
Septième avis : faire marcher l'oraison de pair avec les autres vertus . . . 190
Huitième avis : faire de la vie spirituelle non une œuvre d'habileté humaine, mais de grâce divine 191
Brève instruction pour ceux qui commencent à servir Notre-Seigneur . 193
Des trois choses que doit faire celui qui veut profiter beaucoup en peu de temps 202
Appendices 209

Imprimerie J. Duculot, Gembloux.